

James Twining

LE VOL DE

L'AIGLE DOUBLE



THRILLER

James Twining

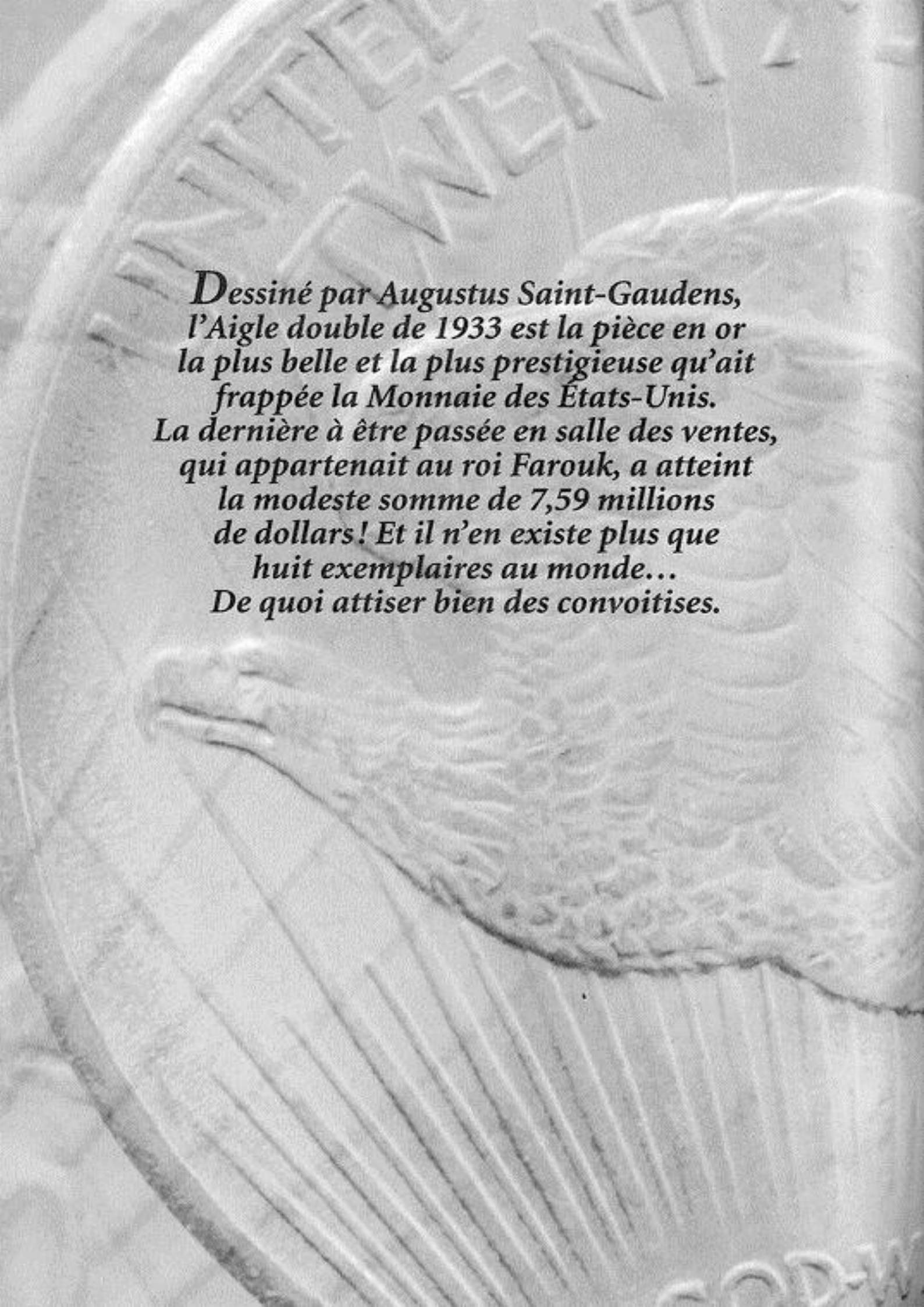
Le vol de l'aigle double

Traduit de l'anglais par Isabelle Taudière



JAMES TWINING

Le Vol de l'Aigle double est le premier roman d'un consultant financier de trente-cinq ans, James Twining, né et résidant à Londres mais qui a grandi à Paris. « Quand j'étais adolescent, se souvient-il, et que des adultes me demandaient ce que je voulais faire plus tard, je répondais ce qu'on attendait de moi : avocat ou expert comptable. En réalité, je rêvais de devenir le plus célèbre voleur d'œuvres d'art au monde – je me voyais déjouer les systèmes de sécurité les plus sophistiqués, fracturer des coffres, escalader des gratte-ciel... Cette vocation m'avait été inspirée par un passage du film *Dr No*. Aujourd'hui je vis ces exploits par procuration grâce à mon personnage, Tom Kirk. » En plus des objets d'art et de la cambriole, il est une autre passion que Twining partage avec son double, c'est celle des voyages. Il connaît parfaitement chacune des villes évoquées dans *le Vol de l'Aigle double*, sa préférée restant Istanbul. Encouragé par le succès de son roman, il travaille à d'autres aventures de Kirk qui lui permettront peut-être d'abandonner définitivement la finance pour l'édition.



*Dessiné par Augustus Saint-Gaudens,
l'Aigle double de 1933 est la pièce en or
la plus belle et la plus prestigieuse qu'ait
frappée la Monnaie des États-Unis.
La dernière à être passée en salle des ventes,
qui appartenait au roi Farouk, a atteint
la modeste somme de 7,59 millions
de dollars! Et il n'en existe plus que
huit exemplaires au monde...
De quoi attiser bien des convoitises.*

***Pont de Grenelle, 16^e arrondissement, Paris, 16 juillet,
21 h 05***

Ils étaient en retard.

Le rendez-vous était à moins le quart et il était déjà plus de 21 heures. Il n'aimait pas beaucoup rester aussi longtemps à découvert. S'ils n'étaient pas là dans cinq minutes, il partirait. Avec ou sans son million de dollars.

Il palpa nerveusement sa poche. Elle était toujours là, en lieu sûr. Sous le lainage noir, il sentait sa masse tiède contre sa cuisse.

Un couple d'adolescents arriva vers lui bras dessus bras dessous, en se bécotant tous les trois pas dans la lumière déclinante. Entre deux baisers, la jeune fille l'aperçut et, toute gênée, se dégagea des bras de son amoureux.

— Bonsoir, mon père.

— Bonsoir, mon enfant.

Il leur adressa un sourire et les regarda s'éloigner vers l'autre bout du pont de Grenelle. Sur le ciel cramoisi, le scintillement des guirlandes lumineuses embrasait la tour Eiffel.

Il s'accouda au parapet. La statue de la Liberté, semblable à sa grande sœur d'outre-Atlantique, se dressait à la pointe de l'étroite bande de terre avançant au milieu de la Seine. C'était toujours là qu'il donnait ses rendez-vous. Un endroit familier, où il se sentait en sécurité.

Deux hommes surgirent sous l'ombre du pont et levèrent le regard vers lui. Il esquissa un geste rapide et descendit le petit escalier de béton. Il s'arrêta en bordure de l'esplanade entourant l'imposant socle de pierre, veillant comme à son habitude à garder 5 ou 6 mètres de distance vis-à-vis d'eux. L'homme de gauche le salua le premier. Ses longs cheveux blonds se mêlaient à une barbe épaisse. À son accent, il devina

que c'était un Américain.

— Bonsoir, répondit-il. Vous avez l'argent ?

Il était sur la défensive, mais sa voix était ferme. Il connaissait bien ce petit jeu pour l'avoir joué plus souvent qu'il ne voulait bien s'en souvenir.

— Montrez-nous d'abord la marchandise, répliqua l'homme.

Il s'arrêta. Il crut déceler dans la voix du barbu une étrange inflexion – une légère tension. Il vérifia discrètement ses arrières. La voie était libre. Il leur donna la réponse classique :

— Montrez-moi l'argent et je vous emmènerai la voir.

Cette fois-ci, il n'y avait plus de doute. Leurs épaules se raidirent, leurs yeux se plissèrent. Ils se préparaient.

Il regarda à nouveau derrière lui. Dans le crépuscule, on ne distinguait pratiquement plus rien au-delà du rideau d'arbres. C'était donc cela. Ils étaient en retard car ils avaient attendu que le jour tombe.

Sans un mot, il prit ses jambes à son cou. Il ne fallait pas qu'ils la trouvent. Jetant un coup d'œil furtif dans son dos, il vit les deux hommes foncer sur lui et devina l'éclat d'un canon de revolver.

Le temps qu'il retourne la tête, la pointe du couteau luisait devant lui. Il venait de comprendre. Trop tard.

La silhouette sombre était cachée dans l'obscurité. On l'avait poussé comme une bête dans les bras de la mort. La lame de 15 centimètres pénétra dans le thorax, traversant les cartilages tendres du sternum pour s'enfoncer dans le cœur.

La lumière orangée teintait le sang qui imprégnait son col blanc amidonné du même vert que la statue de Bartholdi. Mais sourde et aveugle au drame, Dame Liberté braquait obstinément les yeux vers l'Amérique. Vers New York.

Chapitre 1

Cinquième Avenue, New York, 16 juillet, 23 h 30

IL s'élança du toit de l'immeuble. Son corps décrivit un élégant arc de cercle, s'écartant de la façade pour aussitôt s'en rapprocher comme une araignée prise sous une bourrasque et, dans un ultime chuintement de la corde entre ses mains gantées, il se posa sur le balcon de pierre du dix-septième étage.

Accroupi, il détacha la corde de son harnais et se plaqua le dos au mur. Il s'immobilisa, respirant à peine, le tissu fin de sa cagoule noire collé aux lèvres.

À hauteur de la 86^e Rue, les phares de quelques taxis émaillaient Central Park. Le hululement étouffé de sirènes lointaines lui parvenait, mais il savait que ce n'était pas pour lui. Ce n'était jamais pour lui.

Abrité derrière la balustrade ouvragée, il se dirigea à pas feutrés vers la grande baie en demi-lune dont les vitres blindées renvoyaient un miroitement d'acier. À l'intérieur, la pièce était déserte et plongée dans le noir, comme tous les week-ends d'été.

Quelques petits coups sur les gonds du panneau de droite, et les écrous tombèrent dans sa paume. Avec un soin infini, il défit la vitre de son montant en veillant à ne pas toucher au contact magnétique central du système d'alarme.

Il sortit de son sac une mince plaque noire munie d'un manche télescopique. Sans bouger, il appuya sur un bouton et, serrant fermement le manche d'aluminium de la main droite, il fit glisser le détecteur de métaux à quelques centimètres du sol apparemment nu. Le voyant vert vira presque aussitôt au rouge.

Des tapis de contact. Il s'y attendait.

Il déplaça lentement le disque autour du point où le témoin lumineux avait changé de couleur et délimita la zone d'un cercle

de craie blanche. Puis, avec la même méthode, il neutralisa le reste de la pièce. Cinq minutes plus tard, il atteignit le mur du fond.

Les lieux correspondaient exactement à ce qu'il avait vu sur les photos. Derrière le grand bureau victorien, il reconnut les vestiges d'une énorme bibliothèque dont les volumes avaient sans doute été dispersés à l'encan aux quatre coins du monde. Des toiles de Picasso, Kandinsky, Mondrian et Klimt tapissaient les deux murs latéraux. Ce n'était pas ce que Tom Kirk était venu chercher. Évitant scrupuleusement les cercles de craie blanche, il se fraya un chemin jusqu'au centre de la pièce et souleva un coin du tapis de soie. Éclairé par la pleine lune, il s'agenouilla et palpa le plancher de ses mains gantées. À 50 centimètres devant lui, il sentit une légère saillie sur le bois. Ses doigts la suivirent et trouvèrent deux angles sur lesquels il poussa de tout son poids. Un panneau de 60 centimètres de côté se souleva dans un déclic à peine audible, révélant un coffre-fort encastré dans le sol. Selon l'étiquette apposée sur le dessus, c'était un coffre classé TXTL-60, la norme de sécurité exigée par les assureurs et censée correspondre à une résistance de 60 minutes à l'effraction.

Tom l'ouvrit en huit secondes et demie.

Négligeant les liasses de billets et les bijoux, il saisit une grosse boîte en acajou dont le couvercle marqueté était orné des armoiries de la famille Romanov. Il ouvrit aisément le couvercle et sortit avec mille précautions le précieux objet du carré de soie blanche qui l'enveloppait.

Son cœur s'emballa. Même pour lui qui avait vu tant de chefs-d'œuvre d'une beauté saisissante, c'était une pièce exceptionnelle. Il retira sa cagoule pour mieux l'admirer. Un pâle reflet de lune accrocha la surface constellée de bijoux qui s'anima entre ses mains.

Le descriptif du catalogue de Christie's intégré au dossier qu'on lui avait remis lui revint en mémoire :

Cari Fabergé a réalisé l'Œuf d'hiver pour le tsar Nicolas II qui l'offrit à sa mère à l'occasion des fêtes de Pâques de 1913. Taillé dans du

cristal de roche de Sibérie, l'œuf est incrusté de plus de 3 000 diamants. Comme tous les œufs de fabergé, il renferme une « surprise » : un ravissant panier en dentelle de platine, garni de fleurs faites d'or, de grenats et de cristaux. Ce panier symbolise la fin de l'hiver et l'arrivée du printemps.

Soudain seul au monde, il s'absorba dans sa contemplation.

Il se revit à Genève, debout devant le cercueil de son père, la voix monocorde du pasteur bourdonnant en arrière-fond. La couronne posée sur le cercueil laissait échapper des gouttes d'eau qui tombaient en se brisant comme autant de perles de cristal.

Une pensée l'avait alors effleuré – ou plutôt, une question. Elle s'était imposée à lui : *Le moment est-il venu ?*

Deux mois avaient passé. Depuis, il avait bien essayé de la chasser de son esprit, mais elle était revenue le hanter. Désormais, il avait la réponse. Évidente. C'était son dernier casse. Après, il arrêterait.

Il renfila sa cagoule, remplaça l'œuf dans son écrin, le glissa dans son sac, referma le coffre-fort et rabattit la trappe du plancher. Une fois sur le balcon, il rattacha le filin à son harnais et disparut en un éclair.

Il ne laissait derrière lui qu'un cil, tombé au moment où il avait retiré sa cagoule.

***Immeuble J. Edgar Hoover, Washington, 18 juillet,
7 heures***

ELLE comprit ce qui allait se passer dès que la porte s'ouvrit sur une silhouette sombre. Elle fit tout pour se retenir, mais en vain. Bras tendus, bien campée sur ses jambes, elle leva son revolver et tira trois coups au cœur de sa cible.

Jennifer Browne se réveilla en sursaut, décolla la joue du plateau mélaminé de son bureau et chercha son réveil à tâtons. Aveuglée par la lumière crue du néon, clignant des yeux, elle regarda l'heure. 7 heures. Encore une nuit blanche !

Elle s'étira, s'assouplit la nuque et fit craquer quelques vertèbres. Elle ouvrit en bâillant le dernier tiroir de son bureau et sortit un chemisier blanc emballé dans une housse de pressing, identique à celui qu'elle portait. Elle le posa sur le bureau et, de ses doigts encore gourds, déboutonna son chemisier sale, le retira et le roula en boule au fond du tiroir qu'elle referma du pied.

Du haut de son 1,75 m, elle n'avait besoin d'aucun artifice pour mettre en valeur sa beauté naturelle : une silhouette élancée et joliment galbée, une peau brune et soyeuse, des joues rondes et des boucles noires qui lui caressaient les épaules.

En se rhabillant, elle parcourut du regard les murs aveugles de la pièce et un sourire éclaira son visage. Ce n'était certes pas bien grand, mais il y avait si longtemps qu'elle n'avait plus eu un bureau à elle. Depuis trois mois qu'elle était rentrée à Washington, elle s'en émerveillait encore. Surtout après ces trois années de purgatoire à l'antenne d'Atlanta, où elle n'osait pas même respirer de peur que les cloisons de son box ne s'effondrent. Elle était contente d'être revenue au siège et, cette fois-ci, elle avait bien l'intention d'y rester.

On frappa à sa porte. Un homme au double menton écrasé

sur son nœud de cravate entra. Phil Tucker, son chef de section, plissa les yeux derrière ses lunettes sans monture :

— Tout va bien ? Vous avez encore travaillé toute la nuit !

— Ça se voit tant que ça ?

— Absolument pas. Je voulais simplement que vous sachiez que j'apprécie votre dévouement.

— Bah, ce n'est pas grand-chose, marmonna-t-elle, un peu embarrassée. Dites-moi plutôt pourquoi on nous convoque si tôt le matin. Encore un parlementaire qui a perdu son chien ?

Un sourire amusé aux lèvres, il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Mieux que ça. Nous avons reçu une demande d'enquête hier, et j'ai proposé votre nom. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?

— Ça changerait quelque chose si je vous en voulais ? ironisa-t-elle.

— Non. D'ailleurs, ça ne devrait pas vous déplaire. C'est une bonne occasion de vous remettre sur les rails...

— Vous essayez encore de m'aider à me racheter ?

Son cauchemar était encore frais dans son esprit et elle se crispa légèrement.

— Non, vous le faites très bien toute seule. Mais vous savez aussi bien que moi qu'il est difficile de faire changer les autres d'avis.

— Je ne demande aucun traitement de faveur. Je ferai mes preuves pour regagner mes galons.

— Je sais. Mais on a tous besoin d'un petit coup de pouce de temps en temps. Quoi qu'il en soit, je lui ai dit de passer ici vers 7 heures.

— Vous avez dit à qui de passer ?

Tucker n'eut pas le temps de répondre. Un petit coup sec résonna sur la porte. Il se leva d'un bond.

— Jennifer, je vous présente Bob Corbett. Bob, voici Jennifer Browne, dont je vous ai parlé.

Ils se serrèrent la main.

— Tenez, prenez ma place, Bob, poursuivit Tucker en s'asseyant sur le rebord du bureau. Bob dirige la division de la Grande Délinquance et de la Criminalité dans les transports.

Jennifer écoutait attentivement. Elle le connaissait de vue pour l'avoir croisé dans les couloirs. Toujours impeccablement mis, d'allure jeune et sportive, Corbett ne faisait pas ses quarante-cinq ans. Quelque chose dans ses cheveux poivre et sel sévèrement plaqués en arrière et dans l'étincelle froide de son regard d'acier trahissait un caractère intelligent et déterminé.

— En fait, Bob est l'enquêteur le plus performant du Bureau, continua Tucker. Si je ne me trompe, tu n'as eu que cinq cas non élucidés en vingt-cinq ans, c'est bien cela ?

— Non, deux. Mais je ne désespère pas de les résoudre.

Corbett avait dit cela sur un ton badin, mais Jennifer comprit qu'il ne plaisantait pas.

— Bob a besoin de quelqu'un pour une nouvelle affaire, et j'ai pensé à vous, Jennifer.

La jeune femme rougit légèrement en sentant les deux paires d'yeux se braquer sur elle.

— Merci, monsieur. Je ferai de mon mieux. De quoi s'agit-il ?

Corbett posa devant elle une enveloppe bistre et, d'un signe de tête, l'invita à l'ouvrir. D'une main hésitante, elle sortit une série de tirages photographiques.

— L'homme qui est sur la photo s'appelle Gianluca Ranieri, expliqua Corbett. C'est un prêtre catholique.

Elle étudia soigneusement le cliché noir et blanc, s'arrêtant sur les traits crispés de l'homme et sur la plaie qui lui déchirait la poitrine.

— Il a été retrouvé hier à Paris. La police fluviale l'a repêché dans la Seine. Comme vous le constatez, ce n'est pas une noyade.

Jennifer regarda les autres photos : des gros plans de la blessure de Ranieri défilaient sous ses grands yeux noisette. Elle parcourut rapidement le rapport d'autopsie, qui confirmait que la victime avait immédiatement succombé à un seul coup de couteau dans l'appendice xiphoïde.

— Qu'est-ce que cela vous inspire ? demanda Corbett.

— À en juger par la blessure, ça m'a l'air d'être du travail de professionnel. Un coup net et précis. Et au grand jour, pour ainsi dire : ils savaient qu'en jetant le corps à cet endroit, on le retrouverait rapidement.

— Ce qui signifie ?

— Soit qu'ils ne craignaient pas de se faire pincer, soit qu'ils envoyaient un message à quelqu'un.

— Ou peut-être les deux, commenta Corbett. À ce que nous savons, après son ordination, Ranieri a travaillé à l'Institut des œuvres religieuses.

— La banque du Vatican ? s'exclama Jennifer, surprise.

— En effet, c'est également ainsi qu'on l'appelle, acquiesça Corbett, visiblement impressionné. Il y est resté une dizaine d'années, et voilà trois ans, il a filé avec quelques millions de dollars dérobés sur l'un des comptes de l'Église aux îles Caïmans. Mais il a dû tout dépenser, car l'année dernière il a refait surface à Paris. Selon nos collègues français, il faisait du recel. Un tableau par-ci, un collier par-là.

— Je ne vous suis pas, admit Jennifer en se calant dans son fauteuil. J'ai l'impression qu'il s'est fait descendre par quelqu'un qu'il aurait essayé d'arnaquer. À moins que ce ne soit une affaire qui a mal tourné. Dans un cas comme dans l'autre, je ne vois pas en quoi ça peut nous intéresser.

Corbett planta son regard dur sur elle.

— Si ça nous intéresse, agent Browne, c'est parce que, comme vous le verrez dans le rapport d'autopsie, les médecins légistes ont retrouvé quelque chose dans son estomac. Et visiblement, il ne tenait pas à ce que ses tueurs le trouvent.

Il sortit un objet de sa poche et le fit glisser vers elle. Un aigle s'élevant fièrement dans les airs se détacha sur le placage du bureau, son vol majestueux gravé dans l'or massif.

C'était une pièce de monnaie.

Clerkenwell, Londres, 18 juillet, 16 h 30

UN interminable fleuve de caoutchouc et d'acier grondait au-dehors. C'était l'heure de pointe de l'après-midi.

Le soleil teintait de jaune la vitrine blanchie à la chaux, dont seuls quelques écaillures laissaient filtrer la lumière. À l'intérieur, il régnait un désordre indescriptible : entre les trois murs cloqués, le plancher disparaissait sous un tapis de vieux journaux et de papiers gras.

Au fond de la pièce, deux caisses se fondaient dans les ombres. Assis en tailleur sur l'une d'entre elles, Tom Kirk était perdu dans ses pensées.

Bien qu'il n'eût que trente-cinq ans, ses tempes commençaient à grisonner et le blanc ressortait plus encore sur sa barbe de quelques jours. Tout le monde lui trouvait une grande ressemblance avec son père, ce qui l'exaspérait au plus haut point. Il avait pourtant hérité de son visage anguleux, de sa fossette au menton, de ses cheveux bruns, de ses grands yeux bleu foncé et de ses sourcils broussailleux.

En face de lui, un tablier de backgammon était posé sur l'autre coffre. C'était un plateau magnifiquement marqueté qu'il avait acheté à Istanbul plusieurs années auparavant. Quand il ne trouvait pas le sommeil, il lui arrivait de jouer tout seul pendant des heures, étudiant les probabilités, essayant différents circuits et diverses stratégies. La bouteille à moitié vide de Grey Goose qui traînait à ses pieds indiquait que la nuit avait été longue.

Tom ne regardait plus le plateau mais sa cagoule noire, dépliée sur ses genoux. Il avait déjà trop attendu pour passer ce coup de fil. Archie comprendrait-il ? Archie, le plus professionnel des receleurs...

Il sortit son portable de sa poche et composa le numéro. Son

correspondant décrocha dès la première sonnerie mais ne dit rien. L'accent américain de Tom était plus prononcé quand il était nerveux.

— Archie, c'est Félix.

Félix. Un nom qu'on lui avait attribué des années auparavant, à l'époque où il était entré dans le métier, et qui lui collait maintenant à la peau.

— Où étais-tu passé, bon sang ?

— J'ai eu... un petit contretemps, répondit Tom.

— Des problèmes ?

Pour une fois, Archie avait l'air vraiment inquiet.

— Non. Mais je ne retourne pas aux States. Je sais que je suis la dernière personne qu'ils s'attendent à trouver là-bas, mais un beau jour ils finiront par me tomber sur le dos.

— Comment ça s'est déroulé ?

— Comme prévu, en gros. J'ai mis trois semaines à préparer le coup, mais après ça c'était relativement facile.

— Bravo. Même endroit que d'habitude, alors ?

— D'accord. Je passerai dans quelques jours.

— Il va falloir que tu t'excites pour préparer le prochain coup. Il ne te reste plus beaucoup de temps.

Il y eut un silence.

— Justement, je voulais t'en parler. Il n'y aura pas de prochain coup.

— Comment ça ?

— Tu as bien entendu. J'arrête. Je ne veux plus continuer, Archie. Je ne peux plus. Désolé.

— Désolé ? s'écria Archie d'une voix perçante. Tu te fous de moi ? Moi aussi, je suis désolé, mon vieux, mais tu n'y couperas pas, un point c'est tout. J'ai deux œufs Fabergé à livrer à Cassius dans douze jours, moi. Pigé ?

Tom se leva d'un bond.

— À Cassius ? Tu m'avais dit que c'était pour un certain Viktor. Un client russe. Tu sais très bien que je ne travaille pas pour des types comme Cassius. À quoi joues-tu ?

Archie se radoucit :

— Écoute, quand j'ai pris le boulot, je ne savais pas non plus que c'était pour lui. Le temps que je m'en rende compte, il était

trop tard. Et tu sais aussi bien que moi qu'on ne plaisante pas avec Cassius.

— Surtout si c'est bien payé, c'est ça ? siffla Tom.

— Ce n'est pas une question d'argent. C'est un bon coup pour toi comme pour moi, et tu le sais parfaitement. Tu n'as qu'à oublier que c'est pour Cassius. Félix, je sais que ce n'est pas très réglo, mais je crois qu'on devrait se rencontrer. On pourrait prendre un verre quelque part pour préparer la deuxième commande, qu'est-ce que tu en dis ? Si après tu veux arrêter, pas de problème, mais celle-là, on doit la faire.

— Non, Archie, répliqua Tom sèchement. Tu aurais dû me dire la vérité. C'est ton problème, pas le mien. Je te livre l'œuf que j'ai récupéré, mais c'est le dernier. J'arrête.

Il referma son portable d'un coup sec et inspira profondément. Ça y est, il l'avait dit.

***Laboratoire du FBI, Quantico, Virginie, 18 juillet,
23 h 10***

— Tu es encore là ?

Sarah Lucas s'arrêta dans l'encadrement de la porte et retira sa veste. Le bureau n'était-éclairé que par l'écran bleuté sur lequel se découpait en ombre chinoise l'utilisateur.

— Oui, j'ai promis à un flic de New York de lui faire une recherche sur la base de données avant de partir.

Sarah eut un sourire amusé. David Mahoney, un jeune frais émoulu de Quantico, avait encore l'enthousiasme et l'ambition des débutants. Il tapait furieusement sur son clavier. C'est à peine s'il leva les yeux quand elle vint se poster derrière lui.

— Et qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Tiens, regarde. Un type a descendu en rappel un immeuble de la Cinquième Avenue jusqu'au dix-septième étage, a volé un œuf de Pâques de 9 millions de dollars, et s'est évanoui dans la nature. Les légistes de la police new-yorkaise n'ont retrouvé qu'un cil par terre, à côté du coffre. Ils doutent qu'il y ait le moindre rapport mais ils nous ont demandé de comparer les échantillons d'ADN. Je n'en ai plus que pour quelques secondes.

Soudain, une fenêtre rouge clignota et une alerte de sécurité s'afficha à l'écran : *Accès réservé – Autorisation exigée pour consulter ce fichier.*

Sous le message, il y avait un nom et un numéro de téléphone.

— Merde ! jura Sarah en lisant le message.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Mahoney.

— Ça veut dire que tu oublies que tu as vu ça, répliqua-t-elle gravement. Demain, tu appelles ton copain de la police et tu lui dis que tu n'as rien trouvé. Il ne s'est rien passé, compris ?

Mahoney hocha la tête en roulant des yeux effarés. Sarah attrapa le téléphone pour composer le numéro affiché à l'écran et fixa froidement David :

— Bienvenue au FBI.

Washington, 19 juillet, 8 h 35

LA voiture était neuve et une odeur de Skaï flottait dans l'habitacle. Un crucifix argenté se balançait au bout d'une petite chaîne sur le rétroviseur, renvoyant des éclats de lumière.

Jennifer releva le nez de ses notes, baissa la vitre et laissa la brise tiède lui caresser le visage. Ils avançaient à peine dans l'embouteillage de Constitution Avenue. Elle lissa inconsciemment le revers de la veste de son tailleur noir. Elle portait toujours du noir. La couleur lui allait bien et c'était une décision de moins à prendre le matin. En voyant l'heure sur le tableau de bord, elle eut un mouvement d'exaspération. Cinq minutes plus tard, constatant qu'ils n'étaient encore qu'au niveau du monument à George Washington, elle ouvrit son sac et tendit un billet de 20 dollars au chauffeur.

— Je vais continuer à pied, annonça-t-elle.

Elle traversa et se dirigea vers le Mail. La Collection numismatique nationale était au troisième étage du Musée national d'histoire américaine, une annexe du Smithsonian située à l'angle de Constitution Avenue et de la 14^e Rue.

Dix minutes plus tard, elle était introduite dans une pièce cossue, lambrissée de bois sombre et tapissée d'une épaisse moquette verte. Miles Baxter, le conservateur, l'attendait derrière un immense bureau.

— On ne m'avait pas dit qu'on m'envoyait une femme.

Jennifer se crispa.

— Désolée de vous décevoir.

— Bien au contraire, mademoiselle Browne. C'est une très agréable surprise.

Le quadragénaire au visage hâlé et plein d'assurance lui adressa un large sourire. Ils se serrèrent la main.

— Agent spécial Browne, rectifia Jennifer en lui tendant sa

plaque.

Le conservateur ravala son sourire.

— Je vois... J'ai déjà eu l'occasion de travailler avec le FBI, mais je n'ai pas le droit de vous dire sur quelles affaires. Sécurité nationale. Je suis sûr que vous comprenez. Mais je vous en prie, asseyez-vous.

Jennifer prit place en face de lui, dans le fauteuil de cuir.

— En quoi puis-je vous être utile, agent spécial Browne ?

Elle sortit de sa veste une pochette de plastique scellée et la posa sur le bureau.

— Que pouvez-vous me dire sur cette pièce ?

Baxter chaussa des lunettes cerclées d'acier et inclina l'objet sous l'abat-jour vert de sa lampe afin d'étudier les détails de la gravure. Il releva presque aussitôt la tête, stupéfait :

— Comment vous êtes-vous procuré cet objet ? C'est incroyable !

Il retourna plusieurs fois la pièce, comme si elle lui brûlait les doigts.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien... c'est un Aigle double de 1933, bien sûr.

Elle haussa les épaules :

— Je ne suis pas spécialiste en numismatique.

— Non, bien sûr. Mais voilà : le gouvernement américain frappe des pièces d'or depuis environ 1795, et des pièces de 20 dollars, que l'on appelle les Aigles doubles, depuis la ruée vers l'or de 1849.

— Pourquoi les appelle-t-on des Aigles doubles ? Je ne vois qu'un seul aigle sur la pièce.

— Les pièces de 10 dollars ont été surnommées les Aigles, et quand la pièce de 20 dollars est sortie, les gens l'ont appelée l'Aigle double. Mais c'est la date qui me trouble.

— La date gravée sur la pièce ? Pourquoi ? Que s'est-il passé en 1933 ?

Baxter se carra dans son fauteuil.

— En 1933, l'Amérique subissait les effets dévastateurs de la crise de 1929. Quelques jours après son entrée à la Maison-Blanche, Roosevelt a décroché le dollar de l'étalon-or. Il voulait mettre un terme à la thésaurisation et rassurer les marchés en

renforçant les réserves fédérales d'or. En vertu du décret-loi 6 102, les particuliers n'avaient plus le droit de détenir de l'or ni les banques de le payer.

— Si je comprends bien, ces pièces ont perdu toute leur valeur du jour au lendemain.

— Exactement. Mais au moment où Roosevelt a fait voter cette loi, l'hôtel de la monnaie de Philadelphie avait frappé 445 500 Aigles doubles de 1933, qui attendaient d'être mis en circulation.

— Ces pièces n'ont donc pas pu être émises ?

— Non. Ils se sont retrouvés avec ces pièces sur les bras, sans rien pouvoir en faire. En 1937, ils ont fini par fondre tout le stock. Officiellement, l'Aigle double de 1933 n'a jamais existé...

— Et officieusement ?

— En réalité, dix pièces ont échappé au fourneau. Elles avaient été volées à l'hôtel de la monnaie par le trésorier en chef. Bien entendu, il a toujours nié, mais c'est bien lui qui les avait dérobées, juste avant la fonte. Quelques-unes ont refait surface dès 1944, dans des ventes aux enchères numismatiques. Le Secret Service, chargé de combattre la contrefaçon de la monnaie, a fini par toutes les retrouver et les a détruites. Toutes, sauf une, qu'avait achetée le roi Farouk d'Égypte. Il avait une licence d'exportation en bonne et due forme du ministère des Finances américain et il n'était absolument pas disposé à la rendre. Mais après la révolution égyptienne, le nouveau gouvernement a mis sa collection aux enchères.

— Et la pièce est passée aux mains de quelqu'un d'autre.

— Non, poursuit Baxter, les yeux brillants. Elle a disparu. Évaporée. Pendant plus de quarante ans. Puis en 1996, des agents du ministère des Finances l'ont confisquée à un trafiquant anglais. Il y a eu un procès et au bout du compte, le Trésor a accepté de remettre la pièce aux enchères et de partager le produit de la vente avec lui.

— Comment savez-vous tout cela ? Ce n'est jamais qu'une pièce parmi des centaines de milliers, non ?

— Non, celle-ci, c'est le Graal des pièces. Pensez donc : volée à l'hôtel de la monnaie de Philadelphie, détenue par un roi, disparue et réapparue sur fond de grands événements

historiques ! Elle est absolument unique.

— Et elle serait estimée à combien ?

— Un peu moins de 8 millions.

Jennifer en resta bouche bée. Huit millions de dollars pour une pièce ? Il y avait certainement de quoi justifier un meurtre.

— Et comme vous le savez, la Collection numismatique nationale reçoit automatiquement des exemplaires de toutes les pièces battues aux États-Unis. Si bien que deux Aigles doubles de 1933 sont exposés dans notre salle des Monnaies et Médailles. Avec celui de Farouk, ce sont les trois seuls exemplaires au monde. Vous souhaiteriez les voir ?

— Volontiers. Cela nous permettra de les comparer.

La longue galerie n'était qu'à quelques pas de là. Baxter se dirigea vers une vitrine trônant au centre de la salle. Elle ne contenait que deux pièces. Sur le feutre vert, chacune présentait une face de l'Aigle double.

— Le dessin original a été réalisé par le sculpteur Augustus Saint-Gaudens. Regardez, ce sont ses initiales là, juste sous la date. Il voulait retrouver la majesté et l'élégance des pièces de l'Antiquité. Le revers représente un grand aigle en vol, et l'avvers la Liberté brandissant un flambeau de la main droite et une branche d'olivier de l'autre – symboles des lumières et de la paix.

Jennifer sentit le regard du conservateur peser sur elle.

— De quoi s'agit-il au juste, agent Browne ? demanda-t-il.

— Je veux savoir si ma pièce est un faux, monsieur Baxter.

— Elle m'a tout l'air d'être authentique, mais il faudrait que nous l'analysions et que nous la comparions à nos originaux. Où l'avez-vous eue ?

— Désolée, monsieur Baxter, répliqua-t-elle avec un petit sourire entendu. Cette information est confidentielle. Sécurité nationale. Je suis sûre que vous comprenez.

Chapitre 2

Clerkenwell, Londres, 19juillet, 14 h 05

IL avait fait repeindre la façade d'un noir profond, mais une fine couche de blanc opacifiait toujours la vitrine. Sur ce fond, le nom de la boutique était tracé en grandes lettres d'or. Tom le lut fièrement : Kirk Duval. Sa mère aurait été heureuse de voir ça. Au-dessous, en plus petites lettres, il avait fait ajouter : ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART.

Satisfait, il retraversa la rue et poussa doucement la porte de son magasin. Elle s'ouvrit sans bruit sur un amas de caisses de déménagement à demi ouvertes, dont le contenu perçait sous la paille et les copeaux de polystyrène. Dans l'une, une élégante horloge Régence. Dans une autre, un buste de César en marbre. Au fond de la pièce, une table de jeu de style 1900 en palissandre avait été déballée. Il faudrait des semaines pour ranger tout cela.

Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Pour l'heure, il avait d'autres soucis en tête. Bien sûr, il avait déjà songé plusieurs fois à arrêter. Après tout, il n'avait plus de problèmes d'argent depuis bien longtemps. Mais, comme un joueur irrésistiblement attiré vers la table de black-jack, il s'était laissé happer à chaque fois.

Sous le fragile vernis de normalité derrière lequel il essayait de se retrancher depuis quelques jours, un nom continuait à le hanter : Cassius. Si c'était réellement lui qui avait commandité le cambriolage, cela signifiait qu'Archie lançait ses dés sans bien comprendre la stratégie de Cassius. Ni même peut-être ce qui était en jeu.

Tom traversa lentement la boutique. Il ouvrit la porte du fond et suivit l'étroite passerelle qui longeait le mur. Un escalier

métallique en colimaçon menait à la réserve poussiéreuse, 6 mètres plus bas.

— Vous vous en sortez ? demanda-t-il.

Une jeune fille leva la tête vers lui et dégagea la mèche blonde qui retombait sur ses yeux bleus.

— Il y a encore beaucoup à faire, soupira-t-elle en retirant ses lunettes et en se frottant les yeux. Alors, elle vous plaît, votre enseigne ?

Son anglais trahissait une légère pointe d'accent suisse.

— Formidable. Et vous aviez raison pour la peinture dorée. Des lettres argentées n'auraient pas fait si bel effet.

Elle rougit. Dominique n'avait que vingt-deux ans et avait travaillé pour le père de Tom à Genève. Après l'enterrement, elle s'était proposée pour l'aider à déménager tout le stock de son père à Londres afin de lancer la nouvelle boutique. Elle était remarquablement efficace, et il espérait qu'elle accepterait de rester.

— Tout est arrivé ? demanda Tom en inspectant du regard les piles de caisses et de cartons qui encombraient le sous-sol.

— Oui, je crois. Je n'ai plus que trois colis à contrôler.

— Ceux-là ? demanda Tom en désignant un lot.

— Oui. Vous pouvez me lire les numéros sur le côté ?

— Bien sûr. Alors, la première... 131 271.

Elle se retourna vers l'écran de son ordinateur.

— C'est bon, je l'ai.

Il se pencha sur la caisse suivante :

— 131 1...

Il fut interrompu par une voix sèche venue de la passerelle.

— Eh bien dis donc, Kirk ! Tu as dû dévaliser le palais de Buckingham pour mettre la main sur tout ça.

— L'inspecteur Clarke, expliqua Tom sans se donner la peine de regarder son visiteur. Notre premier client.

Clarke alluma une cigarette et descendit lentement l'escalier.

— Inspecteur *principal* Clarke pour vous servir, rectifia-t-il. Il y a eu quelques petits changements en ton absence.

— Inspecteur principal ? Il fallait vraiment qu'ils n'aient personne d'autre sous la main !

Une lueur d'irritation passa dans les yeux vitreux du policier.

C'était un homme très maigre et plus grand qu'il n'y paraissait sous son dos voûté. La peau de son visage émacié se tendait sur des pommettes saillantes.

— J'ai entendu dire que tu étais de retour, Kirk. Que tu étais enfin sorti de ta tanière. J'ai pensé qu'une petite visite de courtoisie te ferait plaisir. Alors comme ça, tout cela t'appartient ?

Tom jeta un regard inquiet vers Dominique, mais elle faisait mine de ne rien entendre, les yeux rivés sur son écran.

— Ça ne vous regarde absolument pas, mais la réponse est oui.

— Enfin, disons plutôt que maintenant, ça t'appartient, ricana froidement l'inspecteur. Dieu seul sait à quel pauvre diable tu as bien pu le piquer.

— Vous perdez votre temps, Charles, coupa Tom. J'ai rapatrié la boutique de mon père de Suisse. J'ai des formulaires d'importation en trois exemplaires pour chaque objet, signés et tamponnés par les autorités suisses et britanniques.

Clarke esquissa un petit sourire suffisant :

— À propos, c'est l'alcool ou la honte d'avoir un fils comme toi qui l'a achevé ?

— Je pense que votre visite a assez duré, s'exaspéra Tom en faisant un pas vers lui.

— Je partirai quand je serai prêt, rétorqua Clarke en croisant les bras.

— Dominique, appelez la police, je vous prie, et dites au commissaire Jarvis que l'inspecteur principal Clarke est entré chez moi sans mandat.

Dominique hocha la tête mais ne bougea pas. Clarke approcha si près que Tom sentit son haleine empestant le tabac :

— Ne t'en fais pas, Kirk, je te coincerai. Tu finiras par trébucher. Comme tous les autres.

Il jeta sa cigarette d'une chiquenaude, remonta l'escalier et disparut par l'encadrement de la porte.

Dominique posa sur Tom un regard interrogateur. Il toussota nerveusement. Il savait qu'un jour ou l'autre, il aurait dû lui parler, et il avait prévu de le faire le moment venu, quand

il serait prêt. Mais certainement pas dans ces conditions.

— Je suis désolé de vous avoir imposé cela, commença-t-il. Mais ce n'est pas ce que vous pensez...

— Mais si, tout à fait, répliqua-t-elle d'un air énigmatique.

Elle détourna aussitôt le regard. Tom fronça les sourcils :

— Que voulez-vous dire ?

— Votre père était très bavard, vous savez, surtout quand il avait bu. Il parlait parfois de vous. Ça m'a permis de me faire une petite idée. Votre ami de la PJ n'a fait que remplir quelques blancs.

— Si vous saviez, que faites-vous ici ?

— Vous me croyez assez naïve pour penser que vous êtes la seule personne honnête dans le milieu de l'art ? Ils ont tous leur face cachée. La vôtre est un peu moins noire que ce que j'ai pu voir ailleurs.

— Et c'est ce qui vous a décidée ?

— En partie, répliqua-t-elle en inclinant la tête sur le côté. Mais j'ai investi aussi beaucoup de temps dans l'affaire de votre père. Quand vous avez dit que vous envisagiez sérieusement de continuer, j'ai voulu vous croire.

— Je n'ai jamais été plus sérieux, assura Tom.

— Alors tout va bien, conclut-elle en se retournant vers son écran.

***Académie du FBI, Quantico, Virginie, 19 juillet,
12 h 30***

— Si je comprends bien, nous ne savons toujours pas si c'est un faux ou non ?

Corbett s'assit sur l'un des bancs de bois qui bordaient les rives ombragées du Potomac et posa entre ses pieds un godet de café noir. Jennifer prit place à côté de lui.

— Non. Il faut d'abord la faire analyser. Je l'envoie au laboratoire cet après-midi. Mais il y a autre chose.

— Quoi donc ?

— Selon Baxter, les neuf pièces récupérées par le Secret Service dans les années 1940 ont été détruites, mais j'ai interrogé un de mes contacts au ministère des Finances. Quelqu'un qui me devait un service. Et il m'a dit, de façon tout à fait confidentielle, que si quatre des neuf pièces avaient effectivement été détruites, les cinq autres ont été mises à l'abri à la monnaie de Philadelphie avant d'être transférées à Fort Knox il y a une dizaine d'années. D'après lui, elles y seraient toujours.

Corbett secoua lentement la tête. Elle l'observa du coin de l'œil et remarqua que ce scoop ne semblait pas le surprendre.

— Mais vous le saviez déjà, n'est-ce pas ? reprit-elle.

— Il se trouve que le médecin français qui a autopsié Ranieri est amateur de numismatique, concéda Corbett. Il a reconnu la pièce, ce qui explique que nous l'ayons récupérée si rapidement. J'ai ressorti le dossier, et vous venez de confirmer pratiquement tout ce que j'ai lu.

— Pourquoi m'avoir envoyée là-bas, alors ? s'exclama Jennifer en contenant sa colère. Vous me mettez à l'épreuve ? Si c'est le cas, sachez que je n'aime pas beaucoup vos...

Corbett l'interrompit et posa sur elle un regard dur :

— Vous savez, il y a beaucoup de gens qui pensent que vous êtes fichue. Que vous auriez dû être mise au rancart il y a trois ans, après l'accident.

Elle le fixa à son tour.

— Je ne peux pas les empêcher de le penser.

— Personnellement, j'estime que tout le monde peut faire une erreur. Certains s'effondrent et ne s'en remettent jamais. D'autres relèvent la tête et reviennent deux fois plus forts.

— Et dans quelle catégorie me mettez-vous ?

— Il m'a fallu deux jours pour que le ministère des Finances me confirme ce que vous avez appris en un seul coup de fil. Je vous confie l'enquête.

— Merci, monsieur. Vous pouvez me faire confiance.

— Très bien. Demain matin, vous partez pour le Kentucky. Je vous réserve un avion.

— Bien, monsieur.

Elle se leva pour prendre congé mais Corbett la rappela :

— Au fait, qui a racheté la pièce du roi Farouk, au bout du compte ? Il faudra sans doute aller le voir, lui aussi.

Jennifer attrapa son carnet et tourna les premières pages :

— D'après mon contact du ministère des Finances, c'est un collectionneur privé. Un promoteur immobilier néerlandais. Darius Van Simson.

***Le Marais, 4^e arrondissement, Paris, 19 juillet
18 heures***

— Vous savez pourquoi on appelle ce quartier le Marais ?

Darius Van Simson parlait un français impeccable. Il était assis derrière son grand bureau d'acajou, un verre de whisky en cristal à la main. Ses cheveux et son bouc dorés frémissaient sous la brise légère d'un climatiseur.

— Je suppose qu'il y avait un marais dans le coin...

Son interlocuteur était un petit homme rondouillard dont les yeux bruns disparaissaient dans un visage bouffi. Sa ceinture de cuir craquelé ne parvenait pas à cacher le bouton défait de son pantalon.

— Quelle perspicacité, monsieur Reinaud ! Effectivement, les chevaliers du Temple l'ont asséché. À l'époque, ils étaient sûrement loin de se douter que, dès le Moyen Âge, ce quartier deviendrait l'épicentre de la vie politique française.

Reinaud acquiesça maladroitement. Van Simson se leva et traversa la pièce. Chacun des pans de mur qui séparaient les quatre grandes fenêtres était orné d'une toile de Chagall, dont les couleurs brillaient sous un spot encastré.

— Bien entendu, poursuivit l'homme d'affaires, la plupart de ces grandes demeures ont été réaménagées en appartements ou simplement détruites. Tenez, cet immeuble par exemple : quand je l'ai racheté, il abritait des boutiques et des restaurants, et il était à deux doigts de s'effondrer.

— Monsieur Van Simson, je ne comprends pas bien comment...

— Vous avez vu cela ? coupa Van Simson en allant se poster devant une maquette blanche dressée sous une vitrine au centre de la pièce.

Reinaud se souleva péniblement de son fauteuil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Allons, ne me dites pas que vous ne reconnaissez pas le site.

Reinaud examina le projet : un centre commercial, des immeubles de bureaux, des appartements de luxe autour d'un lac artificiel. Soudain, il comprit.

— Ça, jamais ! Je vous ai prévenu ! Je ne laisserai jamais faire ça !

Van Simson sourit.

— Allons, monsieur Reinaud, les temps changent. Et le moment est venu de mettre ce terrain en valeur. Si vous pensez pouvoir empêcher le progrès, vous vous faites des illusions.

— Non, c'est vous qui vous faites des illusions avec votre équipe d'avocats et de comptables. Je ne vendrai pas, un point c'est tout.

Van Simson prit un petit air consterné et sortit un carnet de chèques de sa poche.

— Vous êtes dur en affaires, monsieur Reinaud, mais assez parlé. Combien voulez-vous ?

— Ce n'est pas une question de prix, bredouilla le vieil homme. Ma famille occupe cette propriété depuis six cents ans. Mes ancêtres y ont été enterrés et mes enfants et moi-même y reposerons aussi un jour. Plutôt mourir que voir cette horreur sortir de terre.

Le visage de Van Simson se durcit. Il but une petite gorgée de whisky, se retourna brusquement et jeta le verre en travers de la pièce. L'épais cul de cristal se fracassa sur le mur.

— Ce verre était l'un des deux qui ont été récupérés dans le salon des premières classes du *Titanic*. Deux pièces uniques au monde. Votre obstination vient de me coûter 100 000 dollars, Reinaud. Je vous pose la question pour la dernière fois : quel est votre prix ?

Cimetière de Highgate, Londres, 20 juillet, 15 h 30

Tom suivit le chemin qui sinuait entre les stèles jusqu'au pied du coteau. Il fut un temps où il aurait pu réciter par cœur la plupart des noms gravés sur les tombes qui s'égrenaient entre l'entrée principale et la sépulture de sa mère.

La lourde plaque de marbre noir ombragée par un saule semblait confortablement étendue sur son lit de gazon. La dorure des lettres gravées n'avait rien perdu de son éclat. Elle aurait eu soixante ans, ce jour-là.

REBECCA LAURA KIRK, NÉE DUVAL

À l'époque, tout le monde lui avait dit que ce n'était pas de sa faute, que c'était un accident. Même l'inspecteur chargé de l'enquête avait conclu à une panne mécanique, tout en faisant remarquer que sa mère avait été inconsciente de laisser le volant à un gamin de treize ans, même sur une petite route tranquille. L'espace d'un instant, Tom avait failli les croire.

Mais l'expression qu'il avait lue dans le regard de son père le jour de l'enterrement et la colère qui perçait derrière ses larmes quand il l'avait serré dans ses bras l'avaient convaincu que celui-ci était d'un tout autre avis. Que Tom était responsable de la mort de sa mère.

Tom ferma les yeux ; l'odeur du gazon fraîchement tondu le réconforta. Elle lui rappelait les après-midi paresseux au jardin, avant que tout cela n'arrive. Avant qu'il ne se retrouve abandonné à sa solitude et à sa culpabilité. Une voix familière le tira de ses pensées.

— Il y en a pour une petite fortune en marbre, là-dedans. Je connais un type qui les récupère pour un bon prix. Il retire juste la couche supérieure et il grave par-dessus.

Tom sursauta.

— Archie ? Qu'est-ce que tu fous là, bon Dieu ?

Depuis toutes ces années, Tom s'était souvent demandé à quoi pouvait ressembler Archie. Il avait à présent devant lui un homme d'environ quarante-cinq ans, 1,75 m, élancé, les cheveux en brosse et le front légèrement dégarni. Son costume trois boutons et sa chemise en vichy étaient de subtils signes d'appartenance, qui lui permettaient de passer inaperçu dans le monde de l'argent facile qu'il fréquentait.

Malgré un aspect un peu fruste, des traits tirés et un menton mal rasé, il avait le geste ample et assuré. Tom crut pourtant déceler une lueur de crainte dans ses yeux marron foncé. Il jeta un coup d'œil inquiet sur les environs, craignant qu'Archie ne soit pas venu seul.

— Pas de panique, vieux. Je suis tout seul.

— Ne me demande pas d'être calme, rétorqua Tom d'une voix glaciale. Que se passe-t-il ? Tu connais les règles.

— Bien sûr. C'est moi qui les ai inventées.

C'était en effet Archie qui avait suggéré qu'ils ne se rencontrent jamais. Ainsi, ils ne connaîtraient l'un de l'autre qu'un surnom et un numéro de téléphone. En venant le trouver, Archie avait enfreint cette règle d'or. Était-ce un piège ?

Tom bondit sur lui, lui asséna deux coups de poing dans l'estomac et l'envoya au tapis.

— Tu as un micro ? C'est ça ? Tu as passé un marché avec Clarke ?

Il posa un genou à terre et fouilla rapidement Archie, pensant trouver un micro émetteur. Rien.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Ça ne va pas, non ?

Archie repoussa Tom et se releva en pestant.

— Hier, Clarke débarque chez moi en jurant de me coffrer. Et après m'avoir évité scrupuleusement pendant dix ans, voilà que tu te pointes à visage découvert. Avoue que c'est troublant. À moins que ce ne soit qu'une coïncidence.

— Clarke, cet abruti ? Je t'en prie ! Tu ne penses tout de même pas que je risquerais ta peau pour lui, et la mienne avec ? Tu devrais mieux me connaître que ça.

— Justement. J'aurais juré que tu n'étais pas du genre à

revenir sur tes principes.

— Je t'ai suivi depuis chez toi. J'aurais dû te prévenir, c'est vrai.

— Parce que, en plus, tu sais où j'habite ?

— Bien sûr. Il n'y a pas trente-six Tom Kirk à Londres.

— Quoi ? Tu connais aussi mon nom ?

Tom commençait à sérieusement paniquer.

— Pour tout dire, vieux, je le connais depuis le premier jour.

— Eh bien, tu perds ton temps, car ça ne changera rien du tout. Cherche quelqu'un d'autre pour le prochain coup. Je n'ai jamais demandé à bosser pour Cassius. Tu t'es fourré dans le pétrin tout seul.

Archie prit une mine contrite.

— Moi non plus, je n'ai pas demandé à bosser pour Cassius, si tu veux le savoir. C'est lui qui est venu te chercher.

— Comment ça ?

— Un de ses types est venu me voir. Il n'en avait que pour toi : tu étais le meilleur, il n'y avait que toi pour faire ce boulot correctement, et je t'en passe... Je lui ai bien dit que tu venais de perdre ton père et qu'il ferait mieux d'aller chercher ailleurs, mais il était prêt à attendre.

— Donc tu savais depuis le début que c'était un boulot pour Cassius. Et tu m'as menti.

— Que voulais-tu que je fasse ? Que je l'envoie balader ?

La sonnerie lancinante d'un portable retentit. Archie farfouilla nerveusement dans la poche intérieure de sa veste et l'éteignit.

— Tu as accepté les deux boulots. Tu ne peux pas te retirer sur un coup de tête. Ce n'est pas un jeu, bon Dieu ! Je te parle affaires, moi. Et des affaires qui t'ont rapporté gros, que je sache. Je trouve les acheteurs, tu montes les coups. Un client est un client. Et l'argent de Cassius vaut autant que celui de n'importe qui d'autre.

Tom explosa :

— L'argent ! Décidément, tu n'as que ce mot à la bouche ! Mais tu viens tout juste de comprendre que cet argent se paie cher.

Les deux hommes s'observèrent en silence.

Archie approcha, et ses grosses chaussures laissèrent leur marque sur le gazon moelleux.

— Qu'est-ce qui t'arrive, au juste, Félix ? Allons boire une bière, on en parlera.

— Il n'y a plus de Félix. C'est fini.

— Ne raconte pas de bêtises, ce n'est qu'un coup comme un autre. Après ça tu pourras arrêter, si tu veux.

— Ça fait combien de temps que tu es dans le métier, Archie ? Vingt ans ?

— À peu près.

— Et tu ne t'es jamais demandé comment tu en étais arrivé là ? Moi, il y a des jours où j'ai l'impression que ma vie est une rangée de dominos que j'ai fait tomber il y a quinze ans. Je ne sais plus comment j'ai enclenché le processus, mais tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui j'en suis là.

— Un cambrioleur en pleine crise existentielle ? ironisa Archie.

— Tu sais quoi ? reprit Tom. J'ai trente-cinq ans et je n'ai jamais passé plus de quatre semaines au même endroit depuis quinze ans.

— Et alors ? grogna Archie. Tu voudrais que je te plaigne ? C'est comme ça qu'ils t'ont formé. Et c'est pour ça que tu es si bon.

— Toutes les bonnes choses ont une fin. Même ça. Même nous.

Archie poussa un gros soupir d'exaspération :

— Je n'ai pas dû bien me faire comprendre, vieux : si on ne livre pas dans une semaine pile, nous sommes tous les deux des hommes morts. Point. Il paraît que Cassius est à cran en ce moment. Il aurait tout perdu dans une affaire. Il ne laissera pas passer celle-là, crois-moi. Désolé, mais ce n'est pas uniquement mon problème. C'est *notre* problème.

Fort Knox, Kentucky, 20 juillet, 10 h 05

— BIENVENUE dans le Kentucky, agent Browne. Je suis le lieutenant Sheppard. Je dois vous escorter à la réserve.

Jennifer serra la main de l'homme qui l'attendait au pied du Cessna Citation.

— Merci, lieutenant. Je vous suis.

Surtout célèbre pour son entrepôt des réserves d'or, Fort Knox est également la capitale américaine du char et abrite le quartier général des Forces blindées et de la Cavalerie. En sortant de l'aérodrome, ils traversèrent la base militaire, croisant des pelotons de soldats courant en rangs serrés. Devant eux, la silhouette du Dépôt d'or semblait de plus en plus imposante à mesure qu'ils approchaient.

C'était une immense bâtisse dressée sur deux étages au centre d'une vaste enceinte. Le deuxième niveau, un peu plus petit que le premier, était coiffé d'un toit étagé rappelant les degrés d'une ziggourat. Des fenêtres en acier perçaient les façades à intervalles réguliers, comme les meurtrières d'un château fort. Une casemate de béton était greffée à chaque angle du bâtiment. Un unique portail permettait d'accéder au terrain cerné d'un grillage d'acier de 4,5 m de haut.

— Le Dépôt a été construit en 1936 et il a reçu ses premières livraisons d'or l'année suivante, expliqua Sheppard par-dessus le ronflement du moteur. C'était le plus grand entrepôt d'or du pays et il a connu son apogée en 1941, quand ses coffres abritaient près de 18 500 tonnes d'or. Depuis, il a été supplanté par la Réserve fédérale de New York, bien sûr.

Deux gardes armés leur firent signe de passer depuis leur guérite. De près, le bâtiment était encore plus impressionnant. Des caméras de surveillance et des projecteurs couvraient jusqu'au moindre centimètre carré des murs. Devant l'entrée

principale, un drapeau américain claquait au vent.

Ils se garèrent juste en face.

— Venez, dit Sheppard, Rigby nous attend.

Jennifer le suivit derrière la lourde porte noire du Dépôt.

Le capitaine Rigby, responsable de l'établissement, les attendait en effet dans le vaste hall d'accueil. Sheppard les présenta brièvement et ils échangèrent une poignée de main.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, capitaine. Avez-vous reçu les instructions de Washington ?

— Oui, elles sont arrivées ce matin, agent Browne. Comme convenu, nous avons laissé les objets à leur place.

— Parfait. Mais avant de descendre, j'aurais aimé vous poser quelques questions d'ordre très général, pour mon rapport. Je me demandais en particulier si cette installation relève de l'armée ou du gouvernement fédéral.

— Un peu des deux, répondit Rigby. La base militaire assure la sécurité des bâtiments, mais les installations sont placées sous la responsabilité de 26 officiers de la Mint Police, dont je fais partie.

— Les bâtiments ? reprit Jennifer en fronçant les sourcils. Je n'en vois qu'un seul.

— En fait, il y en a deux. Celui que vous voyez en ce moment n'est qu'une enveloppe extérieure sur un seul niveau. Mais les coffres proprement dits sont dans un bâtiment totalement indépendant de deux étages construit avec des plaques, des poutres et des cylindres d'acier, le tout coulé dans du béton armé.

— Et comment y pénètre-t-on ?

— Par une porte d'acier de 20 tonnes.

— Je vois... Eh bien, allons-y.

Rigby la précéda et Sheppard ferma la marche. Le hall d'accueil menait à un couloir qui entourait la chambre forte d'une série de bureaux et d'entrepôts. Ils le suivirent jusqu'à un autre grand vestibule au fond duquel brillait la porte d'acier encastrée dans le mur de la salle des coffres.

— Aucun individu ne détient la combinaison complète de la chambre forte, expliqua le capitaine. Pour entrer, il faut composer trois codes différents, et chacun est confié à un

membre particulier de mon équipe.

Tout en parlant, il se dirigea vers un Digicode fixé à droite de la porte. Derrière une baie vitrée donnant sur le vestibule, Jennifer vit deux autres hommes approcher de leurs pavés numériques respectifs. En dix secondes à peine, les lourds verrous coulissèrent dans leur gâchette et la porte d'acier s'écarta lentement.

— C'est vraiment un système très impressionnant, commenta Jennifer.

Rigby sourit :

— À vrai dire, cette installation est plus sûre que la plupart de nos silos à missiles. Nous avons notre propre centrale électrique et des réserves de vivres stratégiques. Notre réseau de surveillance électronique balaie en permanence la zone sur 360 degrés. Rien ni personne n'entre ni ne sort d'ici sans que nous le sachions.

Ils empruntèrent une étroite passerelle pour rejoindre l'ascenseur qui les emmena au sous-sol. Ils débouchèrent sur un vaste atrium autour duquel se dressait un gigantesque entrepôt monté sur deux étages. Chaque niveau était compartimenté en cellules munies d'épais barreaux d'acier, comme une succession de grosses cages mitoyennes. Chacune contenait des milliers de lingots d'or empilés du sol au plafond.

— Impressionnant, non ? fit Sheppard.

Jennifer secoua lentement la tête, une moue admirative accrochée aux lèvres. Où que portât le regard, il n'y avait que de l'or, scintillant et presque vivant.

— De petites cargaisons arrivent et repartent en permanence, reprit Rigby en lui montrant trois grands cadres argentés de 1,20 m de long estampillés au sceau du Trésor américain. Ceux-là doivent partir cet après-midi, mais les objets que vous avez demandé à voir sont un peu plus loin.

Il la conduisit vers le fond de la pièce et attrapa l'étiquette métallique fixée à la porte de l'un des compartiments de gauche.

— Chaque coffre est plombé. Quand le sceau est brisé, on refait systématiquement l'inventaire du compartiment et il est à nouveau scellé par les services de la Monnaie américaine.

Il brisa le sceau, tira les verrous du coffre et pénétra à

l'intérieur, pour ressortir quelques instants plus tard avec une fine mallette en aluminium. Il alla la poser bien à plat sur l'un des conteneurs d'expédition et laissa à Jennifer l'honneur de soulever les petits fermoirs. À l'intérieur, elle trouva un deuxième coffret recouvert d'un velours bleu roi élimé.

Elle appuya délicatement sur le poussoir en or et le coffret s'ouvrit, révélant un étui de soie blanche modelé en alvéoles pour accueillir cinq grosses pièces.

Mais la boîte était vide.

Amsterdam, Pays-Bas, 21 juillet, 16 h 40

CINDY et Pete Roscoe profitaient de leur dernière journée à Amsterdam. Ils avaient été séduits par l'atmosphère de cette ville animée, ses cafés, ses filles derrière leurs vitrines, ses canaux. Tout cela était à des années-lumière de l'univers de Tulsa, leur petite ville du fin fond de l'Oklahoma.

Après les interminables galeries des musées, ils avaient choisi une promenade en bateau sur les canaux pour clore leur voyage en beauté. Tous deux portaient le même blouson à l'emblème des Dallas Cowboys et, en écoutant les explications de leur guide à mesure que la vedette passait devant des monuments remarquables, ils se félicitaient de cette initiative.

Pete filmait avidement tout ce qui défilait sous ses yeux. Tandis que le bateau s'engageait sous un pont, il prit un bâtiment en gros plan, enchaînant sur un zoom arrière du canal.

Soudain, dans un coin du viseur, un détail retint son attention. Ancien policier, Pete avait appris à identifier au premier coup d'œil le moindre signe suspect. Instinctivement, il déplaça la caméra vers la droite.

Ce n'était pas l'homme au crâne rasé qui gesticulait dans la cabine téléphonique qui lui avait paru bizarre, mais deux individus en costume sombre qui avançaient vers lui avec une énergie contenue.

Pete fit un zoom sur la cabine au moment même où l'homme qui téléphonait vit les deux silhouettes approcher. Le combiné lui tomba aussitôt des mains et il jeta un regard affolé autour de lui, cherchant visiblement une issue. Mais il était coincé.

Les deux hommes se rejoignirent comme deux épais rideaux noirs qui bouchèrent la vue au vidéaste amateur. Soudain, leurs épaules s'écartèrent et Pete aperçut les yeux terrifiés du chauve : une main se posa sur sa bouche pour étouffer ses cris ; un bras

se leva, une longue lame brilla sous le soleil avant de s'abattre sur la poitrine de l'homme. Il s'effondra, sans vie. À cet instant, le bateau passa sous le pont suivant et Pete les perdit de vue.

— Bon Dieu ! Tu as vu ça ? chuchota Pete à sa femme, tout excité par la scène terrifiante à laquelle il venait d'assister.

— C'est tout de même incroyable ! On vient de passer devant l'immeuble où a vécu Van Gogh et la guide n'en a pas dit un mot !

Chapitre 3

Immeuble J. Edgar Hoover, Washington, 22 juillet, 14 h 07

— BON, vérifions une dernière fois la liste des employés, proposa Jennifer en aspirant la lie de son Coke tiède et éventé.

L'agent spécial Paul Viggiano leva les yeux au ciel :

— À quoi bon ? Nous avons vérifié cent fois l'identité de tous les hommes, nous les avons tous confrontés aux bases de données de la CIA et du Centre national d'information sur la criminalité. Il n'y en a pas un seul qui soit fiché.

Jennifer se leva et s'approcha de la table de conférence en noyer verni.

— Je vous préviens : je ne sortirai pas d'ici tant que nous n'aurons pas trouvé quelque chose.

Elle parcourut du regard les piles de dossiers éparpillés sur la table, vestiges de deux jours de recherches.

Viggiano, un homme athlétique aux cheveux noirs plaqués en arrière, explosa :

— Je n'aime pas du tout cette affaire ! C'est une bombe à retardement !

Jennifer était d'accord. Elle savait que Corbett avait tout fait pour limiter le nombre de personnes qui seraient au courant du dossier, mais il était impossible de garder très longtemps le couvercle sur ce genre d'affaire. C'était exactement le type d'histoire dont les milieux politiques de Washington étaient friands.

— Écoutez, je suis allée sur place pour visiter les installations et, croyez-moi, on n'y entre pas comme dans un moulin pour aller piquer des pièces ni vu ni connu. Celui qui a fait le coup connaissait parfaitement la disposition des coffres et les

systèmes de sécurité.

— Tout se vend quand on y met le prix, rétorqua Viggiano.

— Tout ce qui concerne Fort Knox est classé secret défense. Je suis sûre qu'ils brûlent jusqu'à l'herbe qu'ils tondent. Il y a forcément eu une complicité intérieure. Alors, si vous le voulez bien, nous allons encore une fois passer au peigne fin le registre des employés.

— Bon, si vous y tenez. Par où voulez-vous commencer ?

— Par le commencement. Combien de personnes ont eu accès au coffre ces douze derniers mois ?

Viggiano compta à nouveau les noms.

— Je trouve la même chose : 47 personnes.

— Plus moi. Ce qui fait 48.

— Vous me prenez pour un imbécile ? Vous êtes dans les 47.

— Ah bon ? Comment arrivez-vous à ce chiffre ?

— 25 gardiens de la Mint Police, 15 militaires, 5 fonctionnaires du ministère des Finances et 2 agents fédéraux.

— C'est bizarre, Rigby m'a dit qu'il y avait 26 gardiens. C'est pour ça que j'en comptais 48.

— Eh bien, d'après le ministère des Finances, il n'y en a que 25. J'ai tous les noms ici, dit-il en agitant une liasse de papiers.

— Vous permettez que je jette un coup d'œil ?

Viggiano lui passa les papiers. Elle s'arrêta sur la dernière feuille.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Jennifer remarqua qu'il était sur la défensive. Sans un mot, elle prit la feuille entre le pouce et l'index et la froissa doucement. Une deuxième feuille se détacha. Viggiano blêmit.

— C'est bien ce que je disais : 26 gardiens, déclara-t-elle calmement. L'encre a dû coller les feuilles. Tony Short. Né le 18 mars 1965. Décédé.

— Eh bien s'il est mort, il ne compte plus, souffla Viggiano.

— Il est mort il y a quatre jours.

Elle posa la feuille sur la table et la fit glisser devant lui pour lui permettre de constater par lui-même.

— Une coïncidence.

— Possible. Mais c'est le seul dont nous n'avons pas vérifié le dossier.

Viggiano se remit à son ordinateur et saisit le nom. Quelques secondes plus tard, la fiche apparut à l'écran. Il lut :

— « Ancien membre de la police de New York. Médaille d'honneur. Muté à la Mint Police il y a cinq ans. Marié, père de famille. » Et « Décédé* ». Tiens, pourquoi y a-t-il un astérisque ?

— Un suicide, répondit Jennifer. L'astérisque indique qu'il s'agit d'un suicide.

Clerkenwell, Londres, 22 juillet, 19 h 42

L'INSCRIPTION gravée sur la belle façade défraîchie indiquait que l'immeuble avait abrité une fabrique de chapeaux en 1876. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'établissement confectionnait des boutons pour les uniformes de la Royal Air Force. À l'époque où Tom l'avait racheté, le bâtiment était désaffecté. Le niveau de la boutique et la réserve en sous-sol étaient vides, et les trois étages supérieurs avaient été réaménagés en bureaux dans les années 60.

Tom avait choisi d'installer sa chambre dans le bureau du directeur qui, étrangement, communiquait avec une grande salle de bains. Tom envisageait d'abattre les cloisons de tout le dernier étage pour faire un grand loft, avec une cuisine et un coin salle à manger. Au deuxième, il ferait des chambres et le premier lui permettrait d'agrandir son espace d'exposition.

Mais tout cela n'était encore qu'un vague projet. Pour l'heure, il devait se contenter du miroir brisé fixé à la porte de la salle de bains. Il ajusta sa cravate, attrapa ses boutons de manchette en argent sur une commode, et les glissa d'un geste habile dans la boutonnière des poignets à revers de sa chemise.

— À plus tard, cria-t-il à Dominique.

Elle apparut dans l'embrasure de la porte du premier étage.

— À tout à l'heure. Amusez-vous bien.

Quelques minutes plus tard, Tom arriva à Hatton Garden, le fief des diamantaires de Londres. Le quartier était presque désert. Les rideaux avaient été baissés, les marchandises mises en sécurité pour la nuit. Et pourtant, quelques juifs hassidiques au visage blafard et aux costumes sombres se tenaient encore sur leur pas de porte, échangeant des regards inquiets. Derrière les façades, on taillait des pierres, on concluait des marchés, on se serrait la main, on comptait l'argent. Tom était fasciné par cet

endroit, peut-être parce que sa propre vie avait si cruellement manqué d'ordre.

Il entra dans le hall miteux du Hatton Garden Safe Deposit Ltd et présenta son laissez-passer aux vigiles assis derrière un guichet à barreaux. Ils lui ouvrirent une première porte, puis une deuxième, et il descendit l'escalier.

La chambre forte faisait environ 5 mètres de côté et ses quatre murs étaient percés de 950 petits coffres disposant d'une porte d'acier numérotée en noir. Tom sortit une clé de sa poche et indiqua au gardien celui qu'il voulait ouvrir. Chacun introduisit une clé dans une serrure différente et, dans un déclic, la porte s'ouvrit. Tom sortit une cassette de métal noir et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait une autre clé. Il la prit et indiqua au gardien un second coffre situé sur le mur d'en face. Cette fois-ci, il attendit que le gardien ait quitté la pièce pour sortir son autre coffret.

Il regarda la poche de cuir et vérifia machinalement son contenu : des diamants taillés, d'une valeur d'un peu plus de 250 000 dollars ; c'était sa part sur l'œuf qu'il avait dérobé à New York. Le diamant était une monnaie bien plus pratique que l'argent liquide, si on savait à qui s'adresser, et acceptée dans bien plus d'endroits qu'une carte American Express.

Tom plongea une main dans la poche de sa veste, retira l'œuf et le plaça dans le second coffre. Il l'avait enveloppé dans sa cagoule – Archie apprécierait le symbole. Il glissa la boîte dans le mur et ferma la porte. Puis il déposa la clé et la poche de cuir dans l'autre boîte, la remit dans le premier coffre et donna un tour de clé.

Il repassa par le portique de sécurité, adressa un petit signe de tête aux vigiles puis se retrouva dans la rue juste à temps pour voir les réverbères s'allumer.

***Morgue du comté de Louisville, Kentucky, 23 juillet,
11 h 37***

JENNIFER n'avait jamais cru aux coïncidences et préférait envisager les choses selon des points de vue différents. Une succession d'événements distincts pouvait paraître totalement aléatoire. Mais en les considérant sous un autre angle, ils révéleraient peut-être une certaine logique et, partant, un schéma d'ensemble.

Pour l'heure, elle n'avait que peu d'éléments concrets : Short était jeune et en bonne santé, heureux en ménage et père de trois enfants. *A priori*, on aurait pu penser que son suicide trois jours avant que l'on découvre que cinq pièces d'or avaient été volées à Fort Knox n'était qu'une tragique coïncidence. Mais vu sous un angle plus cynique, il était tout simplement suspect.

La veille, Corbett avait eu l'air satisfait de ce qu'elle avait découvert sur Short. Il lui avait même donné une petite tape sur l'épaule qui l'avait emplie d'orgueil. Et le médecin légiste de Louisville avait accepté de retarder l'autopsie pour lui laisser le temps de réserver un vol.

La morgue du comté n'était qu'à quelques kilomètres de l'aéroport international de Louisville. Le docteur Raymond Finch la reçut dans un petit vestibule carrelé et lui tendit une blouse qu'elle enfila par-dessus son tailleur noir. La salle d'autopsie devait faire 6 mètres sur 6 et était d'une blancheur aveuglante. De puissants scialytiques se reflétaient sur le carrelage immaculé des murs et sur les paillasses d'acier.

— Pourquoi le FBI s'intéresse-t-il à ce cas ? demanda Finch.

— Ce n'est qu'une enquête de routine. Rien de bien passionnant.

Le cadavre recouvert d'un drap blanc arriva sur un brancard poussé par un jeune assistant blasé, qui arborait une chevelure

blanchie à l'eau oxygénée et des anneaux dans le nez. Comme Finch, il portait la blouse verte et les chaussons du personnel médical.

— Je suppose que vous avez lu le rapport de police ? demanda Finch.

— Bien entendu, confirma Jennifer. Le fils a vu de la fumée sortir du garage et a trouvé son père dans la voiture. La police a tenté de lui apporter les premiers secours sur place mais il était déjà trop tard.

— Oui, ils l'ont retrouvé sur le siège arrière.

— Ah bon ? Ce n'était indiqué nulle part.

L'assistant hissa tant bien que mal le corps sur la table d'autopsie. Short, livide et cireux, gisait pitoyablement, allongé de travers.

— Il avait même attaché sa ceinture de sécurité, précisa le légiste en enfilant des gants de caoutchouc. Les gens font des trucs bizarres avant de se suicider.

Il abaissa son masque sur sa bouche, s'assura que l'étiquette attachée à un orteil correspondait bien au permis d'autopsier, puis se mit au travail.

Le premier examen confirma que le monoxyde de carbone était la cause probable de la mort – les ongles et les lèvres avaient pris une teinte rouge vif, ce qui permettait de conclure à l'asphyxie. Puis Finch palpa le crâne du bout des doigts.

— Tiens, c'est bizarre.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Une zone tendre, expliqua-t-il avec une pointe d'enthousiasme.

— Vous voulez dire qu'il y a eu une fracture ?

— Il semblerait bien, en effet. Il n'y a qu'une façon de le savoir.

Il saisit un scalpel propre. Sans un mot, Jennifer tourna les talons et quitta la pièce.

Dix minutes plus tard, Finch la rejoignit dans la salle d'attente. Il jeta son masque et ses gants dans une corbeille. Jennifer buvait un gobelet d'eau.

— Vous vous sentez bien ?

— Oui... C'est juste un peu trop... Alors, quel est votre

verdict ?

— Ma première impression ? C'est qu'il est mort d'un empoisonnement au gaz carbonique.

— Vous voulez dire qu'il n'y avait pas de blessure à la tête ?

— Au contraire. Si les vapeurs toxiques ne l'avaient pas tué, il aurait succombé au traumatisme crânien. Il présente une grosse fracture provoquée par un objet contondant et lourd. Le coup a été porté par un gaucher, en tout cas.

— Comment savez-vous cela ?

— Oh, c'est un vieux truc du métier. Les droitiers frappent en général du côté droit de la tête de leur victime. Le crâne de Short a été écrasé du côté gauche.

— D'après vous, il ne s'agirait donc pas d'un suicide ?

— Vous voulez mon avis de professionnel ? Il a été assommé et installé à l'arrière de sa voiture, et les gaz d'échappement l'ont simplement achevé. Ce n'était qu'une mise en scène. Il était déjà mort.

Jennifer hocha la tête. Il s'agissait donc d'un meurtre.

Voilà qui allait faire bondir Corbett.

***Sotheby's, New Bond Street, Londres, 23 juillet,
17 heures***

— J'AI 330 000 livres à ma droite. 330 000 livres pour cette épée exceptionnelle, offerte à l'amiral Nelson après la bataille d'Aboukir. Quelqu'un m'en donnera-t-il plus de 330 000 livres ? Non ? Eh bien, la pièce va au monsieur à ma droite pour 330 000 livres. Une fois, deux fois, trois fois, adjudé au monsieur à ma droite.

L'ivoire du marteau résonna sur le chêne et un tonnerre d'applaudissements s'éleva sous le plafond doré.

Tom s'esquiva discrètement, espérant échapper à la cohue qui ne manquerait pas de se produire à la fin de la vente. Mais le hall d'attente fourmillait déjà de monde et quelques journalistes se pressaient vers l'entrée de la salle.

Il était heureux d'être de retour. Les enchères avaient été un terrain de chasse fertile, où l'on repérait des cibles toutes désignées, à commencer par les collectionneurs privés qui, en général, se souciaient peu de la sécurité. Mais il appréciait encore plus l'expérience maintenant qu'il n'était plus à l'affût de sa prochaine victime.

— Thomas ? Thomas, c'est bien toi ?

Il se retourna et reconnut aussitôt l'homme en costume de lin blanc qui se frayait un passage vers lui, un large sourire aux lèvres.

— Oncle Harry ! Comment vas-tu ?

Tom lui tendit une main mais l'homme le prit affectueusement par les épaules. C'était un grand bonhomme d'environ cinquante-cinq ans, avec des bras puissants et un visage carré. Ses yeux verts pétillaient de malice sous des sourcils broussailleux et une épaisse chevelure grise. Tom l'avait toujours comparé à un gros ours.

De près, il avait l'air un peu dépenaillé. Les années avaient certes pris leur tribut sur le costume de lin, dont le fil blanc avait viré au gris pâle. Les manchettes de sa chemise Turnbull & Asser avaient depuis longtemps perdu leur pli, mais une lourde chevalière en or brillait sur sa main gauche. Ce jour-là, il était coiffé d'un panama.

— Thomas, mon garçon ! Je pensais bien t'avoir reconnu. Où diable étais-tu passé ? Mon Dieu, ça fait des années !

— Je suis désolé. J'ai été très occupé, entre l'enterrement et tout le reste.

— Oui, oui... Je comprends... Je m'en veux terriblement, tu sais. Je n'ai vraiment pas pu me libérer.

— Ce n'est pas grave. Ta lettre m'a fait beaucoup de bien. D'ailleurs, ce n'est pas à toi que j'apprendrai que nous ne nous entendions pas toujours très bien. Ça a été un choc, c'est tout.

Le visage de l'homme se ferma.

— Je sais. Nous étions tous sous le choc.

Tom aurait été incapable de se souvenir de sa première rencontre avec l'oncle Harry. Celui-ci avait toujours fait partie du paysage. Bien sûr, ce n'était pas véritablement son oncle, mais durant toutes ces années, il avait en fait été bien plus qu'un oncle pour lui. Harry Renwick était le meilleur ami de son père. Quand on l'envoyait à Genève pour les vacances scolaires, c'était l'oncle Harry qui l'emmenait skier. Et quand il avait été renvoyé d'Oxford et expédié à Paris, c'était encore l'oncle Harry qui lui avait prêté de l'argent.

— Tu sais que j'ai décidé de transférer la boutique à Londres ?

— Non, vraiment ? C'est formidable. Félicitations.

— Et toi, que fais-tu ici ? demanda Tom pour changer de sujet. Je ne savais pas que tu t'intéressais à l'histoire de la marine.

— Pas vraiment, mais j'ai un client qui collectionne ce genre de choses, alors je me tiens un peu au courant.

— Tu es toujours à Londres ? Je pensais que tu étais parti à l'étranger.

— Non, non, je suis toujours là. Mais j'ai déménagé. Tu devrais passer dîner un soir.

— C'est très gentil, mais...

— Voyons, demain ce n'est pas possible, ni après-demain. Si on disait lundi, le 26, ça t'irait ?

— Eh bien c'est que...

— Allons, j'insiste. 8 heures. 74 Eaton Terrace. Tiens, voici ma carte.

— Bon, d'accord. Merci.

— Tout le plaisir est pour moi. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je dois voir quelqu'un qui me doit un service.

Renwick lui décocha un clin d'œil et se fondit dans la foule.

Saint-Germain-en-Laye, 23 juillet, 19heures

UN défilé régulier de camions et d'engins de terrassement avait déjà transformé le terrain en pataugeoire boueuse. Au loin, on montait une grue tandis que, près de la route, des treuils déposaient des baraquements provisoires sous l'œil vigilant de contremaîtres vêtus de gilets fluorescents.

L'un des hommes vit approcher la Bentley jaune et se précipita :

— Monsieur Van Simson, nous ne vous attendions que demain.

— La prochaine fois, je prendrai rendez-vous, grommela Van Simson en descendant de voiture, ignorant le casque de chantier que lui tendait son chauffeur. Où est Legrand ?

— Il supervise la pose des fondations dans le secteur trois, répondit l'homme en pointant un doigt derrière lui. Je peux vous accompagner, si vous voulez.

— Inutile. Retournez à votre travail.

Van Simson gravit la côte, talonné par son chauffeur. À mi-pente, son téléphone sonna.

— Charles ? aboya-t-il. J'espère que tu as de bonnes nouvelles.

— Je crains que non. Ranieri est mort. Depuis une semaine. Assassiné. Les flics essaient de ne pas ébruiter l'affaire.

— Et la pièce, où est-elle ?

— Je ne sais pas, bredouilla la voix tendue à l'autre bout du fil.

— Comment ça, tu ne sais pas ? Tu es allé voir dans l'appartement du curé ?

— Bien sûr. On a tout retourné. Rien. Il a dû la planquer ailleurs. Ça fourmille de flics là-bas, maintenant.

— Quel abruti tu fais, Charles ! Tu as encore manqué de

réflexe, tonna le promoteur.

— Darius, tu ne crois pas que tu es allé un peu trop loin ? Cette histoire de pièce a dégénéré.

— Quand je voudrai ton avis, je te le demanderai.

Van Simson referma rageusement son portable.

À quelques mètres de lui, deux hommes tenaient un plan déplié. Derrière eux, une bétonnière déversait du ciment dans une tranchée.

— Legrand ? cria Van Simson pour se faire entendre par-dessus le fracas.

L'un des hommes lâcha le côté du plan qui s'enroula sur lui-même.

— Monsieur Van Simson, je ne vous attendais pas...

— Je sais, je sais. Vous êtes toujours dans les temps ?

— Nous sommes même en avance, répondit fièrement Legrand. Nous serons prêts à poser les poutres métalliques à Noël.

— Et notre autre affaire ?

— C'est fait, répondit Legrand en indiquant du menton la profonde tranchée.

Le béton se déversait sur la terre brune. Van Simson ramassa une poignée de terre et la dispersa sur la surface humide.

— Après tout, c'est lui qui a demandé à être enterré avec ses ancêtres.

Chapitre 4

Ministère des Finances, Washington, 25 juillet, 8 h 52

DES gens les croisaient sans les voir. Des gens à l'air important avec des badges, des laissez-passer et des dossiers sous le bras, qui sortaient de quelque réunion secrète pour en rejoindre une autre.

Corbett rompit le silence, d'une voix légèrement inquiète :

— Bon, souvenez-vous bien : vous faites court et vous vous en tenez à notre scénario.

— Ne vous en faites pas, j'ai bien appris ma leçon, répondit Jennifer en souriant.

Pendant qu'elle était dans le Kentucky, Corbett avait mobilisé une équipe de Fort Knox pour analyser le moindre bout de papier, le moindre millimètre carré du système de sécurité.

— Nous allons avoir affaire à des interlocuteurs difficiles, prévint-il.

— Qui aurons-nous en face de nous, au juste ?

— Que je sache, Jack Green, le directeur du FBI, Chris Brady, le directeur des Monnaies, et ce salopard de Piper de la NSA.

Jennifer ne put cacher sa surprise. Il était extrêmement rare que l'Agence nationale de sécurité intervienne directement dans une enquête du FBI.

— La NSA ? En quoi ça la concerne ?

— Nous n'allons pas tarder à l'apprendre, grommela Corbett. John Piper est un vrai fumier. Il a mariné vingt ans à la CIA sans jamais grimper le moindre échelon. Mais depuis que sa famille a donné 5 millions de dollars pour la campagne présidentielle, il est dans les petits papiers du Pentagone.

Une porte s'ouvrit. Un homme au teint pâle plissant de petits

yeux sous des cheveux bruns gominés salua sèchement Bob. C'était John Piper.

— Je crois que ça va être à toi, vieux.

Corbett et Jennifer échangèrent un regard en coin et le suivirent dans la salle de réunion.

La pièce n'était pas très grande, mais à 15 mètres sous terre, c'était l'une des mieux sécurisées du bâtiment. L'insonorisation créait une atmosphère étouffante. Quatre personnes étaient installées à une table, devant un grand écran mural. Deux chaises attendaient à côté du directeur du FBI. C'est lui qui se chargea des présentations :

— Les agents spéciaux Corbett et Green viennent de nous rejoindre. Comme vous le savez, Bob est directeur de notre division de la Grande Délinquance et de la Criminalité dans les transports. L'agent Browne et lui-même travaillent sur ce dossier depuis le début.

— Tout le monde est là, donc. Eh bien commençons, enchaîna son voisin de droite. Permettez-moi de me présenter : Scott Young, ministre des Finances.

Jennifer l'avait reconnu au premier coup d'œil. Young avait quitté le conseil d'administration de l'une des plus grosses banques d'affaires de Wall Street pour entrer au gouvernement. Ses traits durs et fatigués lui donnaient des allures de boxeur et il parlait avec un fort accent texan.

— Le président m'a personnellement demandé de présider cette réunion, poursuivit-il. Pour dire les choses poliment, il est furax.

Jennifer observa les autres participants, qui s'abstenaient d'intervenir. Green, les cheveux teints en brun sur un visage rougeaud, était assis à gauche de Young. Piper avait pris place à la droite du ministre, et elle en déduisit que son autre voisin, un homme au visage ovale encadré de lunettes en écaille, était Chris Brady.

— Nous sommes ici parce qu'il y a eu un cambriolage à Fort Knox, continua Young. Oui, Fort Knox. L'un des sites-les mieux protégés du pays. Cet événement a contraint les collègues de M. Piper à informer le Président qu'avec une sécurité pareille, la prochaine fois c'est notre bombe atomique qu'on viendra nous

voler.

Green baissa le nez et trifouilla ses papiers.

— J'ai convaincu le Président que cette affaire était du ressort du ministère des Finances. Il a accepté de me la confier et de mener l'enquête en interne avec l'aide du FBI. Mais j'ai la désagréable impression que, pour l'instant, tout le monde cherche davantage à se couvrir qu'à comprendre ce qui s'est passé. Ce que je veux, ce sont des réponses. Jack, qu'ont trouvé vos services ?

Green adressa un signe de tête à Corbett, qui invita Jennifer à présenter son rapport.

Elle alla se poster devant l'écran.

— Messieurs, comme vous le savez, il y a neuf jours, une pièce rarissime, un Aigle double de 1933, a été retrouvée dans l'estomac d'un prêtre italien assassiné à Paris, commença-t-elle.

Des photos de Ranieri remplirent le grand écran, avec, en médaillon, des plans rapprochés des deux faces de la pièce.

— Les examens de laboratoire ont établi l'authenticité de cette pièce et il semble très probable que ce soit l'un des cinq Aigles doubles dérobés à Fort Knox. D'après notre enquête, le vol aurait eu lieu le dimanche 4 juillet, entre 3 heures et 4 heures du matin.

Corbett prit le relais :

— L'analyse du système informatique du Dépôt indique que ce jour-là, il y a eu un problème de survoltage à 3 heures. Les sautes de courant ont duré jusqu'à 4 heures. Les techniciens continuent d'étudier les causes de la panne, mais d'après les premiers éléments, il pourrait s'agir d'un virus informatique. Nous avons effectivement trouvé des segments de code indiquant qu'il visait à désactiver temporairement les systèmes de sécurité des coffres, sans que les gardes puissent s'en apercevoir de l'extérieur.

— Et les caméras ? Comment se fait-il qu'elles n'aient rien détecté ? s'étonna Piper avec un sourire glacial.

— Parce qu'il n'y a pas de caméras dans le coffre proprement dit, monsieur, répliqua Jennifer. Le coffre est équipé de faisceaux infrarouges, de tapis de contact, de détecteurs thermiques et de contacts électroniques. Aucun de ces

dispositifs n'a été altéré.

— Alors comment ont-ils réussi à entrer et ressortir ? demanda Young en se penchant sur la table.

— Eh bien, si ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose qui aurait pu être introduit dans la salle des coffres, suggéra prudemment Corbett.

Jennifer revint à côté de l'écran sur lequel était projeté le portrait d'un quadragénaire à la mine sympathique.

— Voici Tony Short, l'un des gardiens de Fort Knox. Il était de garde la nuit du 4 juillet. Nous pensons qu'il a été assassiné il y a quatre jours. Mais s'il était encore de ce monde, il pourrait sans doute nous expliquer pourquoi son compte en banque a été crédité de 250 000 dollars le lendemain de la date présumée du vol.

Le projecteur lança la diapositive d'un cadre d'expédition argenté, estampillé sur une face du sceau du Trésor.

— Nous pensons que le voleur aurait pu utiliser un conteneur de ce type pour pénétrer dans la chambre forte. Un cheval de Troie en quelque sorte, continua Jennifer. Nous avons épluché toutes les archives : une petite livraison d'or est arrivée sur le coup de 17 heures. Short était de service. En fait, il s'était porté volontaire pour prendre son tour de garde et travailler ce jour-là. C'est lui qui a signé le bordereau de livraison et assuré le transfert de l'or dans la salle des coffres. À notre avis, il se pourrait que le cadre dans lequel est arrivée la livraison ait été équipé d'un double fond. Un petit caisson, sans doute pas très confortable, mais assez grand pour accueillir un homme. Et une petite quantité d'or était sûrement stockée dans le compartiment supérieur.

— La procédure exige pourtant que l'on inventorie le coffre à l'arrivée et au départ de chaque livraison pour s'assurer qu'il ne manque rien, rappela Brady.

— Effectivement. Et cette procédure a été suivie à la lettre, le rassura Jennifer. À ceci près que c'est Short qui s'en est chargé. Les autres gardiens qui étaient de service ce soir-là nous ont dit qu'il avait insisté pour inventorier personnellement la livraison. En tant qu'officier supérieur, c'était son droit. Et puisque c'était le 4 juillet, il a dit à ses subalternes qui ont descendu le cadre

dans la salle des coffres qu'ils pouvaient attendre le lendemain matin pour le déballer.

— Or le lendemain, enchaîna Corbett, un autre camion est arrivé à 9 heures du matin et a présenté une nouvelle liasse de bordereaux, sous prétexte qu'il y avait eu une erreur et qu'ils avaient ordre de ramener le conteneur. Le cadre est donc reparti et personne ne s'en est formalisé.

— Et Short ? demanda Green.

— On l'a probablement tué pour être sûr qu'il ne parle pas.

— Merci, agent Browne, conclut Young.

Jennifer alla se rasseoir.

— Cela ne nous dit pas qui a fait le coup, poursuivit le ministre. Quelqu'un aurait une petite idée ?

Il regarda chacun de ses interlocuteurs.

— La Mafia ? risqua Green. Ou bien les Triades ?

— Ou Cassius, suggéra Corbett.

Young le regarda sans comprendre :

— Qui ça ?

— Un homme, ou plutôt une ombre, expliqua Corbett. Il serait à la tête d'une mafia très active sur le marché parallèle des œuvres d'art et des antiquités. Nous n'avons jamais eu autre chose que des rumeurs. Et chaque fois qu'une information un peu plus concrète nous parvient, il y a un mort.

— Je pensais que nous avions définitivement écarté ces histoires de parrain qui tirerait les ficelles de la criminalité dans le milieu de l'art, s'exaspéra Green.

— Aucun expert n'en parlera, et moins encore les compagnies d'assurances. Ils auraient mauvaise mine à reconnaître qu'un individu peut à lui seul manipuler à sa guise les milieux internationaux de l'art. Mais ce que l'on oublie trop souvent, c'est que la criminalité dans le milieu de l'art est un marché qui ne brasse pas moins de 3 milliards de dollars par an. Les coups les plus juteux sont ceux où on réussit à rendre une œuvre volée à son propriétaire contre rançon. Les assureurs préfèrent donner 10 % aux voleurs plutôt que rembourser le propriétaire sur la valeur intégrale des pièces. Et nous sommes persuadés qu'une organisation internationale est derrière les plus grandes arnaques.

— Et vous pensez que ce Cassius a quelque chose à voir avec notre affaire ? demanda Young.

— La plupart du temps, les gens qu'il embauche ne savent même pas qu'ils travaillent pour lui. Ce qui nous intéresse, c'est de retrouver celui qui a pénétré dans la salle des coffres.

Piper s'éloigna vers le fond de la pièce et suggéra :

— Je pense que Browne et Brady peuvent disposer, maintenant.

Corbett secoua vigoureusement la tête.

— Si vous avez quelque chose à dire, Browne doit l'entendre. Je vous rappelle que c'est elle qui est chargée de l'enquête.

Young approuva mollement.

— Attendez-moi dehors, Chris.

Brady récupéra sa veste et sortit. Piper se racla la gorge avant de commencer sa présentation :

— Le 16 juillet, il y a eu un cambriolage dans un appartement de l'Upper West Side. Le voleur est descendu en rappel depuis le toit et a dérobé un œuf Fabergé d'une valeur de 9 millions de dollars. Par chance, la police new-yorkaise a retrouvé un indice sur le sol, près du coffre : un cil. Elle en a fait faire une empreinte génétique et demandé au laboratoire du FBI à Quantico de rechercher sur sa base de données ADN. Le fichier a généré une alerte et, conformément au protocole, le FBI m'a aussitôt contacté.

— Comment se fait-il que vous ayez placé une alerte de sécurité sur ce type ? s'étonna Green. En quoi vous intéresse-t-il ?

— Il se trouve que c'est quelqu'un que j'ai recruté à la CIA il y a quinze ans. Un certain Tom Kirk.

Il sortit quatre grosses enveloppes de son attaché-case, en garda une et distribua les autres à Young, Green et Corbett.

— Vous voudrez bien partager avec madame, dit-il à Bob.

Jennifer rapprocha sa chaise de celle de Corbett, qui brisa le timbre de cire apposé juste entre les mots « Top » et « Secret ». Il en sortit des clichés noir et blanc et une liasse de documents reliés.

— Ces photos ont été prises hier à Londres. L'homme que vous voyez est Tom Kirk, plus connu à l'Agence sous le nom de

code de Thomas Duval. Type caucasien, sexe masculin, trente-cinq ans, 1,80 m, aucun signe particulier.

Jennifer étudia les clichés. Ils étaient un peu flous, mais elle fut frappée par l'allure sportive du garçon, sa mâchoire puissante et son regard perçant et intelligent. Piper continua son exposé :

— Il a la double nationalité, britannique et américaine, par ses parents, tous deux décédés ; la mère, dans un accident de voiture et le père, dans un accident de montagne en Suisse. Après la mort de sa mère, Duval a vécu avec sa famille maternelle à Boston, tandis que son père partait s'établir à Genève.

— Boston ? interrompit Green. Il a quelque chose à voir avec Trent Duval ?

— Effectivement, confirma Piper. C'est le neveu du sénateur Duval. Après le lycée, il a décroché une bourse pour Oxford mais il s'est fait renvoyer au bout d'un an et il est allé s'installer à Paris. Pour nous, c'était une recrue toute désignée : jeune, célibataire, intelligent, pas d'attaches familiales, et en quête d'un idéal. Nous lui avons fait faire ses classes, après quoi nous l'avons intégré à un programme de formation spécialisée.

— Dans quel domaine ? s'enquit le directeur du FBI.

— L'espionnage industriel. Pour l'Opération Centaure. Il nous a ramené des fichiers informatiques, des photos de prototypes, des formules chimiques. Depuis quelques années, les Européens s'efforcent de limiter leur dépendance vis-à-vis des fournisseurs américains et japonais de défense et de biotechnologies, ce qui représente pour nous une perte de revenus de plusieurs milliards de dollars par an, et pourrait surtout faire peser une menace sur notre sécurité nationale. Aucun coffre, aucun système de sécurité ne résistait à Duval. Pour ne rien gâcher, il parlait cinq langues couramment.

— Et que lui est-il arrivé ? s'impacienta Green.

— Au bout de cinq ans, il a mal tourné. Nous avons bien essayé de le faire rentrer dans le rang, mais il ne voulait plus rien entendre. Jusqu'au jour où il a pété un câble et descendu son agent traitant. Un an plus tard, Interpol nous a communiqué l'empreinte génétique d'un homme abattu au

moment où il tentait de pénétrer dans le ministère des Finances. Elle correspondait à celle de Duval.

— Pourquoi avoir mis une alerte sur son profil ADN, alors ? contra Corbett. Vous n'étiez pas convaincu ?

— Disons que j'avais mes doutes. Duval était trop fort pour se laisser piéger bêtement par une bande de flics.

— Et depuis, qu'est-il devenu ? demanda Young.

— Interpol pense qu'il s'est spécialisé dans les vols d'œuvres d'art et qu'il est basé à Londres. Sous le nom de Félix.

— Cambrioler un musée est une chose, concéda Young, mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'il a quelque chose à voir avec le coup de Fort Knox ?

Piper haussa les épaules :

— Après enquête, les services canadiens d'immigration nous ont informé qu'un certain Félix Duval a atterri à Montréal le 28 juin, soit une semaine avant la date présumée du cambriolage de Fort Knox. Ce nom, le calendrier des événements et son empreinte génétique retrouvée à New York : ça ne vous paraît pas beaucoup pour une coïncidence ? D'après moi, il a commencé par Fort Knox et ensuite il est allé faire ses petites emplettes sur la Cinquième Avenue.

Le ministre explosa :

— Comment se fait-il qu'on arrive à se faire dévaliser par l'un des nôtres ? C'est tout de même un comble !

Piper s'empressa de le rassurer :

— En dehors de nous cinq, personne n'est au courant de quoi que ce soit. Inutile de préciser qu'il faudra gérer l'enquête avec beaucoup de doigté.

— Pourquoi n'en viens-tu pas au fait, John ? intervint Corbett avec un air de mystère.

Young blêmit.

— Vous avez bien dit que vous avez recruté ce type il y a quinze ans. À l'époque, ce n'était pas ?

— Vous m'avez compris, asséna Piper.

— À l'époque, ce n'était pas *quoi* ? s'impatienta Jennifer.

— Ce n'était pas le Président qui était à la tête de la CLA ? compléta Corbett.

— Nous voilà beaux ! s'exclama Green.

— Si cette histoire sort d'ici, dit Piper, je vous laisse imaginer la tempête diplomatique qu'elle peut soulever. Le Président n'en sortirait pas vivant.

— Et qu'est-ce que vous proposez ? demanda Green.

— Nous devons proposer un marché à Kirk. S'il nous livre le nom de son commanditaire du casse de Fort Knox et promet de garder le silence, nous effaçons son casier.

— Vous pensez qu'il acceptera ?

— Kirk est le genre de type qui sait peser le pour et le contre. Depuis dix ans, chaque fois qu'il entend frapper à sa porte, il doit se demander si ce n'est pas nous qui venons lui régler son compte.

— Personnellement, je crois que nous devrions tenter le coup, opina Young.

— Dans ce cas, il n'y a plus de temps à perdre, monsieur le ministre, dit Corbett. Nous devons envoyer quelqu'un à Londres pour raccrocher Kirk.

— Bien. À qui pensez-vous ?

***Aéroport international Dulles, Washington, 25 juillet,
21 h 30***

TANDIS que l'avion accélérât sur la piste, Jennifer se carra dans son fauteuil et ferma les yeux. Les souvenirs de la veille se bousculaient dans son esprit. Elle revoyait en boucle la scène où Corbett avait suggéré qu'elle était tout indiquée pour négocier avec Kirk.

— Je pense que nous devrions envoyer l'agent Browne, monsieur le ministre.

La proposition fut accueillie par un silence glacial, que Piper brisa d'un ricanement méchant :

— Browne ? Non, vraiment, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Et pourquoi pas ? protesta Corbett.

— Nous savons tous ce qui s'est passé il y a trois ans, lâcha Piper en la toisant. Étant donné les enjeux, il nous faut quelqu'un qui ait les nerfs solides.

— Monsieur le ministre, permettez-moi de vous rappeler que l'enquête sur cet accident a totalement innocenté l'agent Browne, martela Corbett. Et depuis, elle a fait un parcours sans faute.

— Qu'en dites-vous, Jack ? demanda le ministre au patron du FBI.

— Si Bob est convaincu, je lui fais confiance.

— Et vous, agent Browne, qu'en dites-vous ? reprit Young.

— Eh bien... Je pense que monsieur Piper a raison. J'ai commis une faute grave qui a coûté la vie à quelqu'un, et c'est là un boulet que je traînerai le restant de mes jours. Mais si vous me confiez cette mission, vous ne serez pas déçus.

— Faites en sorte que nous soyons fiers de vous, agent Browne, trancha Young en lui tendant la main.

L'avion décolla dans un dernier soubresaut, la ramenant à la réalité. On venait de lui offrir la chance dont elle avait tant rêvé, et elle abordait maintenant cette mission avec autant d'enthousiasme que d'appréhension. Elle n'avait pas le droit d'échouer.

Elle relut le dossier de Tom Kirk posé sur ses genoux. Il se limitait à des rapports d'Interpol sur ses faits d'armes, et sur les gens pour lesquels on le soupçonnait de travailler. Rien de très édifiant, mais du moins dressait-il la biographie d'un cambrioleur de première classe passé maître dans l'art de brouiller les pistes pour dissimuler ses faits et gestes.

Corbett allait essayer de la mettre en contact avec quelqu'un qui avait coopéré avec lui sur une affaire précédente : Harry Renwick, un expert en numismatique qui avait en outre l'avantage de bien connaître Tom Kirk pour avoir travaillé avec son père. Ce serait l'occasion d'affronter Kirk sur son propre terrain et, avec un peu de chance, de le prendre par surprise. L'idée la fit sourire.

Elle referma les yeux et repensa à l'unique détail qui l'avait troublée : si ce cambriolage avait été si méticuleusement planifié et exécuté, et si Kirk était vraiment aussi professionnel qu'on le disait, comment la pièce avait-elle pu se retrouver dans l'estomac d'un cadavre deux semaines plus tard, et de l'autre côté de l'Atlantique ?

Chapitre 5

Saint James, Londres, 26 juillet, 11 h 28

COINCÉE entre le fourmillement de Pall Mall et le tourbillon d'activité de Piccadilly, Jermyn Street était généralement un havre de paix où le temps semblait s'être arrêté. On se serait cru au début du siècle, dans cette vieille Angleterre des parties de campagne en famille, des interminables matchs de cricket et des chapeaux melons.

Sa veste jetée sur l'épaule, Tom se retrouva soudain devant sa boutique préférée. Il se passionnait depuis toujours pour les montres. Ce jour-là, comme la plupart du temps, il portait la Jaeger Le Coultre Memovox 1957 que sa mère lui avait léguée. Il couvait jalousement du regard les pièces disposées avec un soin infini sur un velours vert, lorsque l'odeur musquée d'un parfum de femme le tira de sa rêverie.

— Elle est magnifique, n'est-ce pas ?

Elle parlait d'une voix douce, avec un fort accent américain, et son regard s'était posé sur la Rolex « Paul Newman » Daytona qu'il était en train d'admirer.

— Mais pour une Rolex, je vous conseillerais plutôt la Prince. Le mouvement est plus régulier et elle est beaucoup moins... prétentieuse.

Elle lui indiqua négligemment un boîtier ovale en acier, de style 1930.

Tom se retourna vers l'inconnue. Elle était très belle. Mince, une peau brune, des traits fins et des lèvres pleines, des yeux noisette pétillants mis en valeur par d'épaisses boucles noires.

— Vous êtes collectionneuse ?

— Absolument pas. J'ai travaillé sur une affaire où j'ai dû m'intéresser aux montres.

— Une affaire ? Vous êtes avocate, alors ?

— Pas vraiment. Je travaille pour le gouvernement. Le gouvernement américain.

Le moment que Tom attendait et redoutait depuis dix ans était donc arrivé. Ils l'avaient retrouvé.

— Si je comprends bien, ce n'est pas le hasard qui vous a mis sur mon chemin, mademoiselle... ?

— Browne. Jennifer Browne. Non, ce n'est pas le hasard. Nous pourrions peut-être aller discuter plus tranquillement quelque part ? J'aurais quelques questions à vous poser.

— À quel propos ?

— Pas ici.

Tom passa rapidement toutes ses options en revue. Prendre la fuite ? Il avait déjà repéré les deux gorilles jouant mal leur rôle de badauds à chaque bout de la galerie. « Tout compte fait, se dit-il, puisque j'ai décidé de changer de vie, c'est peut-être l'occasion de régler cette affaire une bonne fois pour toutes. »

— Je connais un pub pas très loin d'ici, finit-il par grommeler.

Sans échanger un mot, ils descendirent Piccadilly Street où les autobus rouge filaient dans un fracas de roues et de métal. Jennifer observait Toms du coin de l'œil : il avait une démarche aussi souple et précise qu'un chat négociant une étroite corniche. Il était également très bel homme ; des pommettes hautes et une mâchoire carrée accentuaient la finesse de ses traits, et ses yeux d'un bleu profond brillaient de vivacité.

Sur Piccadilly Circus, ils entrèrent dans un restaurant à l'enseigne du *Criterion*. Un garçon les guida vers une table. Tom commanda une vodka tonic et Jennifer une eau minérale.

— Ainsi, vous êtes l'agent Browne...

— Agent spécial Browne, pour tout vous dire. Du FBI.

— Vous n'êtes pas un peu en dehors de votre juridiction ici, agent spécial Browne ?

— Oh, vous savez, pour de gros poissons, nous jetons nos filets assez loin.

— Vraiment ?

— En fait, je suis là pour vous aider.

— Tiens donc, j'ignorais que j'avais besoin d'aide, répliqua

Tom en s'adossant à son siège.

— La plupart des gens ne s'en rendent compte que quand il est trop tard. Vous êtes dans de sales draps, monsieur Kirk. La police new-yorkaise aurait sans doute beaucoup de questions à vous poser pour comprendre comment un de vos cils s'est retrouvé sur le plancher d'un appartement où vous avez fait escale, il y a quelque temps.

Jennifer guetta sa réaction, mais il resta impassible.

— Vous perdez votre temps.

— Assez joué, trancha-t-elle sévèrement. Je sais qui vous êtes. Félix, ou Duval, entre autres pseudonymes que vous vous donnez.

— Je ne sais pas ce que vous avez à vendre, mais ça ne m'intéresse pas.

Il força un sourire et se leva pour prendre congé.

— Je vous offre la possibilité de repartir de zéro, monsieur Kirk. D'effacer votre casier. Nous vous oublierions. Il ne se serait rien passé au cours de ces quinze dernières années. Réfléchissez-y.

Tom se rassit :

— Où est le piège ?

— Il n'y a pas de piège. Nous voulons simplement récupérer les pièces et avoir le nom de celui qui vous a payé pour les dérober. Si vous acceptez, vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

Il fronça les sourcils :

— Il y a juste un détail qui me chiffonne : je ne sais absolument pas de quoi vous parlez.

— Ne jouez pas au plus fin. Nous savons que vous avez volé les pièces et nous savons comment vous vous y êtes pris. Tout ce que nous voulons, c'est que vous les rendiez, et le nom de votre commanditaire.

— Je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez. Et d'ailleurs, j'ai quitté le métier. Si vous pensez avoir des informations à mon sujet, ne vous gênez pas pour vous en servir. Mais je n'endosserai pas la responsabilité d'actes que j'ignore.

Jennifer l'observa attentivement :

— Alors vous refusez notre marché ?

— Je vous dis que je ne sais pas de quoi vous parlez.

Jennifer secoua la tête. Elle avait réussi à lui faire perdre son sang-froid. C'était déjà ça mais, pour l'heure, elle ne pouvait sans doute pas espérer beaucoup plus.

— Je suis sûre que nous nous reverrons bientôt.

— N'insistez pas, agent Browne. C'est inutile.

Tom se leva, vida son verre et se dirigea d'un pas décidé vers la sortie. Lorsqu'il arriva près de la porte à tambour, les deux gorilles le cernèrent. Tom se retourna vers Jennifer. Ils se toisèrent un instant, puis elle fit signe à ses hommes de le laisser passer.

Dès qu'il eut franchi la porte, elle attrapa son téléphone. Corbett se montra aussi bourru que d'habitude :

— Comment ça s'est passé ?

— Comme nous le pensions. Il nie. Et il est très convaincant.

— Vraiment ? ironisa Corbett. Eh bien, il est temps de lui mettre la pression. Vous avez un rendez-vous ce soir.

— Avec votre contact ?

— Quand Renwick a su qu'un de mes agents était en ville, il m'a confié qu'il avait un invité ce soir. Il se demandait si cela vous ferait plaisir de vous joindre à eux. Et devinez qui est l'autre invité ?

— Kirk ?

Elle exultait. Ils n'auraient pu espérer mieux.

— Renwick sait-il pourquoi nous sommes ici ? reprit-elle.

— Non. Je lui ai simplement dit que nous avions besoin de son aide. Prenez la pièce avec vous. Racontez-lui le strict nécessaire, mais livrez aussi peu de détails que possible.

Chelsea, Londres, 20 heures

HARRY RENWICK habitait une large rue bordée d'arbres. De grandes maisons de brique percées de baies révélant une belle hauteur sous plafond s'élevaient sur quatre niveaux. Des breaks et des 4 x 4 disputaient les places de stationnement à des Ferrari et des Porsche de collection.

Tom avait choisi son plus beau costume pour l'occasion, un mélange de mérinos et de cachemire. Il connaissait suffisamment Renwick pour savoir qu'il valait mieux mettre une cravate, mais son col rêche lui grattait le cou. Il n'avait pas l'habitude de s'habiller.

Il descendit du taxi et jeta un coup d'œil à sa montre – une Tank des années 1920. Il s'étonna lui-même de sa ponctualité.

Renwick, dans son éternel costume de lin blanc, ouvrit la porte en grand.

— Entre, mon garçon, entre !

Tom lui serra la main et s'engagea sur le dallage de marbre en échiquier de l'entrée en lui tendant une bouteille.

— Oh, mon cher enfant ! Un clos-du-mesnil, et cuvée 1985, avec ça ! Vraiment, il ne fallait pas !

— Ce n'est pas grand-chose, répondit Tom en souriant.

Les événements du matin l'avaient déstabilisé mais, depuis, il avait recouvré sa contenance. Renwick le précéda vers le salon.

— Eh bien, ouvrons-la tout de suite. J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais j'ai invité quelqu'un à se joindre à nous ce soir. Thomas, je te présente Jennifer Browne. Jennifer, voici Thomas Kirk.

Tom se figea sur le seuil.

— Bonsoir, monsieur Kirk.

Elle glissa gracieusement vers lui, laissant dans son sillage

un délicieux parfum de Chanel n°5. Tom lui adressa un sourire pincé en lui serrant la main.

— Mademoiselle Browne...

— Allons, allons, plaisanta Renwick. Détendez-vous, mes enfants. Nous sommes entre nous. Jennifer travaille pour le FBI. C'est un de mes amis qui me l'envoie. Il a l'air de penser que je pourrais l'aider à élucider une affaire. Du coup, je me suis dit que vous risquiez de bien vous entendre tous les deux.

— C'est très aimable à toi, oncle Harry, commenta Tom d'un ton glacial.

— Qu'est-ce que je vous sers ? Un petit champagne, ma chère ? Vous verrez, il est excellent.

Renwick retira le papier d'aluminium, détortilla le muselet de la bouteille et repoussa doucement le bouchon.

— Ah, des verres ! Tiens-moi ça, veux-tu, Thomas ? J'en ai pour une seconde.

Il tendit à Tom la bouteille ouverte et se dandina vers la cuisine.

— Même pour vous, c'est un coup bas, siffla Tom à Jennifer.

— Vous pensiez que je plaisantais ? Désormais, nous ne vous lâcherons plus. Où que vous alliez, nous serons sur votre chemin.

— Que vous me cherchiez des poux, c'est une chose. Mais laissez oncle Harry en dehors de tout cela. Vous n'avez pas le droit de le mêler à mes histoires.

— Ce n'est pas vraiment votre oncle, je crois ? En fait, toute votre vie n'est qu'un vaste mensonge.

— Ce n'est pas la question. Je vous préviens : laissez-le en dehors de ça.

Renwick revint en trotinant joyeusement, les mains encombrées de coupes et d'un seau à champagne.

— Ah, je vois que vous avez rompu la glace.

Ils sursautèrent et s'écartèrent maladroitement tandis que Renwick leur versait un verre. Puis il les invita à s'asseoir sur le canapé à sa droite tandis qu'il prenait place sur celui d'en face. Entre eux, une banquette habillée de soie bleue faisait office de guéridon.

Tom désigna la pièce d'un geste ample.

— Je vois que les affaires vont bien, oncle Harry, dit-il en forçant un air décontracté.

Les finitions étaient pour le moins sommaires, mais la pièce était décorée de magnifiques tableaux. Un prophète de l'Ancien Testament, une Madone à l'Enfant, une scène de bacchanales. Tom reconnut la main de Van Eyck et de Rembrandt dans plusieurs toiles. C'était une collection impressionnante.

— Tu veux parler de ça ? À vrai dire, c'est assez nouveau pour moi, fit Renwick d'un air blasé. J'ai hérité cette maison d'un parent éloigné, il y a quelque temps. Il était agent maritime. Je me demande bien comment il pouvait vivre là-dedans, c'était un vrai dépotoir. Mais, dans le tas, il y avait quelques pièces intéressantes.

— Je vois cela, souffla Tom, admiratif.

— La salle à manger ressemble encore à un champ de mines, soupira Renwick. Si ça ne vous dérange pas, nous mangerons à la cuisine.

Quelques minutes plus tard, il les fit entrer dans une large pièce dallée de pierre où une table de bois rustique était dressée pour trois. Des baies vitrées ouvraient sur le jardin et des éléments en merisier aux plateaux de granit couraient le long des murs, de part et d'autre d'une énorme gazinière en fonte.

Renwick s'assit en bout de table et installa ses invités face à face. Tom foudroya Jennifer du regard. Il savait que cette intrusion dans sa vie était un coup monté, une façon détournée de lui faire comprendre qu'ils ne reculeraient devant rien pour obtenir ce qu'ils voulaient.

— Si j'avais su plus tôt que vous veniez, j'aurais préparé quelque chose de spécial, s'excusa leur hôte.

— Oh, mais vous nous gênez, protesta Jennifer.

Elle portait une veste noire moulante sur un chemisier blanc, et un pantalon de soie noire mettait en valeur ses longues jambes. Tom remarqua qu'en parlant elle avait le bout du nez qui frémissait, comme un petit lapin. Le détail lui arracha un sourire qu'il regretta aussitôt.

Après dîner, ils retournèrent au salon prendre le café. Ils se servirent et s'enfoncèrent dans les profonds canapés.

— Alors, Jennifer, Bob m'a demandé de répondre à vos

questions. En quoi puis-je vous être utile ?

Jennifer posa sa tasse sur le guéridon improvisé.

— On m'a dit que vous étiez la référence en matière de numismatique en Europe.

— C'est beaucoup d'honneur. J'ai été courtier pendant des années. Puis je me suis diversifié dans d'autres domaines, mais l'un de mes clients est collectionneur, alors je me tiens un peu au courant.

Elle ouvrit son sac, sortit la pièce dans son sachet transparent et la tendit à son hôte.

— Mon Dieu, s'étrangla Renwick. C'est bien la première fois que j'en vois un !

— Il n'y a pas beaucoup de gens qui en ont vu, dit Jennifer.

— Vu quoi ? demanda Tom en tendant le cou vers Renwick.

— Un Aigle double de 1933. Une pièce rarissime, expliqua Renwick en la lui passant.

— Une pièce de 20 dollars, commenta Tom en l'étudiant. En or. Elle a beaucoup de valeur ?

— Dans les 8 millions de dollars, lâcha Renwick.

— Quoi ?

Tom regarda à nouveau la pièce, soudain plus impressionné par l'objet qu'il tenait entre les mains. Le front de Jennifer se plissa.

— Le client dont je parlais en possède une, ajouta Renwick. Il l'a achetée dans une vente aux enchères. Je pensais que c'était la seule en circulation.

— Si votre client est Darius Van Simson, officiellement, c'est bien la seule, dit Jennifer.

Renwick lui jeta un regard intrigué.

— Et officieusement ?

— Officieusement, le Trésor américain a gardé quelques exemplaires. Mais ils ont été... égarés.

Jennifer regarda Tom droit dans les yeux, mais sa surprise la déconcerta : visiblement, il venait tout juste de comprendre. Renwick eut un sourire indulgent :

— Égarés ? Je vois... Et où étaient-ils la dernière fois que quelqu'un les a vus ?

— Cette pièce a été récupérée à Paris. Nous pensons que les

autres se trouvent également en Europe.

— Hum... Van Simson va être furieux quand il l'apprendra, soupira Renwick en se caressant pensivement le menton. Quand on a payé 8 millions de dollars pour une pièce censée être un exemplaire unique, on ne réagit pas très bien en voyant des gens en tirer d'autres de leur manche comme des colombes !

— Tu le connais bien ? demanda Tom.

— Pas vraiment. Comme je le disais, c'est un client. Je prospecte pour lui.

— Ce que je voudrais, reprit Jennifer, c'est une liste des acheteurs potentiels en Europe. Qui serait prêt à payer pour posséder une pièce pareille ?

— Difficile à dire, soupira Renwick. À votre place, j'irais voir du côté des plus gros enchérisseurs dans les ventes de ces dernières années. Les acheteurs les plus actifs du marché sont généralement des institutions – des musées, des fondations, des entreprises.

— À qui proposeriez-vous ce genre d'objet si vous l'aviez volé, par exemple ?

Jennifer fixa Tom en disant cela.

— Volé ? commença Renwick. Pour une pièce aussi rare, il faudrait avoir le client avant de faire le coup. Ce n'est pas le genre de chose que l'on lance comme ça sur le marché.

— Et si vous n'aviez pas d'acheteur ? Qu'en feriez-vous ?

Renwick secoua la tête.

— Alors, il faudrait trouver un receleur, quelqu'un qui puisse la fourguer par son propre réseau.

— Ou bien une clandestine ? suggéra Tom.

— Oui, ce ne serait pas exclu, approuva Renwick. Possible, mais très risqué par les temps qui courent.

— Une clandestine ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Jennifer.

— Ce sont des enchères illégales, organisées dans le plus grand secret sur le marché parallèle, expliqua Renwick. Pour tous les grands artistes, il existe un catalogue raisonné, avec des photos et le descriptif de chaque œuvre, ainsi que la chronologie de ses propriétaires légitimes. Quand un marchand d'art ou un commissaire-priseur se voit proposer une pièce, il commence par vérifier son origine au catalogue. Puis il consulte la base de

données de l'Art Loss Register de Londres pour s'assurer qu'elle n'a pas été volée. Avec ces deux outils, une œuvre majeure qui aurait été volée est pratiquement invendable.

— Sauf à organiser des enchères clandestines, enchaîna Tom. En ce cas, le vendeur dresse une liste d'acheteurs triés sur le volet et les avertit à la dernière minute de la nature des lots, du lieu et de la date de la vente. Ça s'est beaucoup fait à une certaine époque, mais moins maintenant que la police est plus vigilante.

Jennifer le remercia d'un petit signe de tête et se tourna vers Renwick :

— Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais passer en revue avec vous les acheteurs potentiels aux enchères normales.

— Avec plaisir. Quitte à y passer la nuit, nous finirons bien par trouver notre homme. Je suis moi-même un oiseau de nuit.

— Eh bien dans ce cas, je vous quitte, fit Tom en bâillant. Je commence tôt demain matin. J'attends une livraison.

Renwick appela un taxi et accompagna Tom jusqu'à la porte, suivi de près par Jennifer.

— Au revoir, agent Browne, dit Tom. J'espère que vous retrouverez vos pièces.

— Oh, ne vous en faites pas, nous les retrouverons, répliqua-t-elle avec un sourire crispé. Et celui qui les a dérobées aussi.

— À bientôt, mon garçon, appelle-moi de temps en temps.

— Promis.

Les deux hommes s'étreignirent chaleureusement. Renwick suivit le taxi des yeux, puis referma la porte.

— Bon, eh bien, au travail. Allez vous servir un verre au salon pendant que je vais chercher mes dossiers à l'étage.

— Volontiers.

Il monta à son bureau et se laissa tomber lourdement dans son fauteuil. Immobile, il réfléchit quelques minutes. Puis il décrocha son téléphone et composa un numéro.

— Oui, qu'est-ce que c'est ? répondit une voix.

— Si je te dis ce que j'ai en bas, tu ne me croiras jamais.

22 h 40

— Vous avez trouvé le porto ?

Renwick redescendait avec un dossier sous le bras.

— De l'eau ça m'ira très bien, merci, répondit-elle en lui montrant son verre plein.

— Vous êtes bien raisonnable. Installons-nous plutôt à la cuisine, voulez-vous ? Nous aurons plus de place pour nous étaler.

Elle le suivit, l'aida à dégager la table et s'assit.

— Voyons ce que nous avons là, commença-t-il en ouvrant l'épaisse chemise. Des coupures de presse, des bulletins d'information, des rapport de vente... Voilà : tout ce qui concerne le marché européen des pièces et médailles est là.

— Je vous suis très reconnaissante de m'aider sur cette affaire.

— Allons, ma chère, tout le plaisir est pour moi !

Il s'assit, puis se releva aussitôt.

— Oh, il fait chaud ici. Vous n'avez pas chaud ?

Il se dirigea vers la baie vitrée et l'ouvrit en grand. Une brise entra dans la pièce. Il revint à sa place et divisa ses papiers en deux piles.

— Partageons-nous le travail : tenez, épluchez celle-ci, je prends l'autre.

Ils travaillèrent pendant trois quarts d'heure, en relevant tous les noms. Renwick avait raison. C'était un marché très fermé. On retrouvait les mêmes acheteurs partout. Jennifer ajoutait un bâton devant chaque nom à chaque fois qu'il apparaissait dans un document. Van Simson avait déjà douze bâtons, deux fois plus que son premier concurrent, lorsqu'elle s'arrêta, le stylo en l'air.

— Vous avez entendu ?

— Quoi donc ? demanda Renwick sans relever la tête.

— Ce bruit. On aurait dit que ça venait du jardin.

— Oh, sans doute le chat du voisin, la rassura Renwick.

Jennifer regarda vers la fenêtre, haussa les épaules et se replongea dans ses notes. Quelques instants plus tard, elle sursauta de nouveau.

— Non, ce n'est pas un chat, décréta-t-elle en s'approchant de la fenêtre. C'est trop gros.

— Vous en êtes bien sûre ? s'inquiéta Renwick.

— Vite, éteignez les lumières, murmura-t-elle.

Renwick se précipita vers l'interrupteur et l'éteignit. Jennifer passa la tête par l'embrasement de la fenêtre. Elle recula aussitôt et se plaqua le dos au mur.

— Deux hommes, chuchota-t-elle. Ils viennent vers la maison.

Renwick paniqua :

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent, d'après vous ?

— Je ne sais pas. Sortons et appelons la police.

Ils quittèrent la cuisine sur la pointe des pieds et se dirigèrent vers la porte d'entrée-Jennifer tira le verrou.

— Et surtout, rappelez-vous..., commença-t-elle en ouvrant la porte.

— Attention ! hurla Renwick.

Instinctivement, elle leva un bras devant son visage et amortit un coup de poing avec son coude. Elle eut à peine le temps de remarquer que son assaillant était un homme petit et trapu avant d'esquiver son second coup. Ses phalanges heurtèrent le bois de la porte et elle en profita pour lui décocher un uppercut et un coup de pied entre les jambes. En se retournant, elle vit les deux hommes qui étaient passés par le jardin barrer le couloir. Tous deux portaient un blouson d'aviateur noir. Celui de gauche pointait un revolver sur la tempe de Renwick.

— Encore un geste comme ça et on liquide papy. Compris ?

Renwick lui lança un regard implorant.

— Très bien, fit-elle en levant les bras. Prenez ce que vous voulez.

Son compère avança. Il avait trois piercings dans l'oreille.

— Ne t'inquiète pas pour nous, ma jolie, on va se servir.

— Sortez de chez moi, bande de voyous ! tempêta Renwick.
Je sais qui vous envoie et vous pouvez lui dire de ma part que...

Le malfrat dégaina un revolver de son jeans, se retourna et tira.

— Harry ! hurla Jennifer en le voyant s'effondrer.

Derrière elle, le troisième larron se releva péniblement, brandissant un coup-de-poing en cuivre.

— Tiens, salope ! beugla-t-il en lui assénant un puissant direct sur l'arrière du crâne.

Elle perdit connaissance et s'affala sur le marbre.

Chapitre 6

Clerkenwell, Londres, 27 juillet, 5 h 30

LES premiers rayons du soleil irisaient à peine les toits de Londres quand le premier camion se gara dans la rue déserte. Le chauffeur sauta à terre. Il attacha son casque noir et frappa deux coups sur le côté du fourgon. La portière coulisssa, libérant sept hommes gantés agrippant des pistolets-mitrailleurs MP5 Heckler et Koch.

Ils portaient tous un gilet pare-balles sur leur treillis, un pistolet automatique Glock 17 fixé sur la jambe gauche et des grenades lacrymogènes accrochées à la ceinture.

Un second fourgon suivit et six autres hommes casqués, visière baissée, se déployèrent dans la rue. Une silhouette voûtée descendit du siège du passager.

— Daniels ! appela à voix basse l'inspecteur principal Clarke.

L'un des policiers se détacha de la troupe. Il portait l'écusson de l'unité d'élite SOI9 de la police métropolitaine sur l'épaule.

— Ce type est sans doute armé. Ce qui est sûr, c'est qu'il est dangereux. Donnez l'assaut et ne faites pas de quartier. Au besoin, vous l'abattez. Et souvenez-vous : je tiens à procéder moi-même à l'arrestation. C'est moi qui le pince, pas vous.

— Ce sera à nous de juger s'il faut l'abattre, grinça Mike Daniels. Quant à vous, veillez surtout à ne pas venir vous mettre dans nos pattes.

Il rejoignit ses hommes et leur donna quelques instructions rapides à mi-voix :

— Vous cinq, vous montez avec moi vers l'appartement. Vous quatre, bouclez le rez-de-chaussée. Et vous deux, passez par-derrière. Il ne nous attend pas. Ce ne devrait donc pas être trop difficile, mais ouvrez l'œil. Allez ! On y va !

* * *

L'ALARME de sécurité réveilla Tom en sursaut. Quelqu'un venait d'entrer dans la boutique. Il entendit des pas sur les marches de béton. Il enfila à la hâte un jean, une chemise et des baskets.

La porte s'ouvrit dans un grand fracas et six ombres noires déboulèrent dans sa chambre.

— Police d'intervention ! Pas un geste !

Tom leva les bras. On ne discutait pas avec ces gens-là.

— Tom Kirk ? demanda Daniels.

Tom esquissa une petite moue résignée.

— Quelle question ! Bien sûr que c'est Kirk ! coupa une voix aigre.

Clarke, essoufflé, se campa dans l'embrasure de la porte. Les hommes en armes tenaient Tom en joue.

— Tom Kirk, poursuivit Clarke en reprenant haleine, je vous arrête pour le meurtre de Harry Julius Renwick. Je t'avais bien dit que tu finirais par trébucher, espèce d'ordure.

Tom n'en revenait pas. Oncle Harry ? Mort ? Et on l'accusait, lui, d'avoir assassiné Harry ? C'était ridicule. Le choc fut tel qu'il mit un moment à réagir :

— Clarke, vous savez très bien que je ne suis pas un tueur. Harry Renwick est presque de ma famille.

— Les types de ton espèce n'ont pas de famille.

— J'ai vu Harry hier soir, j'ai dîné avec lui et une amie à lui. Quand je suis reparti, il était vivant. Demandez à la fille.

— Une fille ? Tiens donc... Et comment se fait-il que nous n'ayons retrouvé que deux couverts ? railla Clarke. Et devine à qui correspondent les empreintes relevées sur tous les meubles ? À toi et à Renwick. Personne d'autre.

Il tira des menottes de sa poche et attrapa Tom par le poignet. Au lieu de résister, Tom se laissa faire, ce qui prit l'inspecteur par surprise et le déséquilibra. Tom en profita aussitôt pour se dégager, pivota, saisit le bras de Clarke et le lui plaqua dans le dos.

Les hommes en noir eurent à peine le temps de comprendre

ce qui se passait. Ils levèrent leurs armes. Tom s'abrita derrière Clarke et lui tordit un peu plus méchamment le bras.

— Ne bougez pas ! hurla l'inspecteur. Il est en train de me dévisser le coude !

Le chef de section abaissa son pistolet-mitrailleur et fit signe à ses hommes d'en faire autant.

— Ne faites pas l'imbécile, Kirk. Nous ne voulons pas de blessés.

— Il n'y aura pas de blessé si vous restez où vous êtes.

Il fit reculer Clarke jusqu'au fond de la chambre, l'entraîna dans la salle de bains et s'enferma à double tour. Il obligea son otage à s'agenouiller et le poussa vers la cuvette des toilettes, puis lui menotta les mains au tuyau d'évacuation. Clarke écumait de rage.

— Tu es un beau salaud, Kirk, lâcha-t-il en postillonnant. Tu es un homme mort. Je t'achèverai de mes propres mains.

Tom ouvrit la lucarne de la salle de bains et inspecta les abords. L'allée était à une quinzaine de mètres en contrebas. On tambourinait à la porte.

— Ouvrez, Kirk ! ordonna Daniels. Je compte jusqu'à dix avant d'enfoncer la porte. Un, deux...

Tom se hissa sur le rebord de la fenêtre.

— Trois... Quatre... Cinq...

Il tendit un bras et tira la chasse avant de sauter sur la corniche et de se laisser glisser le long d'une canalisation. Dès qu'il eut touché le sol, il se lança à toutes jambes dans un dédale de ruelles et de passages, et déboucha près des quais, 2 kilomètres plus loin.

L'Embankment était encore calme. Seules quelques voitures filaient vers Canary Wharf. Il ralentit l'allure et essaya de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Oncle Harry était mort. Et on lui faisait porter le chapeau. Pourquoi ?

Soudain, une voix de femme l'interpella :

— Kirk ! Kirk, par ici.

Il releva la tête. Jennifer lui faisait signe depuis la portière ouverte d'un taxi. Il lui jeta un regard noir. Décidément, elle ne lâchait pas prise.

— Montez, ordonna-t-elle. Ils sont en train de boucler le

quartier. Vous devez quitter Londres. Laissez-moi vous aider.

Tom ne bougeait pas. Si cette fille était venue le chercher, ce n'était certainement pas pour l'aider.

— Écoutez, vous êtes tombé dans un traquenard. Je sais que ce n'est pas vous qui avez tué Harry. Je peux le prouver. Maintenant, montez, dépêchez-vous.

Il se méfiait, mais il savait aussi qu'il risquait gros à rester à découvert. Le hululement d'une sirène le décida. Il s'engouffra à l'arrière du taxi.

— Ça va ? demanda Jennifer dans un souffle.

Tom l'ignora et regarda le chauffeur derrière l'écran de Plexiglas.

— Vous avez croisé Max hier, je crois. Ne craignez rien, c'est l'un de nos agents à Londres. Le taxi nous permet simplement de passer inaperçus.

Max décocha un clin d'œil à Tom dans son rétroviseur et Tom reconnut l'un des gorilles de la veille. Avec sa mâchoire carrée et son crâne blond coiffé en brosse, il n'avait absolument pas une tête de chauffeur de taxi londonien. D'ailleurs, avec ses vitres pare-balles et sa carrosserie blindée, le taxi ne ressemblait pas non plus à un taxi classique.

— Non, ça ne va pas, répondit Tom en apercevant le sac de voyage de Jennifer sur le plancher. Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle lui parut moins arrogante que la veille. Il crut même déceler une ombre de tristesse dans sa voix.

— Je suis désolée pour Harry. Nous n'aurions jamais dû le mêler à tout cela.

— Gardez vos excuses pour plus tard. Racontez-moi plutôt ce qui s'est passé.

— Trois quarts d'heure après votre départ, trois hommes ont fait irruption chez Harry et nous ont attaqués. Ils l'ont abattu sous mes yeux.

— Et vous, comment se fait-il que vous vous en soyez tirée ? demanda-t-il d'un ton lourd de soupçons.

— Je ne sais pas. J'ai essayé de lui venir en aide, mais ils m'ont assommée et quand je suis revenue à moi, Harry avait disparu. J'ai suivi les traces de sang. Ils l'avaient traîné dans la cave pour y brûler son cadavre.

— Quelle horreur !

Tom se mordit la lèvre. Harry, qui avait été plus un père pour lui que son propre père. Une vague de chagrin le submergea. Le taxi franchit un pont et se dirigea vers South Bank, dominé par la dentelle d'acier de la grande roue du Millénaire.

— Comment m'avez-vous retrouvé si facilement ?

— Je vous fais suivre depuis plusieurs jours, au cas où vous auriez tenté de filer ou de rencontrer un contact pour la pièce. L'un de nos agents vous a vu sauter par la fenêtre.

— Et la pièce, où est-elle ? demanda-t-il la gorge serrée.

— Disparue. C'est la seule chose qu'ils aient prise. C'était ce qu'ils venaient chercher.

— Mais comment savaient-ils qu'ils la trouveraient chez Harry ?

— Deux possibilités. Soit quelqu'un qui savait que j'avais la pièce sur moi m'a suivie jusque-là. Soit ce quelqu'un a été tuyauté. Nous savons que vous n'avez passé aucun appel. Et nous sommes en train d'étudier le relevé téléphonique de Harry. Écoutez, Kirk, je ne sais pas comment vous dire cela, mais nous avons procédé à quelques vérifications sur Harry Renwick, hier soir. Il n'avait ni riche parent ni héritage.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Réfléchissez. Ces tableaux, cette immense demeure. Il a bien fallu qu'il paie tout cela, d'une façon ou d'une autre. Il est peut-être devenu âpre au gain.

Tom refusait d'y croire. Il garda le silence, repassant mentalement tout ce qu'il venait d'apprendre.

— Si je comprends bien, finit-il par dire, vos contacts peuvent témoigner que Harry était bien vivant quand je l'ai quitté, que je n'ai pas bougé de chez moi de la nuit et que je n'ai appelé personne.

— C'est cela...

— Donc, c'est du chantage. Qu'attendez-vous de moi, au juste ?

— Est-ce vous qui avez volé ces pièces, Kirk ? demanda-t-elle en le fixant durement.

Tom soutint son regard sans ciller.

— Non. Et jusqu'à hier soir, je n'en avais même jamais entendu parler. Et, croyez-moi, je m'en serais bien passé.

Elle pinça les lèvres. Tom sentit qu'elle hésitait à prendre sa décision.

— Ce n'est pas du chantage, c'est un marché : si je vous aide, vous allez devoir m'aider.

— Que voulez-vous dire ?

Jennifer se cala dans son siège et regarda défiler le paysage.

— Cette pièce est l'un des cinq exemplaires dérobés à Fort Knox il y a trois semaines. Elle a refait surface à Paris deux semaines plus tard. Nous pensons que les autres sont aussi en Europe, et qu'on essaie peut-être de les fourguer à un collectionneur privé. Ma question est la suivante : Si ce n'est pas vous qui les avez volées, qui pourrait l'avoir fait, d'après vous ?

— Je ne suis pas une balance, répliqua Tom sèchement.

— Harry ?

— Eh bien quoi, Harry ? Qu'a-t-il à voir là-dedans ?

— Mon petit doigt me dit que celui qui a volé les pièces a dû en perdre une, s'est rendu compte que Harry l'avait et l'a tué pour la récupérer.

Tom médita ce qu'elle venait de dire.

— Je dois aller à Paris, continua-t-elle. J'ai rendez-vous avec Van Simson cet après-midi. Après quoi, je voudrais explorer un peu les environs. C'est à Paris que la pièce a été retrouvée. Vous connaissez bien la ville. Je ne prendrai que deux jours de votre temps, tout au plus.

— Vous rigolez ? s'esclaffa-t-il. Parce que vous croyez peut-être que je vous fais confiance, à vous et à votre fine équipe. Je me suis fait avoir une fois. Je ne retomberai pas dans le piège.

— J'ignore ce qui vous est arrivé avant et je ne veux pas le savoir. Mais je vous assure que notre marché s'arrêtera là.

— Vous savez aussi bien que moi ce que valent vos promesses.

— Vous avez raison, soupira Jennifer. La balle est dans votre camp. Mais si vous m'accompagnez à Paris, je parlerai à mon chef. S'il refuse l'accord, je lui dirai que vous m'avez filé entre les doigts ou j'inventerai ce qu'il faut. Ça, je peux le promettre.

Ils approchaient de Clapham. Les élégants lotissements en

bordure du fleuve avaient laissé place à des rangées de pavillons victoriens propres. Elle frappa au carreau et le taxi s'arrêta.

— C'est une occasion unique, Kirk. Si vous voulez la laisser passer, libre à vous. Mais en ce cas, je peux vous garantir que le gouvernement américain ne sera pas en mesure de confirmer votre alibi.

Tom éclata de rire malgré lui :

— Juste une question, par pure curiosité : Vous êtes toujours en train de m'aider, là ?

— Soyons clairs : je ne suis pas là pour faire du sentiment, mais pour vous proposer un échange de bons procédés. Vous m'aidez à retrouver les pièces, je vous aide à retrouver les assassins de Harry et à effacer votre casier. C'est honnête, non ?

Tom fut bien obligé d'admettre qu'elle avait raison.

— Très bien. Je vous accompagne à Paris. Vous parlez à votre chef. Si ça ne lui plaît pas, je disparaîs sans vous laisser le temps de dire ouf. Mais quand nous les tiendrons, n'essayez pas de me doubler. Peu importe qui c'est, je veux qu'ils paient.

Après deux heures de route, ils rejoignirent un petit aéroport de la campagne du Kent. Max, qui avait manifestement de la ressource, leur avait trouvé un avion au pied levé. « Le bon vieil Uncle Sam a décidément le bras très long », songea fièrement Jennifer.

— Embarquez, dit-elle à Tom. J'appelle mon chef.

Tom regarda Jennifer saisir son portable et se hissa dans la carlingue. Il était 3 heures du matin à Washington. Elle réveillerait Corbett, mais elle n'avait pas le choix.

— C'est moi, monsieur.

— Browne ? Vous avez vu l'heure ?

— Oui. Désolée...

— Ce n'est pas grave. Que se passe-t-il ?

— Les Anglais pensent que Kirk a descendu Renwick et ont essayé de l'arrêter ce matin. Je l'avais placé sous surveillance et je sais qu'il n'a rien à voir avec ce meurtre. On lui a tendu un piège. Ses empreintes digitales ont été laissées délibérément sur la scène de crime, alors que les miennes ont été effacées. Je crois que nous faisons fausse route avec lui.

— Qu'est-ce que vous suggérez ? De le lâcher dans la nature ?

— Je veux qu'il m'accompagne à Paris pour voir Van Simson. Il connaît mieux le milieu que quiconque. Il a accepté de m'aider si nous le disculpons auprès de la police britannique.

— Je vais devoir en parler à Green et à Young. C'est un trop gros risque.

— Très bien, pour l'instant, autorisez-moi simplement à l'emmener. Nous avons déjà perdu assez de temps.

— Vous travaillez sans filet, Browne. Comment pouvez-vous être absolument sûre que Kirk n'est pas mouillé dans l'affaire ? Vous jouez très gros.

— Vous en feriez autant... monsieur.

Corbett eut un petit rire :

— Oui, peut-être après tout.

Deauville, France, 11 h 40

Le petit Cessna Skylane affronta les vents capricieux de la Manche, bringuebalé comme un galet ricochant sur une mare. Quelques heures plus tard, il se posait sur l'aéroport de Deauville. Une Renault verte les attendait sur la piste. À l'intérieur, Tom trouva des vêtements et un passeport américain au nom de William Travis, qu'il accepta sans pouvoir s'empêcher d'admirer l'efficacité de Max.

Jennifer prit le volant et suivit les panneaux jusqu'à l'autoroute A 13, direction Paris.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce qu'avait décidé votre chef, agent Browne.

— Puisque nous sommes appelés à travailler ensemble, nous pourrions peut-être au moins nous appeler par nos prénoms.

Tom haussa les épaules.

— Eh bien soit, Jen.

— Jennifer, je vous prie. Il a dit qu'il allait y réfléchir.

— Vous m'en voyez totalement rassuré, persifla-t-il.

Ils restèrent longtemps silencieux. La route filait à travers un paysage monotone de vastes champs dorés. Jennifer relança la conversation :

— Alors comme ça, vous avez travaillé pour la CLA ?

— Ouais, esquiva Tom sans décoller le front de la vitre.

— L'Opération Centaure ?

Il tressaillit :

— Qui vous a parlé de Centaure ?

— Vous avez oublié un cil à New York. Quand nous avons voulu sortir votre fichier génétique, il a déclenché une alerte de la NSA. Ils nous ont parlé de vous et ont fait le rapprochement avec le cambriolage de Fort Knox.

— Ils vous ont raconté ce qui s'est passé ?

— Ils ont dit que vous aviez pété un plomb.
— Quoi ? (Tom éclata de rire.) Ah, ce foutu John Piper !
— Comment savez-vous ? s'exclama Jennifer.
— Il n'y a que lui pour dire une chose pareille ! Alors comme ça, Piper a réussi à se recaser à la NSA ? Je comprends qu'il se couvre ! Il crève de trouille que le Centaure ne se réveille et ne vienne lui chatouiller les oreilles.

— Il a exactement le même objectif que nous : récupérer les pièces.

— Vous ne savez peut-être pas tout sur John Piper. Son seul objectif a toujours été de faire ce qui peut arranger les affaires de John Piper. Et que vous a-t-il dit de moi ?

— Que vous étiez un bon agent qui a mal tourné. Leur meilleur agent. Il paraît même que vous avez tué quelqu'un.

— Tiens donc, il a dit ça ?

Tom avait durci le ton et ses yeux se plissèrent.

— C'est vrai ? insista Jennifer en quittant la route des yeux.

— Oui. Mais si je ne l'avais pas descendu, c'est lui qui m'aurait liquidé. Ils m'avaient confié une dernière mission – infiltrer un laboratoire suisse de biotechnologies, piquer quelques dossiers, incendier les locaux et loger une balle dans le crâne du directeur de recherches. Je ne faisais pas de sale boulot. Ils avaient d'autres agents pour ça. Alors j'ai refusé. Ils ont menacé de me faire passer en conseil de discipline pour refus d'obéissance. Quand je leur ai dit que je démissionnais, ils ont chargé mon agent traitant de me mettre à la retraite. Pour votre gouverne, dans leur jargon, ça veut dire liquider. C'était lui ou moi. J'ai simplement fait ce que j'avais à faire.

— Pourquoi auraient-ils fait une chose pareille ?

— Parce qu'ils se sont rendu compte que si un jour l'Opération Centaure s'ébruitait, ils seraient tous aux premières lignes. Quand Piper a compris que je n'étais pas prêt à jouer le jeu, il a sorti la grosse artillerie. C'est ça, leur méthode.

— C'est du moins ce que vous aimeriez me faire croire, rétorqua-t-elle. Et pourquoi vous être replié sur Paris ?

— J'ai passé un accord avec les Français. J'ai récupéré un objet qu'ils avaient perdu et ils m'ont aidé à disparaître de la circulation.

— Et c'est là que vous êtes passé dans le camp des voleurs ?
— Vous me voyez en cadre dynamique, huit heures par jour dans un bureau ? Je n'ai pas vraiment choisi cette vie.

— Mais vous en avez bien profité, non ?

— Je ne savais que voler, j'avais été formé à ça. Oui, ça me plaisait, c'est vrai. Au bout d'un moment, on a besoin de sa dose d'adrénaline.

Jennifer le regarda d'un air dubitatif :

— Et qu'est-ce qui vous a décidé à arrêter ?

— Aucun événement particulier. L'enterrement de mon père, peut-être. Parfois, les choses se mettent en place dans votre esprit et vous savez simplement que le moment est venu.

Chacun se replongea dans ses pensées.

Au loin, des barres et des entrepôts annonçaient les sinistres banlieues de Paris.

— Que savez-vous de Darius Van Simson ? reprit Jennifer.

— Rien de plus que ce que Harry nous en a dit hier soir. Mais j'ai déjà entendu ce nom. J'ai dû lire un article sur lui quelque part.

— Il est classé au *Fortune 500* tous les ans. Et cette année, il n'est pas exclu qu'il soit dans les cinquante premiers.

— Pourquoi voulez-vous le rencontrer ?

— Il y a quelques semaines encore, tout le monde pensait qu'il n'existait que trois Aigles doubles au monde. Celui de Van Simson et les deux du Smithsonian. Mais maintenant, avec les cinq pièces de Fort Knox, il semble qu'il y en ait huit. Je veux voir comment il va réagir quand je lui annoncerai la nouvelle.

— Vous pensez qu'il peut avoir trempé dans cette histoire ?

— Il est sans doute assez riche pour avoir monté le coup.

— D'où tient-il sa fortune ?

— De l'immobilier. Des immeubles de bureaux, des centres commerciaux. Manifestement, il a le chic pour trouver des terrains qui coûtent trois fois rien, puis faire dévier une route ou obtenir des dérogations pour construire des étages supplémentaires.

— Parlez-moi de ce casse à Fort Knox. Que s'est-il passé, d'après vous ?

Elle inspira profondément et le mit au courant des résultats

de l'enquête. L'assassinat de Ranieri, la découverte de la pièce, la théorie du FBI sur l'effraction et le meurtre de Short. Tom écouta attentivement, s'intéressant surtout aux détails techniques de la préparation du cambriolage.

— Ça vous semble plausible ? demanda-t-elle.

— S'ils avaient un complice sur place, tout à fait.

— Et le virus informatique ? Vous avez déjà vu ça ?

— Ça se fait de plus en plus. Un virus comme ça est simplement un pied-de-biche perfectionné. Le plus difficile était sans doute de faire pénétrer le conteneur.

— Oui, sans doute, approuva-t-elle, songeuse.

— Vous n'avez pas l'air convaincue, observa Tom, en souriant.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils se seraient donné tant de mal pour simuler un suicide une fois qu'ils avaient défoncé le crâne du pauvre diable. Tout le monde sait très bien que les suicidés passent à l'autopsie.

Tom haussa les épaules.

— Peut-être qu'ils voulaient que ce soit évident, pour que quelqu'un comme vous le trouve.

Chapitre 7

8^e arrondissement, Paris, 14 h 04

À PEINE arrivés au centre de Paris, ils furent happés dans les embouteillages. Des trottinettes et des rollers se faufilaient entre les voitures et les bus. Tom guida Jennifer jusqu'aux quais, lui signalant au passage les grands monuments de la capitale – la place de la Concorde, le Louvre, Notre-Dame. Ils arrivèrent enfin au Marais et trouvèrent l'élégante place des Vosges.

Jennifer en eut le souffle coupé :

— C'est magnifique !

— C'est la plus vieille place de Paris. Tenez, il y a quelqu'un qui s'en va. Garezz-vous ici. Nous sommes à deux pas de chez Van Simson. Et je pense que je ferais mieux de me changer.

Jennifer fit son créneau et Tom enfila rapidement la chemise, le costume et les chaussures que Max lui avait préparés. C'était exactement sa taille. Il laissa toutefois la cravate dans le sac.

— N'oubliez pas que vous êtes ici en observateur, lui rappela Jennifer tandis qu'il finissait de s'habiller. C'est moi qui parle.

— Eh bien, finissons-en au plus vite, répliqua-t-il.

Ils descendirent la rue des Francs-Bourgeois et prirent à gauche rue du Temple. L'immense porte de chêne de l'hôtel particulier de Van Simson se dressa bientôt au-dessus d'eux comme une falaise. Ils sonnèrent et un vigile leur ouvrit.

— Agent Browne ?

— C'est moi, répondit Jennifer en avançant. Et un... collègue, M. Kirk. Je pense que nous sommes attendus.

— Vous, oui, répliqua le vigile en toisant Tom. Lui, non.

À cet instant, il colla un index contre son oreille et hocha la

tête. Le câble de plastique transparent disparaissait sous son col.

— M. Van Simson vous recevra tous les deux, grommela-t-il avec un fort accent hollandais.

Il acheva d'ouvrir la porte, fouilla Tom, puis palpa rapidement Jennifer qui ne cacha pas son exaspération.

Ils traversèrent la cour sans un mot. Tom remarqua deux silhouettes postées dans les étages et le canon d'une arme de gros calibre qui dépassait de la fenêtre.

— Les deux ailes latérales sont les bureaux de monsieur Van Simson, chuchota Jennifer. Il habite le corps principal du bâtiment et reçoit ses visiteurs au dernier étage.

La porte s'ouvrit dans un bourdonnement électronique et ils pénétrèrent dans un immense hall vide. L'écho de leurs pas se réverbéra sur des plafonds de 9 mètres de haut. La courbe majestueuse d'un large escalier s'élevait pour se perdre dans l'obscurité.

— Montez directement, je vous prie.

Un autre homme en costume noir se détacha des ombres et leur indiqua une double porte métallique. Ils approchèrent et les panneaux s'écartèrent brusquement sur un ascenseur. En lieu et place de boutons, il n'y avait qu'une serrure sur la gauche, mais ils n'eurent rien à faire pour que l'ascenseur démarre. Ils échangèrent un regard, sous l'œil clignotant de la caméra fixée au plafond. L'ascenseur s'arrêta dans un petit rebond amorti et s'ouvrit sur une vaste pièce rectangulaire. Van Simson se tenait derrière son bureau.

— Bonjour, je suis Darius Van Simson.

Jennifer lui serra vigoureusement la main.

— Je vous remercie de nous recevoir.

— C'est tout naturel. Et vous devez être Tom Kirk, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en tendant la main à Tom. Le fils de Charles ?

— En effet, répondit Tom, interloqué.

— Je me disais bien que votre visage ne m'était pas inconnu. J'étais un excellent client de votre père. Toutes mes condoléances.

— Je vous remercie.

Il les précéda vers deux canapés, passant devant une grande

maquette d'architecture, et se tourna vers Jennifer.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire. Non ? Et vous, monsieur Kirk ?

— Volontiers. Une vodka tonic.

Tom s'enfonça dans le canapé et se détendit.

— Je pense que je vais prendre la même chose, commenta Van Simson en s'affairant autour d'un petit bar. Mais je vous en prie, appelez-moi Darius. À la vôtre.

Lorsqu'il leva son verre, sa manche glissa et Tom aperçut sa montre, une édition limitée de Lange & Söhne.

— Très belle montre, dit-il en penchant son verre vers l'objet.

— Merci, minauda Van Simson. Ça fait toujours plaisir quand quelqu'un la remarque.

Il la recentra sur son poignet et releva la tête.

— L'ambassadeur Cross m'a dit que vous vouliez me poser quelques questions, madame. En quoi puis-je vous être utile ?

— C'est une affaire délicate, commença Jennifer. Il y a environ deux semaines, la police française a récupéré une pièce ici, à Paris. C'était un Aigle double de 1933.

Van Simson s'esclaffa :

— Ce doit être un faux. Que je sache, il n'en existe que trois exemplaires au monde. Ce n'est pas le mien, et je doute que Miles Baxter ait laissé échapper les siens de ses griffes.

— Rassurez-vous, monsieur Baxter est plus vigilant que jamais. Mais je ne pense pas pour autant qu'il s'agisse d'un faux. Les analyses de laboratoire ont établi qu'elle était en tous points identique à celles du Smithsonian.

— D'où sort-elle, alors, d'après vous ? demanda Van Simson.

— Pour l'instant, nous n'en sommes pas tout à fait sûrs.

— Je peux la voir ?

— Hélas, non. Je ne l'ai pas sur moi.

— Si vous ne pouvez pas me la montrer, comment voulez-vous que je vous donne mon avis ? C'est bien pour cela que vous êtes venus ?

— En partie, oui. Mais nous nous sommes dit que la pièce que nous avons pourrait être la vôtre.

Van Simson éclata de rire.

— Désolé de vous décevoir, mais mon système de sécurité est

absolument inviolable. Descendons vérifier, si vous y tenez.

Van Simson introduisit une petite clé dans la serrure de l'ascenseur et un pan de la paroi d'acier s'écarta. Il tapa un code court sur le pavé numérique et posa la main sur un panneau de verre. Un rayon bleu vif s'échappa tandis qu'un scanner parcourait sa paume. L'ascenseur descendit.

— Très peu de gens ont vu ce que je vais vous montrer, savez-vous, ajouta-t-il avec une pointe d'excitation dans la voix.

L'ascenseur s'arrêta en douceur et les portes coulissèrent, révélant un large couloir éclairé de spots encastrés.

— Le coffre est flambant neuf. Je l'ai fait construire spécialement pour accueillir ma collection. Nous sommes à environ 7,50 m sous terre. Mais ne vous inquiétez pas, les murs et le sol sont en béton armé renforcé d'une plaque d'acier de 5 centimètres.

Par réflexe, Tom étudia rapidement la disposition des lieux. C'était plus fort que lui. Entre l'ascenseur et la porte de la salle forte, le couloir faisait environ 6 mètres de long. Il ne vit aucune autre issue. Des caméras de surveillance balayaient le moindre centimètre carré. Le couloir était barré en son centre par une imposante grille d'acier enchâssée dans le mur ; il distingua dans la pierre de minuscules orifices logeant des détecteurs à faisceau laser.

Van Simson s'arrêta devant la grille et sortit une carte magnétique qu'il passa sur un lecteur encastré dans le mur. Un panneau s'ouvrit sur un Interphone.

- C'est Darius Van Simson. Procédure de contrôle.
- Mot de passe du jour, ânonna une voix numérisée.
- Ozymandias, prononça clairement Van Simson.
- Mot de passe et voix validés.

Un voyant vert clignota et la herse se rétracta dans le plafond. À la porte du coffre, Van Simson passa à nouveau sa carte devant un lecteur mural et tapa rapidement une série de chiffres sur un pavé numérique. La lourde porte pivota sur ses gonds.

— Désolé, le sol est humide, prévint-il en les précédant. Quand le coffre est verrouillé, je fais passer un courant haute tension dans quelques centimètres d'eau. Une précaution

supplémentaire.

La chambre forte faisait 15 mètres de long sur 9 de large. Le sol de caoutchouc noir dessinait un labyrinthe parmi les vitrines. L'eau reflua vers un drain qui courait tout autour de la pièce.

— Bienvenue au musée Van Simson. C'est désormais la plus grande collection privée de pièces et de lingots d'or du monde. J'ai passé ma vie à la constituer.

Il les guidait devant ses vitrines en acier comme un enfant montrant ses jouets.

C'étaient des meubles bas munis d'un dessus vitré et de six ou sept tiroirs plats. Au-dessus de chacun, une épaisse plaque de verre suspendue par des câbles d'acier présentait les deux faces de monnaies rares.

— Regardez celles-ci, plastronna-t-il. Des statères grecques datant d'environ 54 avant Jésus-Christ. Elles ont été frappées pour remplir les caisses de Brutus après l'assassinat de Jules César. Et là, tenez : des lingots nazis récupérés près du Lünensee, en Autriche.

Tom et Jennifer se penchèrent et virent le poinçon reconnaissable entre tous : une swastika surmontée d'un aigle éployé et entouré d'une couronne de feuilles de chêne.

— Venez voir par ici, appela leur hôte.

Il les entraîna près d'une petite estrade où trônait un bureau équipé d'un ordinateur et d'écrans de surveillance. La vitrine la plus proche était mieux éclairée que les autres, et ils reconnurent dans le présentoir le dessin désormais familier de l'Aigle double.

— Le voilà ! déclara triomphalement Van Simson. L'unique Aigle double de 1933 aux mains d'un collectionneur privé, bien en sécurité et brillant de tous ses feux.

Jennifer l'examina de près.

— Effectivement, vous avez raison, conclut-elle.

15 h 51

LE regard insistant du garde du corps s'effaça derrière la lourde porte de bois.

Tom et Jennifer retournèrent vers la place des Vosges.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle.

— C'est vous qui enquêtez, pas moi.

Elle se planta devant lui.

— Je vous rappelle que nous sommes censés nous entraider.

— Je ne raisonne pas en flic, d'accord ?

— Très bien, siffla-t-elle en haussant les épaules. En ce cas, je raisonnerai en flic pour deux. Nous avons appris que cette pièce est en sécurité. Une armée ne suffirait pas à la déloger de là...

— Et ?

— Et d'après moi, nous avons aussi appris qu'il savait déjà qu'il existait une autre pièce. Il a joué la surprise quand je lui en ai parlé, mais ses yeux ont à peine cillé.

— Peut-être, mais ça ne prouve pas qu'il ait quoi que ce soit à voir avec le vol. Et même si c'était le cas, nous ne savons pas s'il a un quelconque rapport avec le prêtre.

— Ranieri ?

— Oui. Il cadre mal avec l'univers de Van Simson.

— Je vous ai dit ce que je savais. Il a détourné un compte de la banque du Vatican et a refait surface ici il y a un an comme receleur. Mais c'était du menu fretin.

— C'est bien ce qui me gêne. Que faisait-il avec une pièce de 8 millions de dollars ? Il faudrait commencer par remonter jusqu'à celui qui a pu la lui donner à vendre.

— Nous pourrions peut-être aller faire un petit tour chez lui ?

— Où habitait-il ?

— Porte de Clignancourt.

— La police a déjà dû tout retourner, là-bas.

— Sans doute, mais ils n'ont pas forcément bien cherché. De leur point de vue, ce n'était qu'un escroc de plus dont on les avait débarrassés.

Tom se glissa derrière le volant.

— Allons jeter un œil. C'est moi qui conduis.

Lorsqu'il démarra, une voiture bleu marine les prit en chasse. Le passager avait un téléphone collé à l'oreille.

***Porte de Clignancourt, 18^e arrondissement, Paris,
16 h 17***

Tom sonna à l'Interphone du numéro 17. Un torrent de paroles en français crépita. Tom ne prononça qu'un mot :

— Police.

Il y eut un silence, puis la sonnette d'ouverture vibra.

— Vous vous faites passer pour la police maintenant ?

— Ça nous a ouvert la porte, non ?

Ils entrèrent. La concierge, une vieille femme aux cheveux blancs, attendait au pied de l'escalier. Un écran de télévision vacillait derrière la porte ouverte de la loge.

— Nous voudrions voir l'appartement du père Ranieri, annonça Tom dans un français impeccable.

— Vous êtes de la police ? chevrota la vieille dame.

— Oui.

La concierge inspecta Tom et Jennifer des pieds à la tête et céda :

— Dernier étage. Chambre B.

— Il y a un ascenseur ?

— Ah, non. Il faut prendre l'escalier, répliqua la concierge en pointant un pouce dans son dos.

Ils montèrent jusqu'au septième palier. Le couloir desservait six chambres de bonne.

— Ce doit être là, dit Jennifer en montrant la porte au fond à gauche, scellée du ruban bleu et blanc de la police.

Tom avança :

— Je vais ouvrir.

— Non, laissez... Ça, je sais faire.

Jennifer sortit de son sac un petit crochet de serrurier, trifouilla tranquillement la serrure et poussa la porte. Le ruban se déchira.

Ils pénétrèrent dans une petite chambre, éclairée par une unique fenêtre sans rideaux. Un lit à une place était plaqué contre un mur. Des vêtements jonchaient le sol. Dans un coin, à côté d'un lavabo blanc ébréché, un réchaud à gaz était posé en équilibre sur une table de Formica bon marché.

— Quel trou à rat ! s'exclama Jennifer.

Tom haussa les épaules et commença à inspecter la pièce méthodiquement, tapotant sur les murs et examinant le plancher. Jennifer regarda derrière la penderie et le lit. Ils se retrouvèrent bientôt au milieu de la pièce.

— Un coup pour rien, conclut Tom. Il n'y a rien ici.

— Ça valait la peine d'essayer. La police française n'est peut-être pas aussi négligente que je le pensais, finalement...

— Attendez. Bien sûr qu'il n'y a rien ici.

— Que voulez-vous dire ?

— On ne me fera pas croire qu'il vivait là-dedans. Il n'y a même pas de rideau.

Il regarda les toits gris qui s'étaient à perte de vue. Il secoua la tête et baissa le regard. Une chaise traînait par terre. Probablement renversée pendant la perquisition. Il la releva, la repoussa sous la fenêtre, sa place normale sans doute.

— C'est bizarre... Je me demande si...

Il ouvrit la fenêtre, monta sur la chaise et sortit sur le toit qui donnait sur une large gouttière en zinc. Jennifer grimpa derrière lui et le suivit en veillant à éviter les plumes et les fientes de pigeon qui jonchaient les plaques de métal. Ils arrivèrent devant une autre fenêtre, habillée de rideaux grenat. Tom poussa le chambranle, mais elle semblait fermée.

— Que faisons-nous ici, au juste ? demanda Jennifer.

— On se raccroche à ce qu'on peut.

Tom passa lentement les doigts le long des montants et sentit un petit bouton sous l'appui. Il le poussa et la fenêtre s'ouvrit facilement. Dans son dos, Jennifer écarquillait les yeux.

Il pénétra dans la pièce sombre.

— Une entrée dérobée. C'est un truc assez courant, expliquait-il. Surtout quand on ne veut pas de visites.

La chambre était décorée avec goût. Un couvre-lit bleu roi assorti au motif tarabiscoté du papier peint, un tapis beige sur

un plancher de bois verni. Dans la penderie du fond, ils découvrirent une impressionnante garde-robe de costumes, de chemises, de chaussures et de cravates, méticuleusement rangés par couleur, ainsi qu'une collection de soutanes noires. Visiblement, le curé gagnait bien sa vie.

La chambre ouvrait d'un côté sur une grande cuisine, et de l'autre sur une deuxième pièce meublée d'un grand bureau. Jennifer trouva l'interrupteur.

— Voyons ce que nous avons là...

Tom fourragea dans les papiers empilés sur le bureau. C'étaient surtout des factures, des fax, des commandes. Ranieri faisait de l'import-export de vins comme couverture.

Tom s'étonna de son propre zèle, lui qui détestait travailler avec les flics en général, et avec les agents fédéraux en particulier – mais Jennifer ne ressemblait en rien aux brutes épaisses avec lesquelles il était habitué à traiter. Loin de là. Mais Tom n'aurait pour rien au monde reculé devant un nouveau défi. Cette histoire de pièces l'intriguait : comment avaient-elles pu sortir de Fort Knox pour se retrouver entre les mains de Ranieri ?

— Voilà ce qu'il nous aurait fallu, soupira Jennifer en ramassant un cordon électrique encore branché au mur. Son ordinateur portable. Quelqu'un nous a précédés.

— À moins qu'il ne soit caché quelque part.

— Je vais fouiller la chambre.

Tom se laissa tomber lourdement dans l'un des fauteuils et laissa son regard se promener. La table basse en verre fumé sur un cadre d'acier était assortie au bureau. Le canapé et les fauteuils de cuir noir étaient raides et inconfortables. Une série de photos noir et blanc ornaient les murs. Soudain, il remarqua une corbeille rouge. Il la fouilla et en sortit un journal. Il parcourut rapidement la page de titre. Rien d'exceptionnel. Mis à part... la date, peut-être ?

— Quel jour Ranieri a-t-il été assassiné ? cria-t-il à Jennifer.

— Le 16. Pourquoi ?

Sa voix résonna dans l'appartement.

— Je tiens peut-être quelque chose.

Jennifer le rejoignit, l'air interrogateur.

— Je viens de trouver ce journal. Il est daté du 20. Soit quatre jours après la mort de Ranieri. Ce qui signifie que quelqu'un est venu faire un tour ici. Mais cet appartement n'a pas été fouillé, contrairement à la première chambre.

— Il avait peut-être un associé, fit Jennifer en s'asseyant.

— Un Allemand ? suggéra-t-il en lui montrant le journal. Notre invité mystère lit le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Et on dirait même qu'il l'a ouvert à cette page, sur cet article.

— Que dit le gros titre ?

— « La police cherche toujours les cambrioleurs de l'aéroport de Shiphol ».

— Shiphol ? Shiphol aux Pays-Bas ?

— Vous en connaissez un autre ?

— Très drôle, grimaça Jennifer.

Elle tira son mobile de son sac et composa un numéro.

— Max, c'est Jennifer. Bien, merci. Tu es à ton poste ? Formidable. Tu peux me faire une petite recherche ? Regarde si tu as quelque chose sur un vol à l'aéroport de Shiphol, il y a quelques semaines. Oui, bien sûr, Shiphol aux Pays-Bas. Tu en connais un autre ?

Elle fit un clin d'œil à Tom.

— Oui, oui, je suis toujours là. D'accord, très bien. Lis-le-moi. Oui... Très bien. Merci, Max.

Elle raccrocha.

— Alors ? demanda Tom.

— Il y a eu un vol à main armée dans les entrepôts de la douane à l'aéroport de Shiphol le 11 juillet. Trois types ont raflé une fortune en vins millésimés et bijoux et détourné un camion UPS. Deux convoyeurs tués. Puis, le 21, un homme a été poignardé dans une cabine téléphonique à Amsterdam. Selon la police, la victime s'appelait Karl Steiner. Un Allemand de l'Est qui avait un casier pour vol à main armée et recel. Ils ont retrouvé chez lui le vin et les bijoux qu'il n'avait pas encore écoulés.

— En d'autres termes, c'est l'auteur du casse de l'aéroport.

— Et ça ne s'arrête pas là : il a été arrêté le 14. À Paris. Pour une sombre histoire de bagarre qu'il aurait déclenchée devant une boîte de nuit. Et devinez qui l'a sorti de garde à vue le

lendemain matin ?

— Ranieri ?

— Exactement, fit-elle avec un sourire triomphant.

— Nous y voilà. Vous vouliez comprendre comment Ranieri avait eu la pièce, non ? Et ce qui avait mal tourné dans ce cambriolage minutieusement préparé de Fort Knox. Maintenant nous savons.

— Ah bon ?

— Amsterdam est l'une des plaques tournantes du fret international. Toutes sortes de marchandises de valeur transitent par là, certaines légalement, d'autres moins. Supposons que Steiner ait décidé de se servir de sa part du butin ? Il fait main basse sur l'aéroport et vole un camion de vins et de bijoux. Et s'il avait eu de la chance ? S'il avait retrouvé les pièces cachées dans l'une des caisses ?

— Vous voulez dire que ce n'aurait été qu'un pur hasard ? Des mois de préparation, des centaines de milliers de dollars d'investissement, et tout cela fichu en l'air parce qu'un malfrat de bas étage serait tombé par hasard sur le magot ?

— Pourquoi pas ? Il aurait été trop risqué d'envoyer un coursier. Le fret est une option bien plus sûre parce que la plupart des marchandises ne sont même jamais déballées. Steiner avait sans doute des clients pour le vin et les bijoux, mais pour écouler les pièces, il avait besoin d'aide.

— Je vois... Et d'après vous, il aurait pu commencer par en confier une à son vieil ami prêtre. Mais Ranieri s'est fait descendre avant de pouvoir la vendre. Quand Steiner a appris ce qui s'était passé, il est revenu ici chercher son bien.

— ... Pour se retrouver à son tour avec un poignard entre les omoplates quelques jours plus tard, compléta Tom.

Un courant d'air passa dans la pièce. Les pages du journal se soulevèrent dans un bruissement.

— Vous avez fermé la fenêtre derrière vous ?

— Oui, je crois, répondit Tom.

Il se leva discrètement du canapé et éteignit la lumière. Puis, le dos plaqué au mur, il se dirigea à pas de loup vers l'entrée.

Ils attendirent, tendant l'oreille. Le silence amplifiait étrangement les bruits qui leur parvenaient par-delà les toits.

Au loin, une sirène, une fenêtre qui claquait, un crissement de freins. Et soudain, un léger craquement du plancher. Il y avait quelqu'un dans l'appartement.

Les pas approchaient inexorablement, accompagnés maintenant du froissement discret d'un tissu. Une main potelée pointa dans la pièce un canon de revolver noir muni d'un silencieux.

Sans hésiter, Tom se précipita, saisit le poignet de l'intrus et lui empoigna le pouce. Il lui renversa la main et la rabattit d'un coup sec, faisant claquer tous les tendons et ligaments de l'articulation du poignet. L'homme lâcha son arme en hurlant.

Tom ramassa le revolver et cria à la cantonade :

— Je descends le prochain qui essaie d'entrer dans cette pièce !

Après un long silence, il entendit des pas s'éloigner. Soudain, le carillon criard de la sonnette résonna dans tout l'appartement.

Tom regarda par l'œil-de-bœuf.

— Oh, merde ! maugréa-t-il entre ses dents. C'est pas vrai !...

Il glissa l'arme dans sa poche et ouvrit.

— Ah, ce cher Félix ! J'espère que nous ne vous dérangeons pas ?

Un homme de forte carrure fouilla l'obscurité du regard.

— Salut, Jean-Pierre. Eh bien, entre, puisque tu es là, dit Tom d'un ton résigné.

L'homme fit signe à deux policiers d'attendre dehors.

— Jennifer, je vous présente Jean-Pierre Dumas, des services de renseignement français. Jean-Pierre, l'agent spécial Jennifer Browne du FBI.

— Enchanté. Vous avez vos papiers, mademoiselle ?

Jennifer sortit son insigne d'une poche de sa veste et le lui présenta. Il l'examina avec une moue sceptique.

— Alors comme ça, Félix travaille pour le FBI ? J'aurai vraiment tout vu !

— Je ne travaille pas pour le FBI, rectifia Tom. Nous coopérons, c'est tout.

— Exactement, intervint Jennifer. M. Kirk est ici à titre privé. Dumas s'installa sur le canapé, tandis que Jennifer et Tom

prenaient place en face de lui.

— Vous êtes amis ? s'étonna Jennifer.

— C'est peut-être beaucoup dire, plaisanta Dumas. Disons que nos rapports se rapprochent de ce qui serait de l'amitié pour Tom...

— Vas-y, J.P., raconte-lui comment on s'est rencontrés.

— Tu es sûr ?

Dumas hésita mais Tom l'encouragea d'un signe de tête. Dumas haussa les épaules :

— Félix avait quelques problèmes à l'époque. Il était devenu, comment dire ?... « redondant » aux yeux de votre gouvernement. Alors il est venu me trouver et nous l'avons aidé à disparaître, étant entendu qu'il nous aiderait à récupérer un objet d'une importance vitale pour notre pays.

— Alors vous disiez bien la vérité, murmura doucement Jennifer.

Dumas se retourna vers Tom :

— Et à ce que je vois tu t'es encore mis dans le pétrin ? L'inspecteur Clarke, ça te dit quelque chose ?

— Ce salopard ! pesta Tom. Il sait que suis là ?

— Non. Et ne t'inquiète pas, ce n'est pas moi qui le lui dirai. L'autodéfense, c'est une chose, mais je sais que tu n'es pas un tueur.

— Merci, J.P., sourit Tom. Comment nous as-tu retrouvés ?

— Ça fait des mois que nous surveillons Van Simson. Nous le soupçonnons d'être impliqué dans une histoire de blanchiment d'argent, de corruption et de chantage, et peut-être même de meurtre... C'est une fréquentation dangereuse.

— Et tu nous as suivis depuis là-bas ?

— Oui. J'ai mis quelqu'un en planque. Mais tu nous as tous surpris en déboulant ici. Nos flics enquêtent sur le meurtre d'un prêtre italien. Mais je suppose que tu étais au courant. À propos, qu'est-ce que vous fabriquez ici ? ajouta-t-il en se tournant vers Jennifer.

— M. Kirk m'aide pour une enquête que nous menons.

Dumas serra les mâchoires.

— Et cela vous donne le droit d'entrer par effraction dans un appartement privé ? Et de tout chambouler dans un

appartement sous scellés ? Permettez-moi une question, agent Browne : Votre ambassade a-t-elle fait une demande de coopération auprès du ministre de l'Intérieur ?

— Je ne sais pas, il faudrait que je vérifie avec Washington.

— Ne vous donnez pas cette peine. Elle n'a rien demandé du tout. Donc, de fait, vous êtes également là à titre privé. Immigrée clandestine, en d'autres termes, puisque nos services d'immigration n'ont aucune trace de votre entrée dans le pays.

— Je peux vous assurer...

— Il y a un mot en français pour ce genre de comportement : l'espionnage. Vous pensez peut-être pouvoir faire ce qui vous plaît dans le reste du monde, mais en France, nous n'aimons pas beaucoup que des agents étrangers viennent opérer sans autorisation officielle. C'est juste une petite question de sécurité intérieure.

Les yeux de Dumas jetaient des éclairs.

— Monsieur Dumas, je suis absolument désolée d'avoir transgressé vos lois, dit-elle sur un ton respectueux mais ferme. Mon voyage a été décidé au dernier moment et je n'ai donc pas eu le temps de passer par les voies officielles. Je suis certaine que l'ambassadeur américain saura vous rassurer sur mes intentions.

— Je n'en doute pas, grogna Dumas. En attendant, pourquoi vous intéressez-vous à Ranieri ? Qu'a-t-il à voir avec Van Simson ?

Jennifer sourit et secoua la tête :

— Désolée, mais c'est une information confidentielle.

— Agent Browne, soit vous partagez ce que vous savez et j'en ferai autant, soit je demande à mes deux policiers de vous embarquer. Et je peux vous assurer que cet incident fera du bruit dans la presse.

Il y eut un silence embarrassé. Ce fut Tom qui reprit la parole :

— Ranieri a été retrouvé en possession d'une pièce de grande valeur, qui avait été volée au gouvernement américain.

— Tom, arrêtez, coupa rageusement Jennifer.

— Je pense qu'aucun d'entre nous n'a le temps de jouer au plus malin, répliqua Tom. Jean-Pierre sait tenir sa langue

quand il veut. Pourquoi ne lui dites-vous pas simplement ce que vous savez ?

— Si ça peut vous rassurer, je suis au courant de cette histoire de pièce. L'Aigle double. N'oubliez pas que c'est la police française qui l'a remise au FBI.

— Il est de votre côté, renchérit Tom.

— Vous pensez que Ranieri refourguait les pièces pour le compte de celui qui les avait volées ? l'encouragea doucement Dumas.

— Oui, acquiesça-t-elle d'une voix hésitante. Et nous nous intéressons à Darius Van Simson parce qu'il possède un Aigle double. Je voulais savoir s'il était au courant du cambriolage ou s'il avait une petite idée de ce qui a pu advenir à la pièce.

— Laissez-moi deviner, sourit Dumas : monsieur Van Simson n'était au courant de rien. Il ne sait jamais rien. C'est presque une religion chez lui.

— En effet, c'est un peu l'impression qu'il m'a faite, convint Jennifer.

— Il nous a tout de même fait visiter son coffre-fort, lui rappela Tom. Et il nous a montré sa collection de pièces.

— En ce cas, vous êtes allés plus loin que la plupart des gens, observa Dumas en levant les sourcils. Que je sache, il n'invite jamais personne dans son bunker.

La radio de Dumas crépita. D'un air exaspéré, il plongea une main dans sa poche pour baisser le volume.

— Patron ?

Une voix étouffée vibrait sous sa veste. Dumas prit un air consterné et sortit sa radio.

— Oui ?

— On les a coincés en bas.

— J'arrive. (Il rangea son émetteur et expliqua :) Je crois que nous avons rencontré des amis à vous en bas. Eux aussi vous ont suivis depuis chez Van Simson.

— Oh, ceux-là ? railla Tom en sortant le revolver de sa poche. Il y en a un qui a laissé tomber ça en repartant.

Dumas prit l'arme.

— Bon. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Tom attrapa le journal

resté sur la table basse et le glissa sous sa veste avant que Dumas ne se retourne.

— Où passez-vous la nuit ?

— Nous ne savons pas encore, répondit Tom.

— Je vais vous réserver quelque chose.

— Ce ne sera pas nécessaire, intervint Jennifer.

— Mais si, j'insiste. Et si vous voulez solliciter la coopération des autorités françaises, je vous suggère de passer par les voies officielles. Sans quoi, j'aimerais mieux que vous ayez tous deux quitté le territoire demain.

Il lui envoya son insigne qu'elle rattrapa au vol.

— Allez à l'hôtel Saint-Merri, dans le 4^e. Dites-leur que vous venez de ma part.

— Merci, Jean-Pierre, dit Tom en lui serrant la main.

— De rien, vieux. Je suis content de te revoir... Mais méfie-toi.

— De quoi ? De Van Simson ?

Dumas lui fit un clin d'œil.

— Non. Plutôt d'elle. Ce genre de femme peut être dangereuse.

Chapitre 8

Hôtel Saint-Merri, 4^e arrondissement, Paris, 19 h 26

TOM renversa la tête sous le jet massant de la douche, laissant l'eau ruisseler sur ses cheveux et lui emplir les oreilles. Il écouta sa respiration amplifiée, et le martèlement sourd qui lui battait les tempes s'apaisa. C'est alors qu'il réalisa à quel point il était fatigué.

Il se savonna énergiquement, repéra le rasoir fourni par l'hôtel et se rasa en réussissant à ne pas se couper. Adossé au carrelage, il augmenta un peu la température.

Comment avait-il échoué ici ? Il l'avait presque oublié. Oncle Harry. C'était cela. Il était venu retrouver les assassins de Harry.

Et se refaire une virginité. La proposition de Jennifer était une occasion unique. Elle le débarrassait de l'épée de Damoclès de la CIA et de Clarke. Mais pouvait-il lui faire confiance ?

Il ferma le robinet et attrapa une serviette sur le séchoir. Puis il enfila un jean et un tee-shirt, cadeaux du FBI. Il laça ses baskets puis alla frapper à la porte de Jennifer.

— Entrez.

— Je descends un instant voir si j'arrive à réserver une table.

— D'accord. Ça tombe bien, j'ai un coup de fil à passer. Je vais proposer que nous allions à Amsterdam pour suivre la piste de Steiner.

— Très bien. Mais n'oubliez pas notre marché. Si vous n'obtenez pas leur accord ferme, vous irez toute seule à Amsterdam.

— Compris.

Elle se dirigea vers la salle de bains. Tom remarqua sa nuque musclée et la courbe parfaite de son dos. Il se ressaisit aussitôt. C'était exactement ce que Jean-Pierre avait voulu dire quand il

lui disait qu'elle était dangereuse.

Dehors, le soleil couchant jetait des reflets jaunes sur les façades pâles des immeubles. La clientèle des cafés et des restaurants envahissait les trottoirs sous de grands parasols aux couleurs vives, éclairés par en dessous comme des lanternes. Le brouhaha des conversations se mêlait au grondement continu venu de la rue de Rivoli.

— Hé, Tom ! Par ici !

Tom se retourna brusquement vers une table en terrassé.

— Salut, Tom !

Archie était pratiquement méconnaissable. En tee-shirt et en short, un sac à dos posé à ses pieds, avec sa casquette de baseball vissée sur la tête et ses lunettes de soleil, il passait parfaitement inaperçu dans la foule bigarrée des touristes.

Tom l'attrapa par le colback.

— Qu'est-ce que tu fous là, bon Dieu ? À quoi tu joues ?

— Du calme, vieux, fit Archie en redressant ses lunettes sur son nez. Jean-Pierre m'a appelé. Il me devait un petit service. Je te le jure.

Tom relâcha légèrement son étai.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu étais à Paris. J'ai épousseté mon passeport, j'ai sauté dans le premier Eurostar et je lui ai passé un coup de fil en arrivant.

Tom le lâcha et Archie retomba sur sa chaise chromée.

— Qu'est-ce que tu me veux, Archie ?

— Il faut qu'on parle. C'est vraiment un gros coup. Il paraît que tu as descendu le vieux Renwick ? Ça a l'air plutôt moche.

— Je me suis fait piéger, Archie, soupira Tom. J'ai dîné avec Harry hier soir. Et le lendemain, Clarke a relevé mes empreintes partout.

— Qui pourrait avoir intérêt à te piéger ? Ça a un rapport avec la fille ?

— Ah, parce qu'il t'a aussi parlé d'elle ? Bravo...

— T'énerve pas. Jean-Pierre m'a dit que tu étais venu ici avec une fille, c'est tout. Il avait l'air de penser qu'elle t'embêtait un peu.

Archie plongea la main dans son sac à dos et sortit deux

téléphones portables.

— Tu peux le dire. Elle travaille pour le FBI.

Archie s'étrangla :

— Le FBI ? Tu rigoles ?

— Ils ont trouvé mon ADN dans l'appartement de New York. Et s'ils ne sont pas venus me cueillir, c'est simplement parce qu'ils pensent que c'est moi qui ai dévalisé Fort Knox et ils veulent me proposer un arrangement.

— Fort Knox ?

— Archie, ils peuvent prouver que je n'ai rien à voir avec la mort de Harry, mais ils refusent de le faire si je ne les aide pas à récupérer ce qui a disparu de Fort Knox. Et si je le fais, ils promettent d'effacer mon dossier.

— Et tu les crois ? s'esclaffa Archie. Ils sont tous pareils, vieux. Pour eux, les types comme toi et moi sont les hommes à abattre. Et le moment venu, ils ne se gêneront pas. Tu es pourtant mieux placé que n'importe qui pour le savoir.

— Je sais, hésita Tom. Et je sais que c'est idiot, mais je ne pense pas qu'elle soit comme ça.

— Oh, je t'en prie, tu la connais à peine.

— Peut-être, mais je pense qu'elle joue réglo avec moi.

Tom fut lui-même surpris de l'assurance qu'il y avait dans sa voix.

— Elle peut promettre tout ce qu'elle veut, mais à ta place, je me méfierais de ses supérieurs.

— Elle était au dîner avec moi. Elle m'a vu partir et elle avait mis des agents pour me surveiller toute la nuit. Ils peuvent témoigner que je n'ai pas bougé de chez moi ni appelé qui que ce soit.

— Bien sûr. Et le lendemain, elle réapparaît comme Mère Teresa pour te proposer un marché. Réveille-toi, Tom. C'est un agent fédéral. Moi, ça m'étonnerait à peine si elle avait fait estourbir ton vieil Harry pour t'obliger à lui donner un coup de main.

Tom frissonna. L'avion dans le Kent, la voiture et les vêtements à Deauville, tout avait été si facile, si bien huilé. Quelque chose lui échappait-il ?

— Et que se passera-t-il si ces témoins s'évanouissent dans la

nature avant de pouvoir confirmer ton alibi ? poursuivit Archie. Que se passera-t-il si elle te file entre les doigts quand Clarke reviendra te chercher ? Viens faire ce boulot avec moi. Récupère le deuxième œuf. Et ensuite va t'installer ailleurs. Moi-même, je songe à changer d'air. Hong Kong ? Buenos Aires ? À toi de choisir.

— C'est donc pour ça que tu me colles aux basques ? Pour ce boulot à la con ? Tu ne penses donc jamais à rien d'autre qu'à l'argent ?

— Je peux avoir tout ton matériel prêt pour demain, au plus tard. L'œuf est dans une collection privée. Deux gardes, trois peut-être au maximum. Ce sera du gâteau.

Au moment où Archie faisait claquer ses doigts pour appuyer son argument, l'un de ses téléphones sonna.

— Oui ?... Eh bien, tu peux lui dire de ma part qu'il est...

Tom lui arracha le téléphone des mains et le lâcha dans son verre de bière.

— Tu vas m'écouter, oui ? Je ne ferai pas ce boulot.

Furieux, Archie récupéra son téléphone et l'essuya avec une serviette en papier. L'écran ne répondait plus.

— Tu vas faire confiance à des gens qui t'ont déjà trahi, foutre en l'air ce boulot et avoir Cassius sur le dos. Ce n'est plus de l'inconscience, c'est du suicide pur et simple.

— Si je fais ce que tu me proposes, je serai en cavale pour le restant de mes jours. Ce n'est pas une vie qui vaut la peine d'être vécue.

Archie leva sur Tom un regard plein de reproche :

— Et Cassius ?

— Cassius ? Je m'en occuperai quand je le verrai. Si je le vois.

— Alors tu ne vas même pas réfléchir à mon offre ?

— Si, je vais y réfléchir. Mais de ton côté, cherche quand même quelqu'un d'autre pour ce boulot.

— Si tu prends la mauvaise décision, Tom, nous en pâtirons tous les deux, je peux te le garantir, fit Archie en dodelinant de la tête.

Il récupéra son deuxième portable, se leva et disparut dans la lumière du soir.

Hôtel Saint-Merri, 4^e arrondissement, Paris, 20 h 01

JENNIFER avait encore les cheveux mouillés, et quelques gouttelettes luisaient sur ses épaules tandis qu'elle enfilait son slip et attachait son soutien-gorge de dentelle noire. Elle s'assit sur le rebord du lit et glissa ses longues jambes dans un jean noir moulant.

Comme elle avait encore chaud après la douche, elle entrouvrit la fenêtre pour laisser entrer un filet d'air. Les voilages gonflèrent sous la brise légère. Sur la commode, son téléphone se mit à vibrer frénétiquement. Elle savait qui c'était. Avant de décrocher, elle prit le temps de se repasser mentalement ses arguments.

— Browne ? C'est Bob.

À son intonation sèche et rapide, elle comprit qu'il n'était pas d'humeur bavarder. Elle se bornerait donc à des réponses courtes et précises, comme les aimait Corbett.

— Oui, monsieur ?

— Comment ça se passe ? Dites-moi que vous avez quelques bonnes nouvelles.

Il avait l'air fatigué et inquiet.

— Nous progressons un peu. Nous sommes allées voir Van Simson, comme convenu. Sa pièce est toujours là. Mais j'ai eu l'impression qu'il en savait plus qu'il ne voulait bien le dire. Il s'est montré surpris, mais peut-être pas assez. Je pense qu'il était déjà au courant de l'existence des autres pièces.

— Autre chose ?

Visiblement, Corbett n'était pas impressionné.

— Nous sommes allés chez Ranieri. Le premier appartement était un leurre. Kirk a trouvé le vrai, et dans la foulée, un journal allemand daté de quelques jours après le meurtre de Ranieri. Il y avait un article sur un cambriolage à l'aéroport de Shiphol.

— Ah bon ?

Il avait enfin l'air de s'intéresser à ce qu'elle lui apprenait.

— J'ai demandé à Max de vérifier. Apparemment, quelques semaines après le casse de Shiphol, un Allemand a été assassiné à Amsterdam – d'un coup de couteau dans la poitrine, comme Ranieri. Quand la police néerlandaise a perquisitionné son appartement, elle a retrouvé une partie du matériel volé à l'aéroport.

— Je ne vous suis pas...

Elle sentit une légère tension dans sa voix, signe qu'il s'impatiait.

— Il s'appelait Karl Steiner. Et devinez qui l'a sorti de prison quelques jours avant de se faire tuer ?

— Ranieri ?

— Exactement.

— Où voulez-vous en venir ?

— Ce n'est qu'une théorie, mais il n'est pas impossible que celui qui a volé les pièces à Fort Knox ait essayé de les faire passer en Europe en les cachant dans une livraison de fret. Notre Allemand, Steiner, serait tombé sur l'une des caisses qui contenaient les pièces. Il connaissait Ranieri et est venu à Paris lui demander d'en fourguer une. Puis, quand Ranieri s'est fait assassiner, Steiner est retourné aux Pays-Bas, laissant derrière lui le journal que nous avons trouvé. Quelques jours plus tard, il s'est fait descendre à son tour.

— Et vous en concluez ?...

— Que c'est la même personne qui a tué Ranieri et Steiner, décréta fermement Jennifer. Et que cette personne était probablement un client potentiel. Comme il y a très peu de gens susceptibles de s'intéresser à ces pièces, il se pourrait même que Ranieri et Steiner aient essayé de les revendre à celui-là même qui les avait volées.

— Ça se tient, convint Corbett au grand soulagement de son agent. En tout cas, ça me donne assez d'éléments pour faire patienter Piper et Green quelques jours. Vous, dépêchez-vous d'aller à Amsterdam.

— Je comptais y aller demain.

— Très bien. Nous avons eu le relevé téléphonique de

Renwick. Il a passé deux coups de fil ce soir-là. Tous deux sur des portables pris sous des faux noms. L'un en Grande-Bretagne, l'autre aux Pays-Bas.

— Aux Pays-Bas ? Il y aurait donc peut-être un lien avec Steiner ?

— Impossible de le savoir. Les numéros ont été annulés depuis.

— Et pour Kirk, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle d'un ton aussi détaché que possible. Monsieur Young a-t-il accepté le marché, ou bien devons-nous le laisser partir ?

— Oh, pour l'instant, gardez-le. Tant qu'il respecte sa partie du contrat et enterre le Centaure. Mais méfiez-vous de lui.

— Je sais. Mais je ne pense pas que Piper nous ait tout dit à son sujet.

— Vous voulez dire que Kirk n'aurait pas assassiné son agent traitant ?

— Non, non, ça, il le reconnaît. Mais il dit que la CIA a essayé de le descendre, et qu'il a agi en légitime défense.

— Et vous l'avez cru ?

— Bien sûr que non. Du moins pas au premier coup. Mais les services secrets français ont confirmé son histoire.

— Les quoi ?

Jennifer se mordit la langue. La conversation ne prenait pas le tour qu'elle avait espéré.

— Ils nous ont retrouvés chez Ranieri. Ils nous avaient suivis depuis chez Van Simson, qu'ils filaient apparemment.

— Pour tout vous dire, Browne, je croirais plus volontiers la version de Piper que celle de quelqu'un qui a passé sa vie à mentir à tout le monde. Au bout du compte, Kirk est un escroc, rien d'autre. Laissez tomber. Kirk n'est pas votre problème. Tout ce qu'on vous demande, c'est de récupérer les pièces et de nous ramener celui qui les a volées.

— Je sais.

— Restez concentrée sur votre mission. Si vous vous dispersez, je vous dessaisis du dossier.

C'était bien la dernière chose qu'elle voulait. Mieux valait dire à Corbett ce qu'il avait envie d'entendre.

— Ne vous en faites pas, je suis dedans à 100 %. Vous pouvez

compter sur moi. La seule raison pour laquelle Kirk m'intéresse, c'est que je pense qu'il peut nous aider à résoudre l'affaire.

— Très bien, Browne, vous faites un excellent boulot. Continuez.

Il raccrocha.

Bientôt, on frappa à la porte. Elle eut à peine le temps d'enfiler un tee-shirt noir.

— Entrez.

Elle avait encore son téléphone en main quand Tom poussa la porte.

— Tout se passe bien ? demanda-t-elle.

— Oui, oui. J'ai réservé une table au restaurant d'à côté.

Elle crut déceler une pointe d'agressivité dans sa voix.

— Super. Allons-y, répondit-elle en jetant son portable sur le lit.

* * *

LE restaurant était un établissement vieillot et bondé, bruissant du tintement des couverts usés sur le brillant terni de la porcelaine. Ils s'installèrent à une table de bistro ovale, au fond de la salle.

Un serveur leur présenta un menu à chacun et alluma une bougie enfoncée dans une vieille bouteille de vin. La lueur de la mèche se réfléchit sur le miroir du plafond et les auréola d'une lumière pâle.

Jennifer regarda autour d'elle.

— C'est un très joli cadre.

— Et avec tous les Parisiens qui y viennent, ça doit être bon, ajouta Tom en regardant les autres convives.

Un jeune couple aux alliances flambant neuves. Une vieille femme solitaire, les cheveux ramenés en chignon, qui donnait discrètement les restes de son assiette à un yorkshire caché dans son sac à main.

Le serveur revint et prit commande. Le bourgogne arriva presque aussitôt. Tom goûta et approuva d'un signe de tête. On remplit leurs verres, et ils commencèrent à manger dans un silence embarrassé. Jennifer repensait à sa conversation avec

Corbett quand Tom la tira de ses pensées.

— Alors, notre accord tient toujours ?

Jennifer acquiesça en avalant sa bouchée.

— Vous nous aidez, nous vous aidons. Le marché est toujours le même. Et vous enterrez le Centaure.

— Et vous les croyez ?

— Quelle raison aurais-je de ne pas les croire ? Vous ne les intéressez plus... Ils veulent simplement les pièces.

— Et s'ils ne les récupèrent pas ? Je n'ai aucune garantie.

— Écoutez, je vous ai donné ma parole.

Il planta ses yeux dans les siens et elle vit la même suspicion que le jour où ils s'étaient rencontrés.

— Votre parole ?

— Si vous me connaissiez, vous sauriez que cela veut dire quelque chose, répondit Jennifer en se versant un autre verre de vin.

— Pourquoi avez-vous choisi de travailler pour le FBI ? reprit Tom après un long silence.

— C'est de famille. Mon père, mon oncle Ronnie, mon grand-père George étaient tous dans la police. De là, il n'y avait qu'un pas pour le FBI. Et je l'ai franchi.

— Et ça vous plaît ?

— Il y a de bons moments et des moins bons. Mais je crois que ce qui me plaît le plus, c'est de savoir que je sers à quelque chose.

— Je vois...

Elle eut l'impression qu'il s'efforçait surtout d'alimenter la conversation.

— Et que faites-vous quand vous ne travaillez pas ?

— Je dors, essentiellement.

— Ah, alors vous n'avez pas de petit copain, conclut-il avec un sourire narquois.

— Non, répliqua-t-elle sèchement, sur la défensive.

— Mais il y en a eu un. Que s'est-il passé ?

— Il est mort.

Ça lui avait échappé. Elle s'employait depuis des années à enfouir ce pénible souvenir et c'était bien la dernière chose dont elle avait envie de discuter.

— Comment ?

— Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

Ils passèrent le reste du repas le nez dans leur assiette. Les tables se vidaient peu à peu. On vint débarrasser la leur. Tom commanda un express.

— De quelle région êtes-vous, Jennifer ?

— De l'État de New York. De petites rues ombragées, de bonnes équipes de base-ball. Une petite vie tranquille.

— Et votre famille ?

— Ma mère est coiffeuse. Elle a pris sa retraite cette année. Tout ce qu'elle attend de moi, c'est que je me marie pour lui donner des petits-enfants.

Tom sourit.

— Mon père est tout le contraire poursuivit-elle. Je crois qu'il aurait voulu un garçon, mais il a eu deux filles, et il nous a élevées à la garçonne. Ma sœur vient de terminer ses études à Johns Hopkins. Elle veut devenir médecin.

— Et vous vous entendez bien avec tout le monde ?

— On a nos petits accrochages, comme dans toutes les familles, mais dans l'ensemble, oui.

— Ils doivent être très fiers de vous.

Peut-être était-ce la tristesse soudaine dans la voix de Tom qui faisait allusion à ce que lui-même avait perdu, ou la douleur aiguë de sa propre culpabilité... Elle sombra tout d'un coup dans une profonde mélancolie.

Sans un mot, ils regardèrent les serveurs papillonner autour de leur table et moucher les bougies entre leurs doigts humides.

Gare du Nord, 10^e arrondissement, Paris, 21 h 13

ARCHIE remontait la rue Denain, vers l'entrée principale de la gare. Sous les lampadaires, la vaste esplanade qui s'étirait devant la façade néoclassique grouillait encore de chauffeurs de taxi et de pickpockets guettant leur prochaine victime. Des Tziganes roumains tendaient vers les passants des mains décharnées.

Il sentit approcher la voiture avant de la voir. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, ses phares inondèrent l'asphalte d'un faisceau jaune. Elle s'arrêta et, à l'arrière, une vitre fumée s'abaissa de quelques centimètres.

— Tu vas quelque part ?

— Je vous connais ? dit prudemment Archie.

— Oui et non. Tu es presque en retard.

— Cassius ? bégaya Archie, le cœur battant.

— Tu as pourtant été chaudement recommandé. Jusqu'à présent, tu n'as pas fait grand-chose pour mériter ta réputation. Tu étais en retard pour le premier œuf. Et maintenant, à deux jours de l'échéance, toujours aucune nouvelle du second.

Archie avala sa salive et se maudit d'avoir choisi de se promener à pied.

— Ça a été plus difficile que nous ne le pensions. Si j'avais un peu plus de temps, peut-être que...

— Malheureusement, c'est exactement ce que je ne peux pas te donner. Je t'ai grassement payé. Maintenant, j'attends que tu fasses ton boulot.

— J'essaie encore de convaincre Félix. À part ça, tout est prêt.

— Où ça se passe ?

— Vous savez que je ne peux pas vous le dire.

— Où ? répéta la voix d'un ton menaçant.

- À Amsterdam, bafouilla-t-il en baissant les yeux.
- Bien. Si tu nous lâches, tu sais ce qui t'arrivera.

Chapitre 9

***Hôtel Seven Bridges, Amsterdam, Pays-Bas, 28 juillet,
14 h 37***

JENNIFER s'affala sur le lit et défit ses chaussures qui tombèrent sans bruit sur la moquette marron élimée. Ils s'étaient relayés au volant, mais la route avait été longue et elle n'avait pas beaucoup dormi la nuit précédente. Elle se sentait vidée, exténuée. Elle n'avait pas eu le temps de se remettre du décalage horaire, et son enquête sur le vol de Fort Knox l'épuisait. Les derniers jours avaient été plutôt chargés : un innocent assassiné, la pièce volée, l'atterrissage clandestin en France, et tout cela avec le suspect numéro un à ses côtés !

Elle reconnut toutefois que le mystère Tom Kirk ne faisait qu'ajouter à la tension émotionnelle : l'homme qu'elle côtoyait depuis maintenant deux jours n'avait rien de commun avec celui que lui avait décrit Piper. C'était d'ailleurs pour surmonter son trouble qu'elle avait trop bu la veille au soir.

Elle avait vu en Tom un garçon plein de ressource, intelligent et farouchement loyal. Quelqu'un qui avait de bonnes raisons d'être ce qu'il était. Pendant le voyage, elle avait compris qu'elle était à la croisée des chemins : fallait-il lui faire confiance ou pas ?

Sans lui, elle n'aurait jamais trouvé la planque de Ranieri ni fait le lien avec Steiner. Tom Kirk méritait assurément une seconde chance. Restait à savoir si Corbett le comprendrait.

Elle ouvrit un œil en entendant Tom se débattre pour accrocher un drap autour des coins du grand miroir qui dominait le mur de droite.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Cette chambre est parfois utilisée pour des tournages de

films pornos, expliqua-t-il sans se retourner. Je suis presque sûr que c'est un miroir sans tain. Je me suis dit que vous préféreriez ne pas prendre de risque.

Elle se leva d'un bond.

— Quoi ? Vous m'avez amenée dans un bordel ?

Elle s'éloigna du lit, craignant d'effleurer la moindre surface qui aurait pu être souillée par les précédents locataires.

— Pas un bordel ! Un hôtel de passe, tout au plus. De toute façon, je connais le propriétaire. Désolé, il ne leur restait plus qu'une chambre. Ne vous en faites pas, je dormirai sur la moquette.

Elle n'était pas d'humeur à discuter. Elle se rassit, ouvrit une enveloppe matelassée que Corbett avait envoyée à l'hôtel et lui résuma à voix haute les premières pages.

— Karl Steiner. Allemand de l'Est. Quarante-six ans. Ancien garde-frontière. Informateur présumé de la Stasi. A purgé une peine pour vol à main armée. Impliqué dans plusieurs crimes. S'est installé aux Pays-Bas il y a trois ans. Apparemment, pour mieux servir sa dépendance à l'héroïne.

— Et son assassinat ? Qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Pas grand-chose. C'est exactement la même blessure que Ranieri, mais lui était au téléphone quand ça lui est arrivé. L'appel a été localisé vers une cabine téléphonique de Londres. Il avait encore ses clés et son portefeuille sur lui, et la police néerlandaise pense donc que c'était une histoire de drogue.

Elle consulta une autre page dactylographiée.

— Ça alors ! Incroyable ! Ils ont reçu une vidéo du meurtre !

— Comment ça ? Une cassette vidéo ?

— Oui. Un touriste a saisi la scène sur son Caméscope. Il doit y en avoir une copie quelque part.

Jennifer fouilla dans l'enveloppe et en tira triomphalement une cassette vidéo. Tom la lui arracha des mains et alluma le téléviseur. Le lecteur avala la cassette. Une image vacillante apparut à l'écran. En arrière-fond, on entendait le clapotis et le ronflement du bateau-mouche. De petits immeubles de brique défilaient paresseusement.

Soudain, le bateau plongea dans l'ombre, et l'objectif zooma sur un pont : Tom et Jennifer assistèrent ébahis au meurtre de

Steiner, saisi avec un réalisme terrifiant.

La scène ne durait que quelques secondes. Un homme dans une cabine téléphonique, deux autres approchant silencieusement, le téléphone qui lui tombait des mains. Puis l'éclat révélateur de l'acier, et un cadavre affalé sur le trottoir.

Tom baissa les yeux. Il avait été fasciné par la séquence, incapable de détacher les yeux de l'écran au moment où le couteau plongeait, où le cœur de Steiner s'était arrêté de battre.

— On la repasse ? proposa-t-il d'un air coupable.

Jennifer hocha la tête. Il rembobina la cassette, appuya sur la touche et s'enfonça dans son fauteuil. Steiner était aisément reconnaissable, mais il n'y avait aucune façon d'identifier les assassins. Il était tout aussi impossible de voir si les deux hommes avaient emporté quoi que ce soit. Au moment crucial où ils se penchaient tous les deux sur leur victime, le bateau était passé sous un autre pont.

Tom visionna à nouveau la scène. Il arrêta l'image juste avant que Steiner ne remarque les deux hommes.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Karl ? marmonna-t-il entre ses dents.

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Regardez-le. Il fait face à l'arrière de la cabine, il nous tourne le dos, le bras gauche appuyé contre la vitre du fond, et il retient le combiné entre la joue et l'épaule gauche. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— En effet. On dirait qu'il lit quelque chose. Ou bien qu'il s'appuie sur le haut du téléphone avec sa main droite. Tiens, je me demande si on a retrouvé un stylo sur lui ?

— Vous pensez qu'il était en train de noter quelque chose ?

— Oui, mais sur quoi écrivait-il ? Il ne met rien dans ses poches.

— Si la police n'a rien trouvé sur lui, c'est peut-être encore là-bas. Allons voir.

Prinsengracht, Amsterdam, Pays-Bas, 15 h 21

ILS passèrent devant les terrasses animées de Rembrandtplein, où les caricaturistes hélaiient les passants sur fond de flûtes sud-américaines et de vieux airs des Beatles. Sur Singel, ils croisèrent un mime recouvert des pieds à la tête de peinture argentée, qui bougeait comme un robot à chaque fois qu'une pièce tintait dans la coupelle déposée à ses pieds. De là, ils remontèrent vers Raadhuis Straat.

Jennifer se tordait la langue à essayer de lire les noms de rue imprononçables. Le soleil pailletait d'éclats dorés les eaux calmes du canal. Drôle de ville, sillonnée de 100 kilomètres de canaux qu'enjambaient 400 ponts de pierre.

Ils n'eurent aucun mal à repérer le lieu du crime : une grande tente de plastique blanc avait été montée sur le trottoir pour abriter la cabine téléphonique des regards indiscrets. Un ruban de plastique bleu et blanc claquait au vent.

Ils jetèrent un coup d'œil rapide autour d'eux mais ne virent aucun uniforme. Visiblement, la tente n'était pas surveillée. Ils sautèrent la barrière de métal et se faufilèrent par le volet de l'entrée.

Les bâches de plastique ne laissaient filtrer qu'une vague lueur jaune. Par terre, la sciure dispersée pour absorber le sang de la victime avait séché en petites mottes noirâtres. Comme dans tout Amsterdam, la vitre arrière de la cabine était tapissée de cartes et de prospectus aux couleurs criardes, vantant très explicitement les spectacles de strip-tease et les services des prostituées. Tom les étudia attentivement.

— Vous vous ennuyez à ce point ? plaisanta Jennifer.

— On ne peut pas dire, bougonna-t-il, concentré sur son inspection. Mais d'après moi, il a pu attraper le premier bout de papier qui lui est tombé sous la main. Tenez, regardez, il en

manque une ici. Vous êtes sûre qu'ils n'ont rien trouvé par terre ?

— Le rapport en aurait parlé.

— Dommage. À supposer qu'il ait griffonné sur l'une de ces cartes, elle a dû s'envoler entre-temps.

Il se retourna, une grimace de déception aux lèvres. À cet instant, il remarqua quelque chose par terre. Un infime éclat blanc, à peine un confetti. En y regardant de plus près, il retrouva son sourire : c'était le coin d'une carte tombée derrière le téléphone.

Il gratta délicatement de la sciure pour la dégager. Le recto était illustré d'une photo de femme blonde portant pour tout vêtement des bottes et un chapeau de cow-boy. Son visage s'illumina :

— Je crois que nous avons eu de la chance.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

Jennifer plissa les yeux pour déchiffrer les chiffres griffonnés à la va-vite sur le coin supérieur gauche. Tom les lut à voix haute :

— 0090212. Ça pourrait être un numéro de téléphone. En Europe, le 00 est le code d'accès pour l'international.

— Et 90 et 212, qu'est-ce que c'est ?

— 212 c'est New York, non ? Mais ça ne colle pas : le code pays des États-Unis c'est le 1, pas 90.

— Ce n'est pas une liste des codes pays, là ? demanda Jennifer en indiquant une affiche plastifiée fixée à gauche du téléphone.

Elle suivit la liste du bout du doigt :

— Chine, 86, Inde, 91, Mexique 52, Ah, voilà... Turquie, 90.

— Bien sûr, fit Tom en faisant claquer ses doigts. J'aurais dû le savoir. Et 212, c'est le code ville d'Istanbul.

— Ça se précise : Steiner était en train de noter un numéro quand il a été abattu.

— Ça se pourrait.

— Et s'il en était encore à chercher un acheteur, il était peut-être sur une piste.

Tom haussa les épaules :

— À Istanbul ? Ce n'est pas l'endroit rêvé.

L'ombre d'une silhouette se découpa soudain sur le plastique. Quelqu'un approchait.

— *Wie is daar ?*

— Merde !

Tom glissa la carte dans sa poche et chercha rapidement une issue. Il n'y en avait pas. La tente était solidement amarrée au pavé du trottoir.

Une grande main gantée apparut sur le volet de l'entrée et écarta la bâche. Tom savait que cela n'annonçait rien de bon. Ni l'un ni l'autre ne pouvait se permettre de se faire remarquer par la police néerlandaise. Il passa rapidement en revue les options possibles. Il n'en trouva qu'une : il attrapa Jennifer et l'embrassa passionnément.

Elle suffoqua sous le coup de la surprise. Les bras coincés contre la poitrine de Tom, elle tenta maladroitement de le repousser. Pourtant, ses paupières se fermèrent, ses lèvres s'ouvrirent. Il y avait plus de trois ans qu'on ne l'avait pas embrassée comme ça.

Un agent de police furibond entra dans la tente.

— *Stoppen !* ordonna-t-il. Arrêtez, répéta-t-il en voyant qu'ils l'ignoraient. C'est une zone interdite, ici. Pas pour les touristes.

— Désolé, bafouilla Tom. Je croyais que...

L'agent leur jeta un regard méfiant et inspecta les lieux pour s'assurer qu'ils n'avaient rien dérangé.

— Bon, allez, filez !

Il souleva le rabat de la tente et les laissa passer sous son bras. Ils sautèrent la barrière et repartirent piteusement vers leur hôtel.

— Je suis désolé, finit par bredouiller Tom.

— Ce n'est rien, répondit Jennifer sur un ton faussement détaché tandis qu'elle essayait désespérément de calmer les battements furieux de son cœur.

En un sens, sa réaction ne la surprenait qu'à moitié : au bout de trois ans, il était bien normal qu'un baiser la bouleverse à ce point. N'importe quel baiser. En revanche, elle s'étonnait de n'éprouver aucun sentiment de culpabilité.

— C'est idiot, mais c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit, insista Tom. Je me suis dit que nous aurions l'air moins

suspects.

— Ah, parce que, d'après vous, nous n'avions pas l'air suspects ?

— Je dois dire que vous étiez assez convaincante.

— Est-ce que j'avais le choix ?

— Oh, je vous en prie, ce n'était qu'un baiser. On ne va pas en faire un plat ! Vous vous en remettrez.

Jennifer pinça les lèvres, le regard perdu dans le lointain, et inspira profondément :

— Je vous ai dit que j'avais un ami et qu'il est mort. Autant que vous sachiez la vérité : c'est moi qui l'ai tué.

— Ah ?...

Pour une fois, Tom ne trouvait plus les mots.

— Depuis, pour moi, aucun baiser ne peut être « qu'un baiser ». Plus maintenant. Alors n'en parlons plus, d'accord ?

Centraal Station, Amsterdam, Pays-Bas, 17 h 32

LE trille aigu de la sonnerie lui faisait vibrer le tympan. Drrriiing, driiing, driiing.

Tom ferma les yeux et attendit, le front appuyé à la vitre de la cabine.

Driiing, driiing, driiing.

L'arrivée d'un train à la gare centrale grossit le flot de voyageurs dont les pas résonnaient sur le pavé.

Driiing, driiing – clic !

Il tressaillit. Silence à l'autre bout du fil. Archie attendait toujours que son correspondant parle le premier. C'était sa façon à lui, bien rudimentaire, de filtrer les appels.

— Archie, c'est Fel... Tom.

— Ah, Tom ! Tu tombes bien. J'essaie de te joindre depuis hier soir. Où traînes-tu encore, bon Dieu ?

Tom esquiva la question.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Il m'a retrouvé hier soir. Cassius.

— Cassius ? Comment peux-tu le savoir ? Personne ne l'a jamais vu.

Tom espérait qu'Archie se trompait. Il fallait qu'il se trompe.

— Je n'ai pas dit que je l'avais vu, mais c'était bien lui, tu peux me croire. Il m'a dit que si tu ne faisais pas le boulot, il me retrouverait. Moi d'abord, et toi après.

Tom regarda sans la voir la femme qui gesticulait dans la cabine voisine et dont la voix perçante faisait trembler les vitrages.

— Tu es toujours avec ta fille du FBI ?

— Oui.

— À quoi tu joues ?

— Je te l'ai déjà expliqué. On pense qu'il y a eu un vol à Fort

Knox. J'essaie de démêler un peu cet écheveau.

— Et qu'est-ce qu'ils ont fauché, au juste ?

— Des pièces très précieuses. J'ai l'impression qu'ils sont en train de les refourguer à quelqu'un à Istanbul, mais je n'en suis pas sûr.

— Istanbul ? Facile : c'est là que Cassius organise ses enchères clandestines demain soir. C'est justement pour Istanbul qu'il veut les œufs.

— Donc, les œufs et les pièces sont pour le même client.

— C'est pour ça qu'il est pressé. Il paraît qu'il a perdu un gros paquet d'argent. Il a besoin de se refaire. À tel point qu'il met une partie de sa collection personnelle en vente et qu'il a rameuté de vieux copains qui lui doivent un service pour éviter les anicroches.

— Et ça se passe où ?

— Ah, ça, c'est très confidentiel. C'est sur invitation exclusivement. Bon, tu le prends ce boulot, oui ou non ?

Tom ferma les yeux.

— J'y réfléchis.

— Alors ce n'est pas un non catégorique ?

— Ça l'était. Maintenant, je ne sais plus. Hier soir, en rentrant à l'hôtel, j'ai surpris une conversation entre Jennifer et son chef.

— Et qu'est-ce qu'elle disait ?

— En gros, qu'il pouvait compter sur elle et que la fin justifiait les moyens. En d'autres termes, elle se contrefiche de ce qui peut bien m'arriver.

— Tu vois ? s'écria triomphalement Archie. Je te l'avais bien dit. Tu ne peux pas faire confiance à ces gens-là.

— Je sais, mais je ne peux pas disparaître comme ça pour aller faire ce boulot.

— Et pourquoi pas ?

— Pour toutes sortes de raisons. D'abord parce que j'ai oublié ma montre à l'hôtel.

— Bah, ce n'est qu'une montre. Je t'en paierai une autre.

— Non, celle-là, c'est celle que ma mère m'a laissée.

— Eh bien on ira la récupérer. Tu as le temps.

— Et mon matériel ?

— Tout est arrivé, au même endroit que d'habitude. Je l'ai expédié hier soir.

— Comment savais-tu que j'en aurais besoin ? murmura Tom.

— Je te connais, Tom. Tu n'es pas un lâcheur. Et tu sais comme moi où est ton intérêt.

— D'accord, trancha Tom d'une voix glaciale. Tu as gagné. Je vais chercher l'œuf pour Cassius. Après ça, on arrête.

***Immeuble J. Edgar Hoover, Washington, 28 juillet,
13 h 42***

BOB CORBETT se pencha sur le haut-parleur du téléphone.

— Répétez ça !

— J'ai dit : il est sorti. Je lui ai dit que j'avais des choses à faire et je l'ai envoyé s'amuser ailleurs pendant quelques heures. Nous partageons une chambre. Il a compris.

— Très bien, Browne. Merci. Nous allons voir si nous trouvons quelque chose sur cette piste d'Istanbul. Rappelez plus tard.

Corbett appuya sur la touche du haut-parleur et la ligne se coupa.

— Ils partagent une chambre ! rugit John Piper, rouge de colère. Mais qu'est-ce qu'elle a dans le crâne, nom de Dieu ? Il y a trois jours, Kirk était notre suspect numéro un. Vous m'expliquez à quoi ça rime, tout ça, Bob ?

— Ça s'appelle une couverture, John, siffla Corbett.

Lui-même ne savait pas trop qu'en penser, mais il se serait bien gardé de laisser Piper marquer des points.

— Je croyais que vous étiez dans le métier, à une certaine époque, reprit-il. Vous savez, dans ce genre de mission, on ne choisit pas toujours où on dort ni avec qui...

Il se tourna vers ses autres interlocuteurs :

— Qu'est-ce que ça vous inspire ?

Green, le directeur du FBI, s'exprima le premier :

— On dirait que Kirk y met vraiment de la bonne volonté. C'est lui a qui fait le lien avec Amsterdam, et maintenant Istanbul. Du très bon boulot. Nous devrions peut-être lui proposer de reprendre du service !

Tous s'esclaffèrent. Mais la boutade ne fit pas rire John Piper :

— Ah ça oui, pour du bon boulot, il se pose là ! Depuis que vous l'avez embauché, nous avons perdu une pièce de 8 millions de dollars, laissé un cadavre derrière nous à Londres, et nous sommes passés à deux doigts d'un incident diplomatique retentissant. Allons, soyons sérieux. Ce type est un dangereux cinglé.

— C'était pourtant votre idée, non, de lui proposer un accord ? lui rappela Corbett.

Les yeux de Piper jetèrent des éclairs, mais Green ne lui laissa pas le temps de riposter.

— Calmez-vous, John. Personne ne sait encore ce qui s'est passé à Londres, et quant aux Français, ils transforment tout en incident diplomatique. Je maintiens que Kirk nous a tous surpris. Son comportement n'est pas celui que l'on aurait attendu d'un coupable.

— Comment voulez-vous savoir ce qui se passe réellement ? insista Piper. Je vous avais bien dit que Browne n'était pas à la hauteur pour cette enquête. Je connais ce type. Et avec lui, il ne faut surtout pas se fier aux apparences : d'ailleurs, il a réussi à convaincre cette oie blanche qu'il n'avait rien à voir avec tout ça.

— Vous avez peut-être raison, répondit posément Green. Mais dans notre situation, avons-nous le choix ? Je continue de penser que nous avons plus de chances de localiser les pièces et celui qui les a volées avec l'aide de Kirk que sans.

— Et je suis persuadé que Browne mettra tout en œuvre pour résoudre l'affaire, ajouta Corbett. Elle n'a pas les moyens d'échouer et elle le sait. Je dirais simplement qu'il faut garder un œil sur Kirk.

Le ministre des Finances pencha son crâne chauve et luisant au-dessus de la table de réunion :

— Laissons-les faire pour l'instant, et attendons de voir ce qu'ils dénichent. Si Kirk commence à poser un problème, nous l'éliminerons tout simplement de notre équation. Mais tant qu'il est dans notre camp, l'Opération Centaure a bien moins de risques de ressurgir.

Corbett approuva silencieusement.

— Entre-temps, poursuivit Young, nous devrions encadrer un peu mieux l'agent Browne. John, demandez à l'un de nos

gars du consulat de les surveiller tous les deux. Et vous, Bob, préparez une équipe qui puisse voler au secours de votre agent au cas où elle aurait besoin d'aide.

Hôtel Seven Bridges, Amsterdam, Pays-Bas, 21 h 33

LA nuit était tombée quand Jennifer entendit frapper à la porte. Tom était sorti depuis plus de trois heures. Elle en avait profité pour se détendre et prendre un bain.

— Je ne vous ai pas trop manqué ? demanda-t-il en poussant la porte.

— Pas du tout. Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis baladé. Il fait une chaleur, dehors !

Il attrapa une Thermos sur la commode et se versa un verre d'eau glacée.

— Vous avez appris quelque chose ?

— J'ai appelé un copain pour voir s'il savait quelque chose sur la filière d'Istanbul.

— Et alors ?

— Rien.

Il disparut dans la salle de bains et revint en attachant son bracelet-montre. Il se dirigea vers la porte.

— Vous ressortez ? Mais vous venez à peine de rentrer.

— J'ai une petite course à faire.

— Quoi donc ? insista-t-elle en le retenant par le bras.

— Une affaire strictement personnelle. Rien à voir avec vous, ni avec les pièces. Je reviens dans deux ou trois heures.

Elle recula à contrecœur.

— N'oubliez pas que nous avons un accord, vous et moi. Si vous faites une bêtise, nous coulons ensemble.

— Ne vous en faites pas. Notre accord est aussi important pour moi que pour vous.

Les pas de Tom s'éloignèrent dans le couloir. Elle enfila des baskets et descendit les escaliers quatre à quatre.

Arrivée sur le seuil de l'hôtel, elle le chercha du regard dans l'obscurité, mais la rue était déserte. Puis elle le vit : au passage

d'une voiture, une silhouette sombre se détacha sur la brique rouge.

Elle le suivit de loin en rasant les murs. Elle l'apercevait à chaque fois qu'il passait sous un lampadaire. Il franchit un pont et se faufila entre les terrasses de restaurant de la place Nieuwmarkt. Elle comprit où il allait en voyant briller la lumière des minuscules vitrines sommairement meublées : De *Waal*en, le quartier rouge.

Quelques centaines de mètres plus loin, il s'agenouilla comme pour lacer sa chaussure, puis décala dans une allée sombre. Jennifer se lança à sa poursuite. Son cœur battait la chamade. Où allait-il ?

Elle ralentit et passa la tête au coin de la rue. À une quinzaine de mètres de là, l'allée s'élargissait sur une petite place éclairée par la lueur rouge des échoppes.

Tom s'était arrêté devant la boutique du milieu et parlait à une jolie fille adossée à l'embrasement de la porte. Des bas bleu vif retenus par des jarretelles aguicheuses moulait une peau laiteuse et des seins fraîchement siliconés débordaient de son soutien-gorge assorti.

Tom se pencha vers elle et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Le rire de la fille carillonna comme une cloche de verre dans l'allée et Tom lui glissa quelques billets de 100 euros, discrètement pliés. C'était plus qu'il n'en fallait pour une passe, dans le quartier.

Il la suivit à l'intérieur en la serrant contre lui. Elle referma la porte et tira les rideaux. Jennifer fit demi-tour, abasourdie.

— Le salaud ! pesta-t-elle, l'estomac retourné.

Elle savait qu'elle n'avait aucun droit d'être en colère. Après tout, Tom était un malfrat. Comment aurait-elle pu espérer qu'il vaille mieux que toutes les ordures qu'elle avait pu rencontrer au cours de toutes ces années ?

— Haschich ? Cocaïne ? Ecstasy ?

Elle releva la tête et vit les longues tresses d'un rasta. Dans l'obscurité, elle ne distingua que ses grands yeux et le joint collé à ses lèvres.

— Non merci, répondit-elle sèchement.

L'homme s'éloigna en marmonnant. Les bandes

fluorescentes de ses baskets blanches s'éclairaient sous les lampadaires.

Elle revint épier la ruelle du bordel et étouffa un petit cri : les rideaux de la vitrine avaient été rouverts. La blonde avait allumé une cigarette et attendait son prochain client dans son échoppe, assise sur un tabouret d'acier et de cuir. Que s'était-il passé ?

Jennifer descendit l'allée. Lorsqu'elle passa devant la boutique, la fille lui adressa un sourire las. Derrière elle, dans l'arrière-pièce, les draps blancs étaient toujours méticuleusement pliés au pied du lit.

Elle se précipita vers l'autre bout de la place et inspecta la rue parallèle : Tom s'était évaporé dans la nature.

— *Hoeveel* ?

Elle sursauta. Un homme de forte carrure avait surgi de nulle part.

— Pardon ?

— Combien ? répéta-t-il.

Son haleine empestait la bière.

Jennifer recula.

— Non, allez plutôt voir par là-bas, fit-elle en lui indiquant l'allée d'un mouvement de tête.

Il éclata de rire et la saisit par la taille. Jennifer savait qu'elle pouvait s'en débarrasser d'un simple revers de main en travers de la gorge. Mais elle s'abstint. Elle venait de remarquer quelque chose par-dessus l'épaule du colosse. À 5 mètres d'elle, une silhouette sortait d'une maison.

C'était Tom. Elle fit aussitôt le lien : il devait y avoir dans l'échoppe de la prostituée une porte qui communiquait avec la maison.

— 300 euros, annonça-t-elle à son client.

Il la lâcha aussitôt, mais elle resta cachée derrière ses larges épaules au moment où Tom inspectait les environs et filait.

— Combien ? répéta-t-il faiblement.

— 300. Là-bas c'est à 50.

Il dodelina piteusement de la tête et se dirigea en traînant les pieds vers la fille aux sous-vêtements bleus.

Tom avait pris 50 mètres d'avance. Elle remarqua qu'il s'était changé : il portait maintenant une combinaison noire et

avait jeté sur son épaule un gros sac à dos qu'elle ne lui connaissait pas.

Lorsque Tom prit une rue sur la gauche, elle vit une autre silhouette se glisser dans l'ombre et le suivre furtivement.

Elle crut d'abord qu'il s'agissait de quelqu'un qui allait dans la même direction que lui. Mais elle dut se rendre à l'évidence : il tournait exactement là où Tom tournait et s'arrêtait quand Tom s'arrêtait.

Les voitures stationnées dressaient un muret métallique multicolore en bordure du canal. Il n'y avait pratiquement pas un arbre, un réverbère ou un panneau indicateur auxquels ne soit enchaîné un vélo. De temps en temps, le trottoir s'éclairait des lueurs d'un bar ou d'un peep-show en sous-sol. À mesure qu'ils s'enfonçaient au cœur de la ville, la basse monotone des groupes de jazz et les rires des étudiants en goguette s'estompaient.

Tom prit à droite, talonné par la mystérieuse silhouette. Jennifer s'approcha lentement du coin de la rue et jeta un coup d'œil dans leur direction. Ils avaient tous les deux disparu.

Chapitre 10

Musée Schenck, Amsterdam, Pays-Bas, 22 h 59

IL était hors de question d'entrer par le rez-de-chaussée. La grande porte était trop près de la salle de contrôle, où les trois vigiles de nuit se retrouvaient, un œil sur les écrans de télésurveillance et l'autre sur la télé. Entre deux patrouilles, ils se gavaient de jeux télévisés idiots et de feuilletons américains mal doublés.

Tom savait qu'il devait passer par le toit, mais encore fallait-il y grimper. À son point le plus bas, l'immeuble s'élevait sur quatre étages. Il aurait pu utiliser un grappin à air comprimé, mais contrairement à ce que l'on voit dans les films, rien ne garantissait qu'il accrocherait à quoi que ce soit. Restaient les bonnes vieilles techniques d'escalade. Il s'assura à nouveau qu'il n'y avait personne dans les parages et attaqua le pignon de droite, le plus éloigné de la caméra vidéo installée à l'entrée.

Il fallait être fou pour se risquer sur une paroi aussi lisse que la façade du musée Schenck. Mais Tom savait que la construction était ancienne et que le ciment se fissurait par endroits. Ses doigts agiles trouvaient les bonnes prises, et il progressait sans peine en prenant appui sur les arêtes imperceptibles de la paroi de brique. La saillie d'une corniche décorative formait une étroite vire où il s'arrêta pour reprendre son souffle.

Lorsqu'il fut à environ 4,50 m du sol, il obliqua vers un tuyau de descente. Deux minutes plus tard, il lançait un bras et une jambe par-dessus le parapet et se hissait sur le toit. Essoufflé, la bouche sèche, il resta un instant allongé sur le dos. Au-dessus de lui, les étoiles scintillaient, tels des bijoux disposés sur un coussin de velours.

Sa montre bipa. Il était parfaitement dans les temps.

Il roula sur le ventre, se releva et sortit une longue corde de Nylon noir de son sac à dos. Il la fixa au parapet et la lança dans l'ombre d'un arbre voisin. De la rue, elle était presque invisible, mais en cas de besoin, elle lui assurerait une issue de secours.

Derrière le gable gothique de la façade, le toit plat était percé de plusieurs grandes lucarnes. Tom s'accroupit à côté de celle qui se trouvait au centre exact du bâtiment.

À l'heure dite, deux gardiens apparurent à la porte et balayèrent la pièce du faisceau de leur lampe. Tom disposait de quarante-cinq minutes avant leur prochaine patrouille.

Il attrapa sa meuleuse à batterie et, dans un bourdonnement discret, découpa un grand carré sur la surface de la vitre. Puis il rangea l'outil et saisit deux ventouses manuelles à vide d'une force de retenue de 30 kilos chacune. Il les appliqua sur le verre et exerça une pression sur les poignées pour chasser l'air. Il les souleva d'un coup sec et le carré de verre se détacha proprement du cadre. Il pouvait entrer.

Il se dirigea vers l'évacuation du climatiseur qui se trouvait juste derrière la lucarne. Il s'agenouilla, sortit de son sac un petit treuil électrique de halage sur lequel il avait bricolé une batterie et le fixa en bloquant une corde autour de la cheminée. Il démarra le treuil et laissa filer du dévidoir plusieurs mètres d'un mince câble d'acier.

Revenant se poster sur le rebord de la lucarne, il accrocha un mousqueton au harnais de rappel qu'il portait sur sa combinaison noire. Il avait pris soin d'envelopper de Scotch noir les boucles, colliers et anneaux métalliques. Enfin, il enfila sa cagoule noire – presque une seconde peau pour lui désormais.

Il s'accroupit et, retenu par le câble, se laissa glisser par l'ouverture de la lucarne jusqu'à ce que ses jambes pendent dans le vide. Il actionna la télécommande du treuil qui donna un peu plus de mou. Il descendit silencieusement dans la pièce.

Le sol n'était plus qu'à 6 mètres sous ses pieds. La salle devait faire dans les 80 mètres carrés. L'unique porte donnait sur l'escalier principal et trois caméras surveillaient la pièce.

La lune jetait un étrange éclat sur les murs blancs de la

galerie. Seul le clignotement des voyants rouges des caméras perçait la semi-pénombre. Le musée proposait dans cette salle un accrochage audacieux, juxtaposant des artistes que des siècles séparaient : Rothko côtoyait Rembrandt, Modigliani était confronté à Monet. Sur le mur de gauche, il distingua vaguement les contours du dessin de Durer qu'il avait envisagé de dérober des années auparavant.

Par-delà la porte ouverte, il aperçut une faible lueur verte. Archie lui ayant fourni un relevé très précis des lieux, il reconnut le panneau de contrôle du réseau de détecteurs volumétriques à infrarouge qui se déclencheraient s'il touchait le sol. Ce n'était pas ce qui l'inquiétait le plus. Et il ne redoutait pas davantage l'efficacité douteuse de la caméra fixe accrochée au-dessus de la porte. Il devait surtout neutraliser les deux caméras de suivi qui, à partir de deux angles opposés, se relayaient toutes les dix secondes pour balayer l'ensemble de la pièce. Leurs objectifs, légèrement inclinés vers le bas, étaient braqués à mi-hauteur de la pièce, au niveau des tableaux, des sculptures et des vitrines. Leur champ de détection couvrait tout au plus une bande verticale de 3 mètres. Au bout de son filin, Tom échappait encore à leur regard inquisiteur.

Il rouvrit son sac et en tira un petit fusil à harpon. C'était un JBL Mini Carbine, le modèle qui équipait les canots de sauvetage. Sa portée, de 2,70 m en tir sous-marin, pouvait atteindre sur terre dans les 6 mètres, moyennant quelques petites modifications. Tom jaugea la distance qui le séparait du mur où était fixée la caméra de gauche ; c'était jouable.

Il inspira profondément et appuya sur la détente. Le harpon fila à travers la pièce, déroulant derrière lui un câble de Nylon très fin, et alla se ficher dans le mur. La pointe d'acier s'enfonça sur près de 3 centimètres dans le plâtre. Il tira un autre harpon au-dessus de la seconde caméra, dans l'angle opposé.

Il fit alors passer l'extrémité des filins dans une pince de serrage dont il tourna les ailettes jusqu'à ce que les cordes soient parfaitement tendues. Il jeta un coup d'œil à sa montre : il lui restait trente-cinq minutes.

Il s'accrocha par un mousqueton au filin de Nylon tiré à la diagonale et dégrafa son harnais du câble du treuil. D'un coup

de rein, il lança les jambes vers le haut, croisa les chevilles sur la corde et, dos au plancher, traversa jusqu'à l'angle de droite.

La première caméra était juste au-dessous de lui. Il tendit un bras et fixa un petit boîtier noir sur le câble qui renvoyait le signal vidéo vers la salle de contrôle. Une fois activé, celui-ci enregistrerait sur sa petite carte mémoire deux minutes d'images vidéo qu'il passait ensuite en boucle, neutralisant le signal d'entrée pour transmettre les images enregistrées. Tom alluma le dispositif, attendit deux minutes pour qu'il passe en mode répétition, puis se hissa vers l'autre caméra, où il répéta la procédure.

Plus que vingt-cinq minutes.

Tom retourna au centre de la pièce. La vitrine carrée était juste au-dessous de lui. À travers le dessus de verre, le filigrane doré qui sertissait la surface verte de l'œuf Fabergé scintillait dans la lumière tamisée. Tom ne put réprimer un sourire. À son corps défendant, il éprouvait un immense plaisir. L'excitation était toujours au rendez-vous.

Il se raccrocha au câble d'acier qui pendait du toit et, actionnant la télécommande, descendit tête la première vers le sol, jusqu'à la hauteur de l'armoire vitrée.

Juste avant d'arriver au socle, il trouva la trappe qu'il cherchait. Tirant de sa veste un minuscule tournevis électrique, il dévissa soigneusement la plaque. Les quatre vis se collèrent à l'embout aimanté ; il les déposa sur la plus haute marche du socle.

La trappe ne dissimulait que deux fils électriques. Comme l'avait prévu Archie, c'était l'alimentation d'un détecteur de contact relativement rudimentaire, qui se déclencherait dès que l'œuf serait extrait de la vitrine. Il glissa une petite pince métallique entre les deux fils et coupa la gaine isolante pour les dénuder. C'était du gâteau.

Le treuil télécommandé le remonta au-dessus de la vitrine. Il traça un cercle du bout d'une petite scie à diamant et appuya doucement la paume sur la découpe. Elle se détacha et tomba au fond de la vitrine, rebondissant sur le sommet de l'œuf.

Tom plongea la main à l'intérieur et resserra ses doigts gantés sur la surface soyeuse de l'œuf. Il hésita un instant et le

souleva : un déclic à peine audible résonna dans la cage de verre. Mais l'alarme resta silencieuse.

Déjà quarante minutes qu'il était là.

Il enfouit l'œuf sous sa veste et remonta vers la lucarne. Au moment où sa tête et ses épaules passaient par l'ouverture de la lucarne, il arrêta le treuil et se souleva sur les bras pour s'extraire.

Soudain, un minuscule point rouge apparut juste au milieu de sa poitrine. Il se raidit, paralysé : c'était le pointeur laser d'un fusil de gros calibre.

Le point rouge remonta sur son visage, puis descendit le long de son bras, pour s'arrêter sur le moteur du treuil. Il ne voyait pas le tireur mais, posté sur le toit d'un immeuble de l'autre côté du canal, celui-ci s'amusait manifestement à lui faire peur.

Un seul coup partit. Le moteur du treuil explosa dans une éruption de métal chaud et d'étincelles. Le câble se déroula et Tom dégringola vers le sol de la galerie.

Il eut le réflexe de lancer les bras en l'air et parvint à se rattraper à la corde de Nylon tendue sous son aisselle gauche. Mais, dans la violence de son geste, il se déboîta une épaule. Il s'agrippa par les jambes et réussit à se remettre l'articulation en place en tirant sur son coude. Pétrifié par la peur et la douleur, il essayait de reprendre ses esprits. Que se passait-il ? Et qui était le tireur d'en face ? Comment savait-il qu'il était là ?

Tom retint son souffle. Cinq secondes. Dix secondes.

Le harpon se décrocha et il dégringola au sol.

Le silence feutré fit aussitôt place à un épouvantable vacarme. Un flot de lumières aveuglantes inonda la pièce et une cacophonie assourdissante de sirènes fit trembler les murs.

Tom se releva, tituba vers la porte, mais une lourde porte d'acier s'abattit devant lui. Il était pris au piège.

29 juillet, 00 h 04

JENNIFER avait vu le point rouge provenant du toit d'en face, et soudain compris où était passé l'inconnu qui filait Tom. Elle avait utilisé la corde qui pendait sur le côté du bâtiment pour grimper sur le toit du musée.

La détonation la paralysa momentanément. Mais en entendant le hurlement strident de l'alarme, elle se précipita vers la lucarne. Bien campée sur ses jambes, les poings sur les hanches, elle regarda Tom tourner en rond dans sa cage.

— Alors, on s'amuse bien ? lança-t-elle d'une voix glaciale.

— Vous ? s'exclama Tom, interloqué. Vite, aidez-moi à sortir de là.

— Ne comptez pas sur moi.

— Dépêchez-vous, ce n'est pas ce que vous croyez.

Son regard passa de la vitrine brisée à la silhouette encagoulée piégée sous ses pieds. Oh si, c'était exactement ce qu'elle croyait ! Comment avait-elle pu être assez bête pour penser que tous les autres se trompaient sur son compte ?

— Ah, vraiment ? ricana-t-elle froidement. Et qu'est-ce que c'est, alors ?

Tom arracha sa cagoule. Sous ses cheveux trempés et ébouriffés, ses grands yeux sombres imploraient.

— Il me reste environ quatre-vingt-dix secondes avant que le gardien n'arrive. Je vous expliquerai plus tard.

— Non, vous expliquez maintenant.

Elle ne savait même pas pourquoi elle l'écoutait. Elle aurait dû alerter directement la police lorsqu'elle avait trouvé la corde qui pendait sur le pignon du musée.

— Il n'y a pas de temps à perdre, plaïda Tom.

— Moi, j'ai tout mon temps.

— L'œuf Fabergé de New York était pour Cassius. Vous voyez

qui c'est ? Le contrat portait sur deux œufs, mais j'avais décidé d'arrêter. Cassius a menacé de me liquider si je ne lui livrais pas le second avant demain.

Elle ne réagit pas. Comment pouvait-elle le croire ? Le volet d'acier se releva de 3 centimètres et des pieds-de-biche apparurent sous le seuil. Les éclats de voix des gardiens leur parvenaient par l'interstice.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Ça aurait changé quoi ? Je n'avais pas le choix.

— Nous avons un accord. Vous auriez dû me faire confiance.

Ses yeux lançaient des éclairs glaciaux, mais ses certitudes commençaient à s'effriter.

Tom lui asséna le coup de grâce :

— L'autre soir, Jennifer, je vous ai entendue dire à votre patron qu'il pouvait compter sur vous et que vous étiez prête à tout pour y arriver. Que vous vous fichiez bien de ce qui m'arriverait. Je dois m'occuper de moi. Je ne peux compter sur personne. Je ne l'ai jamais fait.

Jennifer sentit le rouge lui brûler les joues. C'était donc pour cela qu'il avait été aussi distant pendant le dîner à Paris !

— Je voulais dire que si vous m'intéressez, c'est uniquement parce que je pense que vous pouvez nous aider à résoudre cette affaire, et c'est vrai. Pour moi, nous avons un accord et j'ai bien l'intention de m'y tenir tant que vous en faites autant.

— Vous êtes peut-être sincère, maintenant. Mais le moment venu, les choses ne seront peut-être pas aussi simples. Vous devez penser à votre carrière. Je ne pouvais pas prendre le risque d'être trahi une deuxième fois.

— Et qu'avez-vous l'intention de faire ? De vendre l'œuf et de disparaître ? Où ?

— C'est pour des enchères clandestines que Cassius organise demain soir à Istanbul, dit Tom en jetant des regards de plus en plus inquiets vers la porte. Je voulais y aller pour essayer de régler cette histoire une bonne fois pour toutes. Pour Harry.

— Istanbul ? Il fallait le dire plus tôt !

— C'est pour ça que Steiner avait commencé à noter le numéro. Cassius voulait les pièces pour ses enchères. Avec les œufs, ce sont probablement les lots vedettes.

Jennifer réfléchissait à toute allure.

— Attrapez ça !

Elle lui lança la corde. Tom s'en saisit et se hissa sur le toit. Ses pieds franchirent la lucarne à l'instant même où les gardiens passaient la porte, l'arme au poing.

Tom se laissa tomber sur les genoux, épuisé. Il leva un regard glacial sur Jennifer et grinça :

— La prochaine fois, vous commencerez par lancer la corde. On bavardera après.

Elle l'aida à se relever.

— Filons, vite.

Ils s'enfuirent en longeant les toits des immeubles mitoyens, descendirent en rappel jusqu'à la rue et reprirent la direction de leur hôtel. Les sirènes de police et les clignotements des gyrophares bleus s'estompaient au loin.

Deux yeux incrédules les suivirent durant tout le chemin. Dès qu'ils eurent disparu derrière la porte de verre, l'ombre composa un numéro sur son portable :

— C'est Jones, chef... C'est un vrai bordel, ici. Kirk vient de cambrioler un musée et un dingue a essayé de le descendre au fusil... Non, il l'a raté. Browne ? Désolé d'avoir à vous le dire, chef, mais on dirait qu'elle a aidé Kirk à s'échapper.

***Hôtel Seven Bridges, Amsterdam, Pays-Bas, '29
juillet, 00 h 36***

— MONTREZ-LE-MOI, souffla Jennifer d'une voix tendue et un peu impatiente.

En remontant dans leur chambre, ils étaient encore sous l'effet des décharges d'adrénaline. Tom la regarda d'un air dubitatif :

— Vous êtes sûre ? Vous vous êtes déjà assez compromise, non ? Vous devriez peut-être en rester là.

— Je viens d'aider un cambrioleur à s'échapper. Je ne vois pas ce qui pourrait me compromettre davantage.

Tom secoua la tête, l'air embarrassé :

— Merci quand même de m'avoir tiré de là.

— C'était de la folie pure. Si ça se sait, je suis fichue. Je ne vous apprends rien.

L'exaltation se lisait dans ses grands yeux ronds.

— Alors, pourquoi l'avez-vous fait ?

— Pas d'œuf, pas d'enchères clandestines. Pas d'enchères, pas de pièce.

— C'était purement professionnel, alors ? conclut Tom, presque déçu.

— Purement.

« Ma voix a flanché, mais avec un peu de chance, il n'aura rien remarqué », se dit-elle. En réalité, il y avait eu un autre facteur. Elle aussi était passée par là : elle aussi avait eu à faire face à des gens qui doutaient de ses motivations et s'interrogeaient sur ses moindres initiatives. C'était pour cela qu'elle avait envie de lui laisser une deuxième chance – celle que tant de gens lui avaient refusée, à elle.

Tom se détendit, et on voyait à ses yeux pétillants qu'il devinait ses pensées.

— Quoi qu'il en soit, nous allons finir cela ensemble. Tendez vos deux mains.

Il sortit l'œuf de sa veste et le déposa délicatement dans ses mains en coupe.

— Oh, quelle merveille !

Elle caressa la surface soyeuse et les filigranes de fleurs en or et pierres précieuses surgies d'un enchevêtrement de racines.

— Comment s'appelle-t-il ?

— L'Œuf aux Pensées. C'est l'un de mes préférés.

— Pourquoi ?

— Vous allez voir...

Il ouvrit l'œuf et révéla un petit écu en forme de cœur orné de onze cœurs minuscules, monté sur un chevalet délicieusement sculpté. Puis il souleva le cabochon de quelques-uns des petits cœurs. Des visages pâles et très graves apparurent.

— Des portraits miniaturisés de la famille impériale. Je leur ai toujours trouvé un air lugubre, comme s'ils savaient ce qui allait leur arriver.

— Vous parlez de la révolution russe ?

— Je parle des bolcheviks qui les ont assassinés, ont confisqué leur collection et l'ont vendue pour financer l'armée de Staline. Pour moi, cet objet résume toute l'histoire de la Russie. La gloire et l'horreur.

— Combien d'œufs y a-t-il en tout ?

— Fabergé en a confectionné cinquante. Huit se sont perdus. Le Kremlin en possède dix, et un milliardaire russe en a récemment acheté neuf à la famille Forbes. Les autres sont dans des musées et des collections privées.

— Vous n'avez jamais été tenté de garder pour vous tous ces chefs-d'œuvre que vous volez depuis tant d'années ?

— Jamais. C'est la première règle qu'on apprend. On ne peut pas se permettre de tomber amoureux de ce qu'on vole.

Il tendit la main et elle lui rendit l'œuf. Il l'enveloppa et le posa sur la commode.

— À propos, reprit Jennifer, qui était cette fille ?

— Quelle fille ?

— La fille, là-bas, la blonde : le mannequin pour catalogue de

lingerie fine, fit-elle d'un ton cassant.

— C'est Fleur. C'est à elle que je dois remettre l'œuf demain matin. Juste une connaissance. Pourquoi ? Vous êtes jalouse ? ajouta-t-il d'un air goguenard.

Elle haussa les épaules et changea de sujet :

— Vous voulez qu'on tire le lit à pile ou face ?

— Inutile, répondit Tom, grand seigneur. Je dors par terre.

Istanbul, Turquie, 29 juillet, 17 h 43

LE jardin de thé Ilesam Lokali se trouvait à quelques encablures du Divan Yolu, la plus vieille artère de la ville. Les hautes murailles du jardin étouffaient le fracas des tramways et les cris des marchands. Dans la fraîcheur de cette oasis, on n'entendait que le cliquetis des dés roulant sur la marqueterie des plateaux de *shesh-besh*. Les bancs étaient garnis de kilims aux couleurs vives et de coussins moelleux.

L'épaisse vapeur des narguilés flottait dans l'air, diffusant l'odeur douceâtre du tabac à la pomme qui se consumait sur un lit de braises qu'un vieillard à la peau parcheminée venait réalimenter avec une résignation sépulcrale.

Tom et Jennifer allèrent s'asseoir au fond du jardin.

— Vous connaissiez déjà Istanbul ? demanda-t-elle.

— Oui, j'y ai fait un petit séjour il y a longtemps.

— Vous avez fait des petits séjours dans beaucoup d'endroits, on dirait.

— Plus qu'il n'en faudrait... Vous prenez un café ou un thé à la pomme ? Pour votre gouverne, le thé est tellement sucré qu'on a l'impression que les dents vont tomber, et le café est tellement amer qu'il fait grincer des dents.

— En effet, le choix est délicat. Je vais essayer le café.

Tom passa commande. Le thé arriva tout fumant dans un petit verre arrondi, le café bouillonnant comme du plomb fondu dans un creuset de porcelaine.

— Pourquoi m'avez-vous emmenée ici ? demanda Jennifer.

— Parce que je cherche un renseignement et que c'est ici que je le trouverai, expliqua Tom en étirant les pieds sur le banc.

Jennifer avait fait son rapport à Corbett. Elle lui avait parlé des enchères clandestines à Istanbul et annoncé qu'elle y allait avec Tom au cas où les pièces y seraient présentées. Corbett

avait approuvé en lui recommandant la plus grande prudence.

Il y eut soudain un remue-ménage à l'entrée du jardin. Deux colosses en costume gris et lunettes de soleil entrèrent et passèrent en revue l'assistance. Puis ils tournèrent la tête et esquissèrent un petit signe de satisfaction.

Un petit homme rondouillard et courtaud franchit la porte. « Leur patron », se dit Jennifer. Son visage était presque entièrement mangé par une barbe noire broussailleuse. Ses yeux étaient cachés derrière des Ray Ban en écaille de tortue. Il portait une chemise de soie noire, et des chaînes en or brillaient à ses poignets et à son cou. Deux autres gorilles se positionnèrent stratégiquement autour de lui, une arme mal dissimulée sous l'aisselle gauche. Redoublant d'obséquiosité, le serveur guida nerveusement le nouveau venu vers la table la plus ombragée.

— Qui est-ce ? chuchota Jennifer.

— Amin Madhavy. Un menteur et un voleur, répondit tranquillement Tom.

— Oh, c'est donc un ami à vous ?

— Comment avez-vous deviné ? Venez.

Les gardes du corps, trop occupés à commander leur boisson, ne virent Tom que quand il fut à quelques mètres.

— *Madhavy-bey*, commença Tom en utilisant l'épithète polie pour les salutations formelles. Vous êtes revenu prendre une leçon ?

Un froncement de sourcils passa sur le visage de l'homme. Il continua à remuer son café sans lever la tête.

— *Kirk-bey*, comment allez-vous ? finit-il par répondre avec un fort accent.

Un large sourire éclaira son visage. Les gardes du corps, qui avaient à peine eu le temps de poser une main sur leur arme, se détendirent. Madhavy les congédia d'un air méprisant.

— Encore un train de retard, bande d'imbéciles, lança-t-il d'une voix hargneuse. S'il avait voulu me descendre, je serais déjà mort.

Il observa attentivement Tom en tripotant sa tasse de café, qui paraissait minuscule dans ses grosses mains brunes baguées d'or.

— Alors, quel bon vent vous amène à Istanbul ? Quel pauvre diable aura le malheur de se trouver sur votre chemin, cette fois-ci ?

Tom secoua la tête.

— Vous n'êtes donc pas au courant ? J'ai pris ma retraite.

— Et que faites-vous ici, alors ?

— En fait, je cherche quelque chose.

— Je vois... Et vous avez besoin de mon aide.

— Vous êtes chez vous dans cette ville, Amin. Qui pourrait mieux me renseigner que vous ?

— C'est vrai, approuva Madhavy, flatté.

— Vous avez entendu parler d'une vente qui aurait lieu ce soir ?

Madhavy posa sa tasse.

— Bien sûr que je suis au courant, mais le lieu est très secret. Personne ne sait où elle se déroulera. Même pas moi, mon vieil ami.

— Très bien, vieil ami, donnez votre prix.

— Mon prix ! Vous pensez donc qu'Amin Madhavy peut se laisser acheter ! fit mine de s'indigner le Turc en veillant à parler assez fort.

Il jeta un œil en coin autour de lui et, constatant qu'il avait fait son petit effet, il se pencha et chuchota :

— La revanche...

D'un geste il indiqua un grand plateau de backgammon posé devant eux.

— La dernière fois, j'ai dû rester cloîtré chez moi pendant des mois. Cette fois-ci, vous n'aurez pas autant de chance.

— Très bien, acquiesça Tom avec un sourire. On fait un match en cinq points. Si je gagne, vous me dites où ça se passe. Si vous gagnez... Au fait, que se passe-t-il si vous gagnez ?

Madhavy indiqua le poignet de Tom :

— Si je gagne, je garde votre montre.

Tom hésita. Sa montre. Celle que sa mère lui avait laissée.

— D'accord, soupira-t-il.

Une chape de silence tomba sur le jardin dès les premiers coups. Tous deux jouaient à la manière arabe, jetant violemment les petits dés d'une pichenette, et déplaçant leurs

dames avant même que les spectateurs n'aient pu voir ce qu'ils avaient amené.

Le backgammon, que les Turcs appellent *shesh-besh*, est l'un des plus anciens jeux de plateau. Un néophyte pourrait n'y voir qu'un jeu de hasard, où les dés dictent impitoyablement le déplacement des pions et enferment la stratégie dans un étroit carcan. Mais, en joueur chevronné, Tom savait faire du hasard un précieux complice. Son esprit mathématique, allié à une excellente connaissance des probabilités et à sa capacité à bluffer, lui donnait un incontestable avantage.

Le backgammon moderne se joue avec un dé doubleur, ou videau, qui permet de doubler les points en jeu. Si un joueur n'a sorti aucun pion de son quadrant quand son adversaire boucle le circuit, il est *gammon*. La mise est alors doublée. S'il a encore un pion dans le jan de son adversaire, il est *backgammon*, et l'enjeu est triplé. Il est tout aussi important, sinon plus, de savoir à quel moment accepter, refuser ou redoubler – enchérir, dirait-on au poker – que de positionner ses pions.

Tom perdit la première partie qui valait deux points.

— J'ai gagné, hurla Madhavy en brandissant le poing. Deux points. Vous avez perdu la main, mon cher.

— Vous avez eu de la chance, ronchonna Tom en replaçant ses dames. C'est le premier qui arrive à cinq points, n'oubliez pas.

Madhavy perdit de sa superbe tandis que les déplacements rapides des pions soulevaient des murmures enthousiastes dans l'assistance qui s'était massée autour d'eux. Concentré sur la façon dont la partie évoluait, Tom opta pour le bluff : il plaça ses dames en position de blocage et attendit que Madhavy essaie de sortir ses pions pour le coincer. La stratégie était risquée mais elle pouvait faire des ravages.

Bientôt Madhavy, contraint de laisser un pion sur le tablier, déversa une bordée d'injures en turc, maudissant sa malchance. Quelques minutes plus tard, Tom menait quatre à deux.

Madhavy commanda rageusement un autre café et tança vertement l'un de ses gardes du corps qui bavardait. Tom n'était plus qu'à un point de la victoire. Pour gagner, Madhavy devait maintenant remporter trois parties d'affilée.

Les chuchotements des curieux alimentaient la tension. Tom vit la sueur perler sur le front de son adversaire. Il savait que Madhavy jouait son honneur devant tout ce monde.

Les premiers échanges ne donnèrent l'avantage à aucun des deux joueurs. Mais au quatrième tour, après une succession de mauvais lancers, Tom dut changer de stratégie et opter pour l'offensive. La mort ou la gloire. Madhavy réagit bien.

Trois coups plus tard, Tom était bloqué. Au moment où il n'avait plus que quatre pions sur le jan, Madhavy amena « sonnés » – un double six. Backgammon. Trois points pour Madhavy, et donc, le match.

Un tonnerre d'applaudissements s'éleva et Madhavy, radieux, serra vigoureusement la main de Tom. Ses gardes du corps lui tapèrent amicalement sur l'épaule. Tom Kirk était battu. La nouvelle allait faire le tour de la ville.

— Bien joué, concéda Tom.

— Vous aurez plus de chance la prochaine fois, *Kirk-bey*.

Le parrain turc exultait. Tom défit sa montre et la tendit au vainqueur. Madhavy la brandit en trophée au-dessus de sa tête, sous les vivats.

— Allez, on s'en va, souffla Tom à Jennifer.

— Comment ça ? Et les enchères alors ?

Ils se levèrent. Sans un mot, Tom l'attrapa fermement par le coude et la poussa vers la sortie. Mais Madhavy les rappela et se dirigea vers eux :

— Attendez, *Kirk-bey*... Allons, séparons-nous bons amis.

Il prit Tom dans ses bras et l'étreignit chaleureusement puis, après une dernière poignée de main, les regarda s'éloigner dans la chaleur du crépuscule.

— À la prochaine !

Au dehors, ils retrouvèrent la clameur de la ville.

— À quoi rime cette mascarade ? s'exaspéra Jennifer.

— Vous avez déjà entendu parler de la citerne de Théodose ?
répliqua Tom d'un air amusé.

— La citerne de quoi ? C'est là que ça se passe ?

Tom confirma :

— Il me l'a chuchoté à l'oreille en me faisant ses adieux.

— Mais il a gagné, pourtant !

— C'était une façon de gagner élégamment.

— Vous voulez dire que vous avez fait exprès de perdre ?

— La dernière fois que j'ai joué contre lui, j'ai remporté vingt parties d'affilée. J'ai récupéré sa Mercedes. Je me suis dit qu'il avait plus de chances de me donner le renseignement si je m'inclinais de façon convaincante que si je le battais encore. Il n'aurait pas aimé perdre la face une deuxième fois.

— Et votre montre ?

— Oh, c'était pour une bonne cause. D'ailleurs, elle ne me manquera pas beaucoup.

Il la tira triomphalement de sa poche.

Jennifer n'en croyait pas ses yeux.

— Amin Madhavy a commencé sa carrière comme pickpocket, expliqua Tom en rattachant sa montre à son poignet. C'est sans doute pour cela qu'il sait remplir les poches aussi facilement qu'il les vide. Je connais Amin. Son sens de l'honneur lui aurait interdit de garder cette montre sans l'avoir véritablement gagnée. Contrairement à ce que vous pourriez penser, tous les malfrats ne sont pas des voleurs.

Chapitre 11

Tour de Galata, Istanbul, Turquie, 20 h 20

LE soleil couchant irisait de rose les eaux sombres du port de la Corne d'or, qui sépare l'Europe de l'Asie, l'Orient de l'Occident, la chrétienté de l'Islam. Une voix solitaire et mélodieuse s'éleva dans l'air raréfié.

— *Allah Akbar, Allah Akbar... Ash haudu an la ilaha illallah... Ashadu anna Muhammadar Rasulu lah...*

La mélodie tombée d'un minaret voisin ricocha sur les toits de la ville, reprise en écho par une voix, puis une autre et d'autres encore. C'était l'heure où les muezzins appelaient les fidèles à la prière.

Ils étaient assis dans la BMW bleue qu'ils avaient louée à l'aéroport.

— Qu'est-ce que nous attendons, au juste ? s'impacienta Jennifer.

— Que la nuit tombe.

Elle s'enfonça dans son siège et monta la climatisation d'un cran.

— Et si vous me parliez un peu de cette citerne de Théodose ?

— Dans l'Antiquité, les Romains ont construit d'immenses aqueducs pour acheminer l'eau vers la ville. Les citernes étaient des réservoirs souterrains. Il en reste plusieurs, mais elles ne servent plus.

Jennifer resta songeuse. Ils regardèrent en silence le soleil baisser à l'horizon et l'obscurité tomber sur le détroit.

— Tom, il y a une chose que je dois vous dire, commença Jennifer d'une voix mal assurée. Vous vous souvenez, je vous ai dit qu'il y avait quelqu'un dans ma vie avant. Que je l'avais tué. Je ne plaisantais pas, vous savez.

Tom ne répondit pas.

— Il s'appelait Greg. Je l'avais rencontré à l'Académie du FBI. Il était venu donner une conférence sur une affaire qu'il avait dû traiter. Je n'oublierai jamais l'instant où il est entré dans la classe. Il avait une telle assurance, l'air déterminé, solide. Quelques semaines plus tard, nous avons commencé à sortir ensemble. C'était merveilleux. Je me sentais tellement bien auprès de lui. Puis on m'a demandé de travailler avec lui. Un pur hasard, en fait. Personne ne savait que nous sortions ensemble. Ils ne l'auraient jamais autorisé. Mais cela ajoutait un peu de piment à notre relation.

Sa voix était maintenant dure et dénuée de toute émotion.

— Un jour, nous avons été appelés pour une perquisition un peu musclée. Une opération conjointe avec la DEA. Nous nous étions tous déployés dans le bâtiment. Soudain, une porte s'est ouverte et il y avait un type avec une arme. Je n'ai pas réfléchi. C'était un réflexe. Il était mort avant de toucher le sol... Je l'ai tué.

Elle haussa maladroitement les épaules.

— Je n'arrive même plus à pleurer. Il ne me reste plus de larmes depuis longtemps.

— Et après, que s'est-il passé ?

— Il y a eu une enquête, bien entendu. Notre relation a été révélée au grand jour, et ils se sont demandé si ce n'était pas un crime passionnel ou une querelle d'amoureux. Mais au bout du compte, ils ont conclu que ce n'était pas de ma faute. Que Greg était parti devant tout le monde sans maintenir le contact radio. Qu'il n'aurait pas dû être là où il se trouvait. Que n'importe quel autre agent aurait fait la même chose. Mais leurs regards étaient lourds de reproches. J'ai été mutée à Atlanta. On m'a conseillé de me faire oublier, le temps que l'affaire se tasse.

Il y eut un long silence, que Tom finit par rompre :

— Je sais ce que c'est que de perdre quelqu'un qu'on aime. Et je sais que même si les autres vous le reprochent indéfiniment, on se le reproche plus encore.

— J'ai tué l'homme que j'aimais. Mon meilleur ami. Maintenant je n'ai pas le droit de le décevoir.

— Alors, cette affaire ?...

— Oui, c'est ma première chance de faire mes preuves depuis des années. Je ne l'ai pas volée, mais je ne veux surtout pas la rater. Pour Greg.

— Vous savez que ça ne vous empêchera pas de souffrir.

— Oui... Mais ça m'aidera peut-être à arrêter de me détester.

Çemberlitas, Istanbul, Turquie, 21 h 37

Du haut du toit en terrasse, ils repérèrent au moins cinq hommes, tous armés jusqu'aux dents, qui gardaient l'entrée de la citerne. C'était une affreuse casemate en béton dans laquelle on entrait par une porte métallique, à une centaine de mètres devant eux. Un ballet de voitures défilait. Les vigiles examinaient les visages et les comparaient aux photos des invités triés sur le volet.

— Comment allons-nous franchir ce barrage ? s'inquiéta Jennifer en regardant dans les jumelles de Tom.

— Nous passerons sous leurs pieds, répliqua Tom en souriant.

Il lui indiqua un étroit passage entre une épicerie et un marchand de tapis, vaguement éclairé par un néon.

— Par ici. Vous êtes prête ?

Ils descendirent de la terrasse et s'engouffrèrent dans le passage. Tom la précédait. À mi-chemin, un Turc barbu était posté derrière une fenêtre ronde percée dans la muraille. Tom lui tendit quelques petits billets tout froissés.

L'homme les laissa passer et bientôt le béton crasseux laissa place à un magnifique marbre blanc.

— Où sommes-nous ? s'enquit Jennifer.

— Dans un hammam. Un bain turc. C'est l'un des plus anciens de la ville. Les hommes par ici, les femmes par là, ajouta-t-il en pointant un doigt vers deux portes de bois.

— On se sépare ?

— Non, nous, nous allons tout droit. Au sous-sol.

Il l'entraîna vers une porte étroite rencognée tout au bout du mur de gauche. Elle ouvrait sur un escalier en spirale, dont les marches de pierre abruptes filaient vers d'insondables profondeurs. Au pied de l'escalier, un rai de lumière perçait

sous une porte.

— C'est ici que l'eau des bains est chauffée, expliqua Tom.

Le rugissement démoniaque des chaudières à gaz enflait à mesure qu'ils approchaient de la porte, et la chaleur était de plus en plus intenable. La chaufferie principale était une masse de métal et de feu, un enchevêtrement de tuyauteries échappées d'immenses chaudrons.

— C'est par ici que l'eau arrivait de la citerne de Théodose.

Il lui montra une large ouverture dans le mur, grossièrement barrée par des planches.

— Venez, donnez-moi un coup de main.

Il ramassa un gros tuyau de fonte et l'introduisit entre deux planches qu'ils écartèrent en pesant sur leur levier. Le bois se fendit, ouvrant une brèche assez large pour leur permettre de passer.

Tom alluma une Maglite noire et la cala entre ses dents. Ils rampèrent lentement sur la pierre râpeuse et atteignirent bientôt une salle un peu plus haute où ils tenaient presque debout. À 150 mètres devant eux, la galerie s'éclairait et renvoyait l'écho d'un faible bourdonnement de voix. Tom avança sur la pointe des pieds.

Ils s'accroupirent devant la grille métallique qui barrait le fond de la galerie : la citerne se trouvait à 3 mètres en contrebas.

D'épaisses colonnes de pierre polie par les siècles soutenaient des arches massives. Sous cette enfilade, une grande plate-forme de bois avait été dressée, près d'un escalier de brique. Des rangées de chaises étaient disposées face à une petite estrade. Les gens s'installaient sous des lampes à arc dessinant un kaléidoscope de formes et de couleurs. Tom dénombra une bonne trentaine d'invités et perçut des inflexions de français, de russe, d'italien et d'anglais dans le brouhaha des conversations.

Soudain, on baissa l'éclairage et une chape de silence tomba sur l'assistance qui contenait son impatience. Un homme à la chevelure noire luisant comme un casque verni monta sur l'estrade.

— Mesdames et messieurs, merci d'être venus et, comme d'habitude, toutes nos excuses pour vous avoir avertis si tard et

pour la fouille enthousiaste de mes collègues à l'entrée.

Un sourire faux plissa ses joues. Le public pouffa nerveusement. Tom reconnut dans son accent les voyelles plates et ouvertes et les consonnes dures caractéristiques des Afrikaners.

— Nous avons ce soir trente lots, et nous devrions donc en avoir fini vers minuit, poursuivit-il. Toutes les offres s'entendent en dollars américains et doivent être réglées comptant en liquide ou par virement électronique certifié. Les offres sont fermes et définitives, alors réfléchissez bien avant de tousser.

Le public attendit sans broncher et, sur un signe du commissaire-priseur, une porte s'ouvrit sur le côté de la plateforme. Deux hommes apparurent, portant un tableau dans un cadre doré. Ils le posèrent sur un chevalet, à gauche de l'estrade. L'un des hommes tira d'un geste spectaculaire le drap vert qui recouvrait la toile. Tom en eut le souffle coupé.

— Un Vermeer, murmura-t-il à Jennifer. Volé au musée Isabella Stewart Gardner. J'avais entendu dire qu'il avait été détruit.

— *Le Concert*, de Jan Vermeer, exécuté entre 1665 et 1666, annonça le maître de cérémonie. Mise à prix : 3 millions de dollars. Quelqu'un pour 3 millions ? Merci, monsieur. 3,2 millions ?

Il n'y avait ni écrans d'ordinateur ni téléphones portables, aucune liaison satellite avec New York ou Tokyo. Les acheteurs étaient visiblement venus avec des instructions détaillées. Le Vermeer partit à un peu plus de 6 millions de dollars. Un Rembrandt que Tom reconnut pour être *La Tempête sur la mer de Galilée*, volé en même temps que le Vermeer, fut adjugé à 8 millions. Une sculpture de Giacometti dérobée dans un musée de Hambourg, à 300 000 dollars.

— Voilà peut-être ce qui nous intéresse, murmura Tom.

L'un des assistants apportait sur l'estrade un coffret métallique.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, un objet extrêmement rare.

Le commissaire-priseur survola du regard son public en haleine, tandis que l'assistant ouvrait le boîtier argenté.

— Il ne reste au monde que huit exemplaires des 450 500 Aigles doubles frappés en 1933 et détruits en 1937 par décret présidentiel. Nous en proposons ici cinq. Je commence l'enchère à 20 millions de dollars. Des amateurs pour 20 millions de dollars ?

Au moment où des mains se levaient, un violent fracas ébranla la citerne. Au sommet de l'escalier, la porte s'arracha de ses gonds et cinq hommes masqués firent irruption. Armés de pistolets-mitrailleurs munis de silencieux, ils tirèrent en rafales dans les murs, faisant pleuvoir des fragments de pierre chaude sur l'assistance sidérée. En un éclair, ils désarmèrent le commissaire-priseur et ses deux assistants.

Jennifer se leva d'un bond mais Tom la fit aussitôt rasseoir.

— Ne bougez pas !

Il leva ses jumelles. Les hommes portaient des grenades à la ceinture et agrippaient des Heckler & Koch MP5 DS 6, l'arme des meilleurs commandos du monde. Au pied des marches, leur chef aboyait des ordres brefs.

Un autre inconnu masqué et habillé de noir apparut dans l'encadrement de la porte. Dans un silence sépulcral, il descendit vers l'assistant du commissaire-priseur, lui prit le coffret métallique des mains et le glissa sous sa veste.

Le commissaire-priseur se mit à hurler :

— Vous êtes tous des hommes morts ! Personne ne vole Cassius !

Sans un mot, l'inconnu tira un Sig P228 argenté de son holster et posa le canon sur la bouche du commissaire-priseur. Un seul coup de feu étouffé retentit, et le crâne de la victime explosa.

Tom fronça les sourcils : au moment où le tueur avait appuyé sur la détente, la manche de sa veste s'était légèrement relevée. La montre qu'il portait était une Lange & Söhne dont il n'existait qu'une quinzaine d'exemplaires au monde. C'était la même que celle qu'il avait vue au poignet de Van Simson. Les hommes en armes refluèrent vers l'escalier, leurs pistolets-mitrailleurs pointés sur l'assistance.

— Ils s'enfuient ! s'écria Jennifer en se levant. Vite, nous devons les arrêter !

— Attendez, on s'en occupera plus tard. Je sais qui c'est.

Tom la rattrapa par l'épaule, mais son élan le déséquilibra et il culbuta lourdement sur la grille. Des années de rouille avaient pris leur tribut. La grille céda sous son poids, et il dégringola dans la citerne.

Les trois hommes réagirent aussitôt et mitrillèrent aveuglément en direction de Tom.

— Ne tirez plus ! cria l'homme au pistolet argenté du haut de l'escalier. Je le veux vivant. On l'embarque !

Ses trois séides fondirent sur Tom et le relevèrent sans ménagement. En haut, Jennifer réfléchissait à toute vitesse. Elle avait reconnu la voix de Van Simson.

— Fouillez entièrement ce repaire, cria celui-ci. Il est peut-être encore avec sa fouille-merde du FBI.

Jennifer avait déjà détalé. Elle devait retrouver la sortie et les suivre. Ils tenaient Tom. Et les pièces. Elle n'avait pas le droit de les laisser filer.

Derrière elle, elle entendit un léger tintement métallique sur la pierre, puis un deuxième. L'écho se répercuta jusqu'au fond de la galerie. Des grenades. Elle courut aussi vite qu'elle le put dans l'obscurité, comptant les secondes. Cinq, quatre, trois, deux. Elle se plaqua au sol, ferma les yeux et se boucha les oreilles.

Dans une explosion assourdissante, une vague brûlante déferla sur elle, un rugissement inhumain qui lui vida les poumons.

Elle réussit à se relever, les yeux en feu, secouant les débris de ses cheveux. Elle reprit haleine dans une quinte de toux, terrorisée, la bouche sèche, le menton en sang. Elle devait absolument sortir de là.

Elle retourna à la chaufferie, gravit l'escalier abrupt, retraversa le couloir et retrouva la place où ils s'étaient garés.

En mettant le contact, elle vit deux camionnettes bleues filer à tombeau ouvert devant elle. Elle appuya à fond sur l'accélérateur et se lança à leur poursuite. L'aiguille du compteur s'affola et, à près de 110 kilomètres/heure, elle passa sans les voir devant les minarets de Sainte-Sophie, puis de la Mosquée bleue. Les passants s'écartaient devant ses appels de

phare et son Klaxon bloqué.

Après l'hippodrome, la rue descendait en pente raide. La voiture plongeait comme un wagon sur une montagne russe. Devant elle, les camionnettes fonçaient vers les quais, mais soudain, dans un tourbillon de gyrophares bleus, une voiture de police surgit à sa gauche, toutes sirènes hurlantes. Elle braqua à fond sur la droite, et dans un crissement de pneus, s'élança derrière les camionnettes dans une étroite ruelle. Mais les phares d'une deuxième voiture de police arrivèrent droit sur elle. Aveuglée, elle leva un coude devant les yeux. La voiture dérapa sur le pavé et alla s'écraser contre un mur, dans un feu d'artifice d'étincelles.

La portière droite de la voiture de police s'ouvrit et une silhouette familière se détacha.

Jennifer descendit précipitamment.

— C'est Van Simson, monsieur ! Il a embarqué les pièces.

Chapitre 12

Paris, France, 30 juillet, 11 h 02

UNE odeur de chloroforme imprégnait ses vêtements comme un après-rasage bon marché, et son goût brûlant et douceâtre s'accrochait à ses lèvres fendillées. Tom se souvenait d'avoir été traîné hors de la citerne et jeté dans une camionnette, mais rien de plus. Restait à savoir ce que Van Simson comptait faire de lui.

Il essaya de se lever, mais s'effondra et vomit tripes et boyaux sur le sol empierré. Suffoquant, il se laissa rouler sur le dos, s'efforçant de réprimer ses nausées.

Van Simson... Était-ce donc lui, Cassius ? Impossible. Il n'aurait pas volé les pièces à sa propre vente. Mais c'était peut-être lui qui avait orchestré le casse de Fort Knox, pour se faire bêtement faucher les pièces par Steiner. Peut-être lui aussi qui avait assassiné Harry et organisé l'assaut de la citerne pour récupérer ce qu'il estimait lui appartenir. Et Tom s'était laissé prendre dans ses filets. Et Jennifer, avait-elle réussi à s'échapper ?

Ses nausées se calmèrent et il en profita pour inspecter sa geôle, éclairée par une simple ampoule nue. Il n'y avait aucune fenêtre, seulement une porte d'acier fermée par un verrou électronique dernier cri. Il distingua dans le fond la forme sinistre d'une vierge de fer – un sarcophage vertical qui s'ouvrait sur un caisson hérissé de pics de fer.

Les murs étaient émaillés d'objets tout aussi grotesques. Tom reconnut le tranchant vif de la fourche d'hérétique, de larges poucettes, quelques griffes de chat rouillées. Un bruit de pas interrompit son examen et il tourna la tête vers la porte.

Darius Van Simson entra, suivi de deux hommes, l'un sec et

maigre, l'autre petit et trapu.

— Tom, Tom, Tom, se désola Van Simson tel un père déçu en toisant son prisonnier recroquevillé au sol. Je suis absolument désolé. Je ne voulais pas en arriver là.

— Épargnez-moi votre compassion, Darius, murmura Tom. Jolie galerie, que vous avez là.

Van Simson esquissa un sourire glacial.

— Je me suis laissé dire qu'il s'agit de la chambre de torture d'une prison qui se dressait ici au XV^e siècle, et qui a été remplacée par mon hôtel particulier.

Ils étaient donc à Paris.

— À quoi jouez-vous, Darius ? Si le FBI n'est pas encore sur votre dos, il le sera bientôt. Et en plus, vous allez avoir des comptes à régler avec Cassius.

Van Simson se crispa.

— Je vois que vous avez le même esprit batailleur que votre père.

— Laissez mon père en dehors de tout cela, grogna Tom.

— Et comme lui, il faut que vous fourriez votre nez dans les affaires des autres.

— Vous en avez fait mon affaire en assassinant Harry.

— Harry ? Harry Renwick ? Oh, je n'ai rien à voir avec cela. Tout ce que je voulais, c'était les pièces. Ce petit salopard de Ranieri m'a filé entre les doigts, mais quand j'ai appris que les cinq pièces allaient être mises en vente, je suis intervenu. Vous n'auriez pas dû vous en mêler. C'était une fête privée, et vous n'étiez pas invité.

— Vous si ? ricana Tom.

— Vous pensez que je suis inquiet ? À cause du FBI ? Eh bien c'est la raison pour laquelle vous êtes toujours en vie, Tom. Quand ils apprendront que l'agent Browne est morte et que les pièces ont disparu pour de bon, ils vont avoir très envie de vous poser quelques questions. Je vous livrerai personnellement, dans un joli papier cadeau. Oh, je suis désolé. Vous ne saviez pas ? J'ai nettoyé votre petit terrier à lapin. Je crains qu'elle n'y ait pas résisté. Et vos alibis se sont évaporés avec elle. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, Tom, j'attends une visite.

Il sortit, flanqué de ses deux gardes.

11 h 34

LE tambourinement sur la porte de la cellule résonnait dans le couloir. Le gardien courtaud plongeait le nez dans son journal, faisant semblant de ne pas entendre. Mais l'écho insupportable finit par l'agacer. Il jura, jeta son journal par terre et se dirigea à pas lourds vers la cellule.

Le martèlement s'arrêta net, et le gardien sourit en détachant son IMI Barak de son holster. Il avait suffisamment de métier pour savoir mater les petits malins.

Le verrou cliqueta et il donna un grand coup de pied dans la porte. Le lourd volet d'acier alla cogner contre le mur. Comme l'ampoule avait été dévissée, il alluma la lampe de son pistolet de combat. Au milieu du cachot, son faisceau éclaira une bride de mégère, masque de fer dans lequel on enfermait la tête des suppliciés. Quelques minutes plus tôt, l'objet était accroché au mur. Le garde inspecta rapidement le reste de la pièce. Elle était étrangement calme, comme vide.

À moins que...

Dans l'angle du fond, il remarqua la vierge de fer légèrement entrouverte. Pas beaucoup, mais assez pour permettre à quelqu'un de se cacher dedans.

— Sors de là ! cria-t-il.

Mais le carcan métallique restait muet.

— Sors ! Je sais que tu es là-dedans.

Rien. Il pesta et se pencha, posant la main gauche sur un volet et le canon de son pistolet sur l'autre. Puis il les écarta d'un geste vif.

Tapi dans le coin, Tom poussa le sarcophage de toutes ses forces. La vierge de fer s'écrasa au sol. Les pointes acérées de ses portes ouvertes empalèrent le garde et son dos se brisa comme une brindille.

Tom blêmit en voyant le visage ensanglanté du gardien et s'empara de son pistolet. Ce n'était pas la première fois qu'il était obligé de tuer, mais cela ne rendait pas sa tâche plus facile.

Il sortit de sa geôle à pas feutrés et, à demi accroupi, traversa le couloir voûté. Il savait que sa colère sourde risquait de lui faire commettre des imprudences. Mais il devait coincer Van Simson. Il le devait à Harry et à Jennifer.

Il gravit un escalier et poussa une porte. Une galerie pavée de pierre blanche débouchait sur un hall qu'il reconnut : c'était l'entrée de l'hôtel particulier de Van Simson. Il repéra l'ascenseur qui montait au bureau du promoteur et descendait vers la chambre forte.

Il tenta de forcer les portes de l'ascenseur, mais lorsqu'il parvint enfin à les écarter de quelques centimètres, elles se refermèrent violemment dans un bruit de ferraille. Il aperçut alors une sculpture de bronze au pied de l'escalier monumental. En la bloquant entre les deux panneaux d'acier, il parvint à les séparer suffisamment pour se faufiler dans l'interstice.

Tom inspecta le gouffre noir de la cage d'ascenseur. Au fond, le toit de la cabine laissait percer une faible lueur. Il commençait à avoir une idée plus précise de son plan d'action : il allait se poster sur la trappe d'accès et, dès que Van Simson reviendrait vers l'ascenseur, il fondrait sur lui.

Il s'élança sur le câble de suspension reliant le moteur à la cabine. Il bloqua les épais torons d'acier graissé entre ses jambes et se laissa glisser pour atterrir en douceur sur le toit de la cabine.

Il lui sembla alors entendre un bruit étrange, comme un cliquètement mécanique régulier. Il souleva prudemment la trappe d'accès. Le gardien maigre et sec était avachi dans un coin, la tête percée d'une balle, les jambes étendues en travers de la porte, qui coulissait inlassablement sans pouvoir se refermer.

Tom descendit et enjamba le cadavre. La herse d'acier était levée et la porte du coffre-fort grande ouverte. Les caméras vidéo braquaient sur lui un regard aveugle derrière des objectifs brisés.

La chambre forte était telle qu'il se la rappelait, avec son sol

caoutchouté dessinant un labyrinthe noir autour des vitrines de verre et son drain creusant une tranchée le long des murs. Van Simson était penché au-dessus du bureau posé sur l'estrade du fond. Tom inspira profondément et surgit de sa cache, l'arme au poing :

— Pas un geste, Darius !

Van Simson releva à peine la tête.

— Où sont les pièces ? demanda Tom en montant sur l'estrade.

— Les pièces ? Les voici. Tenez, prenez-les. Vous pensez avoir gagné ? Nous avons tous perdu.

— Non. Vous avez perdu, rectifia Tom en saisissant le coffret. Et je ne pense pas que vous m'ayez laissé beaucoup le choix.

Le souvenir de Jennifer à l'esprit, il leva son pistolet. Dans son dos, une voix familière ne lui laissa pas le temps d'appuyer sur la détente.

— Pas si vite, Thomas.

La voix lui fit l'effet d'un coup de poignard. Il pivota sur ses talons. Une forme se détacha de l'ombre. Il vit d'abord son Glock 19, puis sa main gantée, son bras tendu et enfin, son visage.

— Harry ? s'étrangla Tom, sidéré.

— Pose ton arme, veux-tu ? Voilà, tu es un bon garçon...

Renwick était méconnaissable : il n'avait rien de commun avec le vieillard débraillé que Tom avait embrassé l'avant-veille sur son perron. Il était impeccablement mis dans un costume bleu foncé, une chemise blanche repassée de frais et une cravate Hermès bleu vif. Sous des cheveux coupés court, ses yeux brillaient d'une perversité que Tom n'aurait jamais soupçonnée.

Il abaissa son arme et, comme hypnotisé, la posa sur la table, mais Renwick le rappela sèchement à l'ordre :

— Ne fais pas l'imbécile, Thomas ! Par terre. Envoie-la-moi.

Sans baisser sa garde, Renwick posa un genou à terre, ramassa le pistolet et le glissa dans sa poche.

— Harry ? Je ne comprends pas ! Comment ?... Pourquoi ?...

Renwick ricana.

— Ah, tu n'es pas américain pour rien, toi ! Il faut toujours que tu comprennes le pourquoi et le comment ! Mais tu n'es pas

là pour comprendre.

— Mais je te croyais mort, insista Tom, sonné.

— Mort ? Quelle idée ! Parce qu'un policier incompétent a trouvé un cadavre chez moi ? Parce que l'agent Browne a dit m'avoir vu tomber sous une balle ? Bah ! Tout ce qu'elle a vu, c'est qu'on tirait deux coups à blanc sur moi et que je m'effondrais. Le temps qu'elle recouvre ses esprits, j'avais brûlé un autre corps.

— Qui était-ce ?

— Oh, quelqu'un qui ne comptait plus beaucoup pour moi. Quelqu'un qui m'est plus utile mort qu'il ne l'a jamais été de son vivant. Après cela, il suffisait d'échanger les dossiers dentaires. Quel autre moyen avaient-ils d'identifier un cadavre calciné ? Et bien sûr, ils sont tombés dans le piège.

— Mais c'est pour toi que je me suis fourré dans ce pétrin ! Pour coincer tes assassins !

— Oh, quelle fidélité touchante. J'en suis presque ému.

— Mais qui diable es-tu ?

— Tu ne devines pas ?

— Cassius ? Tu es Cassius !

— En effet, certains me connaissent sous ce nom, concéda Renwick.

Tom essayait d'y voir clair et de reconstituer les événements des derniers jours.

— C'était toi qui as commandité le casse de Fort Knox. Tu m'as envoyé à New York pour que je sois aux États-Unis en même temps. Mais ensuite, Steiner a mis la main sur les pièces et en a confié une à Ranieri pour qu'il trouve un client.

Le visage de Renwick s'assombrit.

— Un petit incident de parcours. Leur erreur a été d'essayer de les refourguer à mes propres gars.

— Alors tu as récupéré les pièces chez Steiner, tu es tombé sur moi chez Sotheby's et tu m'as invité à dîner avec l'agent Browne pour qu'elle te rende celle qui te manquait.

— C'était assez amusant, ironisa Renwick. Je dois reconnaître que tu m'as impressionné, Thomas. D'abord tu as échappé à l'arrestation pour meurtre que j'avais orchestrée à Londres. Ensuite, tu as réussi à t'échapper du musée

d'Amsterdam après que j'eus généreusement ordonné à mon tireur d'élite de ne pas te blesser mais de se débrouiller pour que tu te fasses pincer.

— Tu aurais dû lui demander de me tuer tant que tu en avais l'occasion.

— Bien sûr, j'y ai songé. Mais tu sais, je ne suis pas aussi monstrueux que ça. Je te devais au moins cela.

— Et lui ? demanda Tom en désignant Van Simson qui, la mine grise et défaite, n'avait rien dit pendant leur dialogue.

— Darius ? Il aurait mieux fait de s'en tenir à assassiner ses concurrents professionnels. À propos, je ne sais pas ce qu'il t'a raconté, mais l'agent Browne est bien vivante et en pleine forme. Je m'en réjouis. Elle avait l'air charmante, cette jeune femme.

Tom sentit son cœur bondir dans sa poitrine et il poussa presque malgré lui un soupir de soulagement.

— Mais toi, Thomas, contrairement à Darius, ici présent, tu as le choix. Il n'est pas trop tard. Pas encore.

— Que veux-tu dire ?

— Tu pourrais travailler avec moi. Tu serais étonné de ce que nous pourrions faire ensemble si nous faisons équipe. Et nous resterions en famille. Rien ne pourrait nous arrêter.

— Tu es vraiment cinglé ! Tu m'as enlevé la seule véritable famille qu'il me restait en tuant Harry Renwick. Je ne sais absolument plus qui tu es.

— Eh bien, tu vas le découvrir.

Il visa la poitrine de Van Simson et tira. Van Simson fut soulevé de sa chaise par la violence de l'impact et s'effondra au sol. Tom profita de cet instant de diversion pour plonger sur sa gauche. Renwick tira trois coups, qui ricochèrent sur les présentoirs blindés suspendus au-dessus des vitrines.

— Tu perds ton temps, Thomas. Allons, sors tout de suite et je t'épargnerai. Bien sûr, ils te coffreront sûrement pour le meurtre de ce pauvre Darius, mais au moins tu auras la vie sauve.

On aurait entendu une mouche voler.

— Très bien, maugréa Renwick.

Il ratissa méthodiquement la pièce. Soudain, un sourire se

dessina sur ses lèvres. Devant lui, la pointe à peine visible d'une chaussure dépassait d'une vitrine.

Il fléchit les genoux, puis bondit et tira deux coups. Les balles allèrent se loger dans le caoutchouc. Il n'y avait personne. Juste deux chaussures soigneusement disposées, l'une près de l'autre. Renwick se baissa pour les palper. Elles étaient encore tièdes.

Tom se jeta sur Renwick, le précipitant contre une armoire basse. Surpris, celui-ci lâcha son arme qui glissa sur le sol. Il tomba sur les genoux, bras repliés sur la poitrine, tandis que Tom rampait à quatre pattes pour récupérer le pistolet.

— Salaud ! hurla Renwick.

Soudain, un voyant rouge vif clignota au-dessus de la porte du coffre-fort. Tom regarda vers l'estrade : Van Simson s'était traîné jusqu'à la console de son bureau. Il leva les yeux sur Tom et sourit. Il allait tous les enfermer.

Renwick s'était relevé et se précipitait vers la porte qui se refermait lentement. Tom se souvint de ce que Van Simson leur avait montré en leur faisant visiter les lieux. Il se pencha et tira le troisième tiroir de la vitrine la plus proche de lui. Le trésor nazi renvoyait un éclat blafard dans l'obscurité. Il saisit un lingot, pirouetta rapidement et, d'un geste fluide, le lança vers Renwick. Le lingot fendit l'air comme un boulet de canon.

Il atteignit sa cible entre les omoplates. Harry chancela vers la porte qui tournait inexorablement sur ses gonds. Il se retint au chambranle et eut tout juste le temps de se glisser par l'étroite ouverture. Mais sa manche se coinça et la lourde porte claqua avant qu'il ne réussisse à se dégager, lui sectionnant le poignet.

Les chuintements pneumatiques du système de verrouillage étouffèrent ses hurlements. Le coffre était maintenant un tombeau.

Tom entendit un nouveau bruit. De l'eau qui s'écoulait.

Les tranchées de drainage se remplissaient et l'eau inondait peu à peu le sol. Tom avait déjà les pieds mouillés. Comment Van Simson avait-il appelé cela ? Une petite précaution supplémentaire ?

Il sauta sur le premier meuble qu'il trouva au moment où un

puissant courant électrique parcourut la nappe d'eau.

S'il arrivait à rejoindre l'estrade pour tenter de rouvrir la chambre forte, Tom aurait peut-être une chance de s'en tirer. Mais il était encore à 5 bons mètres du pupitre de contrôle.

Il jaugea la distance à l'armoire la plus proche : 1,80 m. Il se lança dans le vide. Dans un râle de douleur, il sentit sa poitrine s'écraser contre le dessus vitré du meuble et ses cuisses heurter les tiroirs d'acier. Mais ses mains glissèrent sur la surface lisse, cherchant désespérément une prise.

Ses pieds frôlaient presque la surface de l'eau quand il parvint à arrêter sa glissade. Lentement, il se hissa sur les bras, prit appui sur un coude et bloqua le genou gauche sur le rebord de la vitrine. Sauvé !

Van Simson s'était laissé tomber dans son fauteuil. Tom le secoua et ses paupières battirent faiblement.

— Darius, écoutez. Renwick s'est enfui. Ouvrez la porte. Laissez-moi appeler les secours.

Van Simson secoua la tête.

— C'est trop tard, murmura-t-il.

Tom l'attrapa sans ménagement par le col et déchira sa chemise. Un petit orifice laissait échapper un geyser de sang sur sa poitrine.

— Non, ce n'est pas trop tard ! Vous avez un poumon perforé. Vous vous en tirerez si nous réagissons assez vite. Mais vous devez ouvrir cette porte, Darius. Je m'occuperai de Renwick plus tard.

Van Simson tendit le bras vers la console. S'arrêtant à chaque seconde pour reprendre des forces, il tapa une longue série de chiffres avant de s'évanouir à nouveau dans son fauteuil.

La porte du coffre-fort se rouvrit. Des hommes du GIGN se précipitèrent à l'intérieur :

— Les mains sur la tête !

Tom croisa les mains derrière la nuque et répondit :

— Il me faut un médecin.

Les commandos se déployèrent à pas feutrés, fusils braqués sur lui.

— Tom !

Jennifer courut vers lui, zigzaguant entre les policiers et les vitrines.

— Vous n'avez rien ? J'a vu tout ce sang, dehors, et... Oh, vous êtes entier.

— Vous avez l'air déçue, plaisanta Tom. J'ai été drogué, enlevé et presque électrocuté. Mais qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour mériter un peu de compassion ?

— Se faire tirer dessus, trancha-t-elle en apercevant Van Simson. Il va s'en sortir ?

Deux urgentistes arrivèrent. Ils prirent le pouls du blessé, lui fixèrent un cathéter et l'allongèrent sur une civière.

— Il survivra. Vous n'avez pas croisé Renwick, par hasard ?

— Qui ça ?

— C'était un coup de Harry, Jen. C'est lui qui a tout monté. Il a organisé le casse de Fort Knox, il a fait descendre Ranieri et Steiner. Et quand vous êtes arrivée chez lui avec la dernière pièce, il a mis en scène sa propre mort pour tout me mettre sur le dos.

— Je suis désolée, Tom. Je sais combien il comptait pour vous.

Un homme de haute taille entra dans la pièce et monta sur l'estrade.

— Je me présente : Bob Corbett, l'agent chargé de cette enquête. Vous avez fait un excellent travail. Je dois reconnaître que j'avais mes doutes, étant donné votre dossier chargé, mais le gouvernement américain vous est très reconnaissant.

— C'est Renwick, chef, coupa Jennifer. C'est lui qui était derrière toute l'opération.

Corbett fronça les sourcils, incrédule :

— Harry Renwick ?

Tom confirma vigoureusement :

— C'est lui qui tire les ficelles depuis le début.

Corbett se tourna vers deux de ses hommes et leur donna une série d'ordres à voix basse.

— Je crois que ceci vous appartient, dit Tom en prenant le coffret de la table pour le remettre à Corbett.

***Hôtel Saint-Merri, 4^e arrondissement, 30 juillet,
20 h 42***

COMME l'avant-veille, les éclats de rire, les ronflements des scooters et les tintements de vaisselle entraient par les fenêtres ouvertes. Il avait maintenant la chambre pour lui tout seul. Jennifer avait rejoint Corbett dans une suite du George V ou d'un autre palace où le FBI logeait ses agents.

Corbett devait être en train de la débriefer. Tom savait qu'il pouvait lui faire confiance pour plaider sa cause. Il avait respecté jusqu'au bout ses engagements, mis à part l'épisode d'Amsterdam – mais il était certain qu'elle saurait le passer sous silence. On frappa. Il alla ouvrir. C'était Jennifer. Bras ballants, il resta devant la porte.

— Je peux entrer ?

— Oui, oui, bien sûr, excusez-moi... C'est que... je ne vous attendais pas. Je m'étonne qu'ils vous aient laissée sortir.

— Pour tout vous dire, je ne leur ai pas demandé leur avis.

— Vous avez bien fait. Comment réagit Corbett ?

— Pas mal. Il s'en veut énormément de m'avoir envoyée dîner chez Renwick, mais à part ça, il est plutôt content. Et il veut vous voir demain matin pour discuter de notre accord et des modalités. Il vous propose une rencontre aux Invalides. Vous y serez ?

— Bien entendu.

Elle sourit et ils laissèrent flotter un silence embarrassé.

— Vous savez, vous n'étiez pas obligée de faire tout ce chemin pour venir me dire ça. Vous auriez pu appeler.

— Je sais, mais j'avais envie de venir.

— Est-ce que par hasard je vous aurais manqué, agent Browne ?

— Un peu, peut-être, concéda-t-elle en baissant les yeux.

Tom referma la porte et tourna la clé dans la serrure. Leurs regards se croisèrent et elle lui sourit. Tom sentit son pouls accélérer.

Chapitre 13

Les Invalides, Paris, 31 juillet, 13 h 22

UNE lourde chape de chaleur était tombée sur la ville. Jennifer pénétra avec soulagement dans la fraîcheur de la cour d'honneur de l'hôtel des Invalides.

Elle repensa avec quelque émotion à sa longue nuit dans les bras de Tom. Son propre désir l'avait étonnée. Elle n'imaginait pas avoir à ce point besoin d'exprimer sa tendresse. Mais elle n'en était pas moins réaliste et savait que ce ne serait qu'une passade. Ce n'était pas le genre d'homme à s'attacher.

Elle consulta son guide touristique acheté le matin même :

L'hôtel Les invalides forme le plus bel ensemble monumental de Paris. Il fut fondé en 1670 comme caserne et hôpital militaire par Louis XIV, le Roi-Soleil. Aujourd'hui, il abrite le musée de l'Armée et les restes de l'empereur Napoléon I^{er}...

Elle embrassa les alentours d'un coup d'œil circulaire. La moitié de la cour d'honneur était inondée de lumière, tandis que l'autre se drapait d'ombre à mesure que le soleil commençait à décroître sur les toits en pente. L'ardoise grise était percée de lucarnes sculptées comme un casque de chevalier médiéval ; en dessous, l'arrondi élégant des fenêtres rappelait en écho les deux étages d'arcades qui s'étiraient sur les quatre côtés de la façade.

Elle se dirigeait paresseusement vers le portail de l'église Saint-Louis quand Tom surgit de derrière une colonne. Il la saisit par le bras et la poussa vers la partie ombragée de la cour.

— Tu m'expliques ce qui se passe ? lui siffla-t-il à l'oreille.

— Tu me fais mal, protesta Jennifer en essayant de se dégager.

Il la repoussa brutalement.

— J'aurais dû m'en douter. Archie avait raison. Vous êtes tous pareils.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne me dis pas que tu n'es pas au courant. Clarke. La police britannique. Ils sont quatre à m'attendre.

— Quoi ? s'écria Jennifer. Tom, écoute-moi bien : je ne suis absolument pas au courant de cette histoire. Il faut que tu me croies.

Tom la foudroya du regard et elle avança d'un pas vers lui.

— Écoute, poursuivit-elle, toi tu restes là, et moi je vais trouver Bob et lui demander ce qui se passe. Je suis sûre que c'est un malentendu.

Tom haussa les épaules :

— Très bien. Je te donne dix minutes. Si d'ici là tu n'es pas revenue, tu ne me reverras plus jamais.

— Dix minutes ? Compris.

Des panneaux multilingues lui apprirent que le tombeau de l'Empereur était provisoirement fermé. Il n'y avait personne en vue : elle sauta par-dessus la barrière et se faufila jusqu'à l'entrée de l'église du Dôme.

Au sommet des marches, elle inspecta les jardins qui s'étiraient devant elle. De là, elle aperçut effectivement quatre hommes en faction derrière les grilles. Deux attendaient dans une voiture, un autre faisait semblant de lire un journal sur un banc, tandis que le dernier faisait les cent pas. Elle franchit le portail de l'église.

Sous une lumière tamisée, le sol de marbre et les murs de pierre semblaient s'être figés dans une admiration pleine de révérence. Au centre de l'édifice, le dôme s'élevait dans toute sa magnificence.

Elle fronça les sourcils. Où était Corbett ? Ça ne lui ressemblait pas d'être en retard.

Un somptueux maître-autel de marbre noir doré à la feuille se dressait dans l'abside. Juste au-dessous de la coupole, une

balustrade de marbre blanc entourait une ouverture circulaire abritant la crypte, où un énorme sarcophage de porphyre rouge reposait sur un socle de granit vert.

Elle s'accouda à la balustrade et admira le pavement de la crypte, déployé en étoile dont chaque branche marquée évoquait une grande campagne de Napoléon. Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la semi-pénombre, elle distingua vaguement une forme dans l'ombre des colonnes.

Une semelle – et la jambe d'un homme. Dans un frémissement d'horreur, elle se précipita vers le maître-autel et dévala l'escalier de la crypte. Max, son contact de la CIA à Londres, était affalé sur le carreau de l'étroit corridor. Sa chemise était tachée de sang. Le cœur palpitant, elle lui souleva une paupière : il était mort.

Puis, de l'autre côté de la colonnade, elle vit Corbett à plat ventre sur le marbre, immobile, le crâne ensanglanté. Elle poussa un cri, bondit vers lui et lui prit le pouls à la carotide. Dieu merci, il était blessé au côté droit de la tête, mais il respirait.

— Monsieur, monsieur, m'entendez-vous ? C'est moi, Browne.

Corbett poussa un gémissement à peine audible. Elle se pencha sur lui pour mieux entendre.

— Les pièces. Il a pris les pièces...

Il gisait en travers de l'entrée d'une chapelle latérale dominée par un marbre de Napoléon en habit impérial. Elle aperçut un vase de fleurs au pied d'une tombe de marbre blanc. Elle y trempa son mouchoir et le tendit à Corbett qui, désormais adossé à un pilier, prit avec gratitude le linge humide et l'appliqua sur sa blessure.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle doucement en s'accroupissant devant lui.

— Tout est allé si vite ! Je voulais visiter un peu en attendant. J'ai à peine eu le temps d'apercevoir son visage avant de m'effondrer. C'était Renwick.

Il se convulsa dans une quinte de toux sèche. Jennifer attendit.

— Et les pièces ?

— Elles étaient dans ma poche, geignit-il. Je m'étais dit qu'avec Max, je ne risquais rien. Je n'avais jamais...

— Je vais appeler un médecin, d'accord ?

Corbett balbutia un remerciement. Elle sortit son portable de son sac, mais s'arrêta avant de composer le numéro.

— À propos, Clarke est ici. C'est vous qui l'avez prévenu ?

Corbett plissa les yeux.

— Ne vous mêlez pas de ça, Jennifer. Ça vous dépasse. Ce sont des ordres venus d'en haut.

— Ne pas me mêler de quoi ? Mais que se passe-t-il, bon Dieu ?

— C'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Quoi ? Vous le livrez ? Il nous aide et vous le balancez ?

Corbett lui adressa un sourire plein de morgue.

— C'est un escroc, Browne, un malfrat de bas étage qui ne mérite que d'être derrière les barreaux.

— Vous mentez !

— Vous pensez donc que l'on peut se permettre de laisser un type comme ça en liberté avec tout ce qu'il sait ? Tôt ou tard il finirait par lâcher le morceau. Vous imaginez ? Une tempête diplomatique qui ramènerait notre politique étrangère vingt ans en arrière.

— Nous avons un accord. Et je lui ai donné ma parole.

— Et vous l'avez cru ? railla Corbett. Je vous avais bien dit de ne pas devenir trop intimes. Il y a plus que votre parole dans cette histoire. Pour les Britanniques, Renwick a été assassiné et le coupable est Kirk. Ce qui nous permet de continuer à traquer Renwick et de nous assurer du silence de Kirk. Réveillez-vous, Jennifer. La fin justifie les moyens.

— C'est exactement le genre de foutaises que vous disiez détester. Si vous pensez que je vais rester les bras croisés, vous vous trompez !

— Pas si vite, aboya Corbett. Réfléchissez bien à ce que vous allez faire. Je vous le dis parce que je vous aime bien. Car, voyez-vous, nous avons eu peur que vous ne soyez en danger. Alors Piper a envoyé l'un de nos gars à Amsterdam, pour vous protéger au cas où...

Elle avala sa salive sans ciller et attendit la suite.

— J'ai une déposition sous serment attestant qu'il a suivi deux personnes d'un musée jusqu'à votre hôtel il y a trois jours. Et il s'avère que ce musée a été cambriolé ce soir-là. Ce serait vraiment dommage qu'il soit obligé de vous identifier comme étant l'une de ces deux personnes. Le Bureau n'apprécie pas beaucoup de voir ses agents passer dans l'autre camp.

— Vous êtes une ordure.

Elle savait qu'il la tenait. Cinq ans, sept ans de prison. Sa carrière serait définitivement fichue.

— Ça fait un peu mal sur le coup, ajouta Corbett. Mais vous verrez avec le temps que c'est ce que vous avez de mieux à faire. Si vous jouez bien vos cartes, vous grimperez jusqu'au plus haut niveau de la hiérarchie du FBI. Je vous le garantis.

Jennifer, les yeux rivés au sol, ne répondit rien. Elle avait envie de le frapper.

— Vous devriez vous nettoyer un peu, dit-il en montrant ses doigts couverts de sang.

Elle retourna dans la petite chapelle, vida le vase et se frotta les mains. « Faut-il donc que cela se termine ainsi ? » se demanda-t-elle sous le regard aveugle et fier de la statue. C'était donc cela leur philosophie ? Presser les gens comme des citrons et les jeter ? Et elle devrait jouer ce jeu-là pour faire carrière ?

Et tout cela pour rien ! Les pièces avaient disparu. Ils avaient trahi Tom. Mais que pouvait-elle faire ? Quoi qu'elle dise, ils auraient toujours le cambriolage d'Amsterdam pour coincer Tom. Cela ne servirait à rien.

Elle s'essuya les mains sur le tissu absorbant de sa jupe. En regardant ses doigts, elle repensa à la main arrachée de Renwick, au moignon sanguinolent qu'elle avait vu la police emmener au laboratoire dans une poche de plastique. C'était sa main droite.

Elle eut un éclair. Sa main droite ! Que lui avait dit le légiste à Louisville après l'autopsie de Short ? Que les droitiers frappaient leur victime du côté droit de la tête. Or la plaie de Corbett était précisément du côté droit. Impossible que ce soit Renwick qui l'avait frappé : il n'avait plus de main droite.

D'une voix posée et tranquille, elle annonça :

— Bob, je vais chercher des secours et je reviens. Nous

reparlerons de tout cela plus tard.

Pas de réponse.

Elle se retourna. Corbett était debout, juste derrière elle. Il brandit son pistolet et lui asséna un violent coup de crosse dans la mâchoire. Elle s'effondra, un filet de sang à la commissure des lèvres.

— Désolé, Jennifer, je n'aurais jamais cru qu'il nous faille en arriver là, déclara Corbett en vissant un silencieux sur le canon de son Berreta. Mais par la faute de Kirk, je vais être obligé de vous tuer.

* * *

DÈS que Jennifer lui avait tourné le dos, Tom avait rejoint le Dôme en passant par l'église Saint-Louis. Il s'était juré de disparaître sans laisser de trace, mais il voulait en avoir le cœur net : Jennifer l'avait-elle vraiment trahi ou n'était-ce qu'un malentendu ?

Il avait réussi à se faufiler jusqu'à la balustrade de marbre sans se faire remarquer. Des voix lui parvenaient de la crypte. Il reconnut celle de Corbett, et alla se poster juste au-dessus de lui pour mieux entendre. Il comprit aussitôt qu'il y avait anguille sous roche. Localisant plus précisément Corbett, il enjamba la balustrade et se tapit sur la corniche supérieure de la galerie.

— Vous allez presque me manquer, Browne, dit l'agent spécial du FBI en levant son arme.

Tom prit son élan et, pieds joints, s'élança en visant les omoplates de Corbett. Celui-ci fut projeté face contre le mur et son nez se brisa sur le marbre. Sous la violence du choc, son arme lui échappa des mains. Tom atterrit lourdement sur le dos, amortissant sa chute avec les mains.

Corbett se retourna en grognant, les poings serrés, mais Jennifer saisit le pistolet de Corbett et s'interposa :

— Je vous tuerai si vous m'y obligez, monsieur. (Elle leva le revolver à hauteur de sa poitrine.) Vous savez aussi bien que moi que je l'ai déjà fait.

Corbett se tenait le nez des deux mains.

— Vous ne pouvez pas me tuer, Browne. Pas après ce que

vous avez fait à Greg. Ce coup-ci, ce serait la prison assurée.

— Eh bien, c'est moi qui le ferai, dit Tom en prenant l'arme des mains de Jennifer.

Corbett ricana méchamment :

— À vous deux, quelle équipe ! Nous n'avions jamais prévu cela.

— Nous ? Qui ça, nous ?

— Cassius, devina Tom. Depuis tout ce temps, vous travaillez pour Cassius, n'est-ce pas ?

Il se tourna vers Jennifer et lui expliqua :

— C'est pour cela que Renwick savait que tu étais encore vivante. Et c'est comme ça qu'il a su que la police new-yorkaise avait récupéré mon profil ADN à New York.

Corbett ne dit rien.

— Mais je ne comprends pas, protesta Jennifer. Comment aurait-il pu être impliqué avec Renwick ? J'ai travaillé avec lui depuis le début de l'enquête !

— Il ne t'a dit que ce qu'il voulait bien te dire. Quand Steiner est tombé sur les pièces à l'aéroport de Shiphol, Renwick l'a traqué, lui et Ranieri, et les a fait abattre tous les deux. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était que Ranieri avalerait la cinquième pièce et qu'elle échouerait à Washington, chez vous. Ils se sont donc arrangés pour qu'on se rencontre à dîner chez Renwick. Cela leur permettait de faire d'une pierre deux coups : ils récupéraient la pièce, faisaient disparaître Renwick et me faisaient porter le chapeau pour le tout. Mais ils ne se doutaient pas que tu ferais du si bon boulot et que tu surveillerais toute la nuit mes faits et gestes.

— Vous ne comprenez toujours pas qui a fait le coup, hein ? intervint Corbett. Le génie de l'homme qui est derrière tout ça. Vous êtes tous les deux aussi bêtes que les autres. Piper, Green, Young – ils sont tous tombés dans le panneau.

— Le panneau ? Quel panneau ? demanda Tom.

— Ça y est ! J'y suis, s'écria Jennifer. Bien sûr ! Il ne s'est jamais rien passé de tout cela, c'est bien ça ?

Corbett, le visage ruisselant de haine, fit mine d'applaudir.

— Comment ça, il ne s'est rien passé ? s'impacienta Tom.

— Tu avais raison, Tom. La ficelle était trop grosse. Ils

voulaient que je découvre le faux suicide du gardien de Fort Knox. Et justement, c'est Corbett qui m'a mise sur la piste de son dossier. Il savait que tôt ou tard je comprendrais que Short avait été assassiné et que je concentrerais mon enquête là-dessus. Il savait que je trouverais l'argent sur le compte en banque. C'était un coup monté.

— Si je comprends bien, il n'y a pas eu de livraison d'or non plus ? coupa Tom.

— Oh, si, ça oui, il y a bien eu un conteneur, confirma Corbett. Short a fait l'inventaire lui-même, puis il est allé bricoler le groupe électrogène pour que je puisse vendre ma théorie du virus informatique. Mais il n'y avait personne dans le conteneur. C'est Renwick qui a mijoté tout ça. Pour donner du grain à moudre à ceux que ça pourrait intéresser.

— Mais s'il n'y avait personne dans le conteneur, comment avez-vous sorti les pièces ? demanda Jennifer.

— Je comprends, intervint Tom. En fait, ce n'était pas un coup monté mais une couverture. Parce que vous étiez déjà en possession des pièces. Il ne vous restait plus qu'à faire en sorte que ça retombe sur moi.

— Dix ans, soupira Corbett. Dix ans qu'elles sont dans un coffre. Des millions de dollars, et je ne pouvais rien en faire. Jusqu'au jour où Renwick m'a proposé une solution.

— Mais comment avez-vous mis la main dessus, alors ? s'étonna Jennifer.

— On ne vous a jamais appris à remonter assez loin dans les archives ? railla Corbett. Jennifer, remontez toujours aussi loin que possible. Vous vous êtes jetée sur les indices les plus évidents, en oubliant le b.a.-ba du métier, ma pauvre ! D'ailleurs, c'est bien pour ça que je vous ai choisie. Je savais que vous auriez tellement envie de bien faire que vous goberiez l'histoire que je vous avais soigneusement préparée. Si vous aviez bien cherché, vous auriez remarqué que c'était moi qui étais responsable de la sécurité à l'époque où les pièces ont été transférées à Fort Knox.

Jennifer rougit jusqu'aux oreilles. Il avait raison.

— J'étais là, à l'arrière du camion, avec des millions de dollars menottés à mon poignet, continua-t-il. Il m'a suffi

d'ouvrir le coffret et de les prendre. Quand nous sommes arrivés à Fort Knox, personne n'a vérifié que les pièces y étaient bien. Ils ont emmené le coffret directement dans la salle forte. Tout le monde faisait confiance à ce brave Bob Corbett.

— Et après ? Quelle était votre part ? demanda Tom.

— La moitié des recettes.

— J'en ai assez entendu, coupa Jennifer, écœurée. Donnez-moi les pièces.

Corbett tira le coffret métallique de sa veste. Jennifer l'ouvrit pour vérifier que tout y était et le referma d'un coup sec.

Une voix résonna dans l'espace vide du tombeau :

— Mais que se passe-t-il ici, nom d'un chien ?

Debout dans la galerie obscure, un homme contemplait le corps étendu de Max. Tom se tourna vers Jennifer :

— Je vous présente Clarke.

Corbett profita de cette seconde d'inattention pour le désarmer d'un coup de pied. Le revolver vola et dingua derrière lui. Corbett courut vers les escaliers.

— Ah, Corbett, s'exclama Clarke. Je me disais bien que j'avais entendu quelqu'un ici. (Il indiqua le cadavre de Max). C'est encore Kirk qui a fait ça ?

Corbett le bouscula sur son passage et la tête de l'inspecteur heurta bruyamment le marbre. Il s'effondra par terre.

— Vite, dit Tom, fais-moi la courte échelle.

Jennifer croisa les mains et Tom se hissa sur la corniche de la balustrade. Il resta caché derrière l'appui de marbre jusqu'à ce qu'il entende des pas au sommet de l'escalier. Au moment où Corbett passait, il se jeta sur lui d'un bond, l'attrapant par la taille. Il laissa ses bras glisser jusqu'aux chevilles de sa proie et le renversa sur le sol.

Corbett se releva immédiatement et lui décocha un puissant crochet. Tom accusa le coup et roula à ses pieds, galvanisé par les décharges d'adrénaline.

Corbett déchaîna une pluie de coups de pied et de poing bien ciblés que Tom contra tant bien que mal, puis, trouvant une ouverture, il lança une jambe sur le nez cassé de son adversaire. Corbett hurla de douleur et porta les deux mains au visage. Dans un rugissement désespéré, il se propulsa sur Tom. Celui-ci

s'écarta et le déséquilibra d'un croc-en-jambe. Corbett s'étala de tout son long. Tom, aussitôt sur son dos, lui passa un bras autour du cou et resserra impitoyablement son étreinte. Corbett haletait.

Tom lui releva lentement la tête, lui étirant les ligaments de la nuque et lui faisant craquer les cervicales. Corbett, au désespoir, sentait approcher la fin.

Tom se souvint des techniques apprises à l'école de la CIA – une pression de 3 kilos suffit à briser une nuque. La main de Jennifer se posa sur son épaule.

— Ne fais pas ça, Tom. Il n'en vaut pas la peine. Ne lui donne pas raison.

Il relâcha la pression et se releva d'un bond, tandis que Corbett suffoquait misérablement.

— Ça suffit ! Plus personne ne bouge ! glapit une voix.

Clarke avait surgi de derrière l'autel et approchait d'eux, un revolver à la main.

— Personne ne sort d'ici tant que je n'ai pas compris ce qui se passe.

Jennifer alla vers lui mais il l'arrêta en agitant son arme dans sa direction.

— Bob Corbett est soupçonné de complicité dans une conspiration criminelle, expliqua-t-elle. Je viens de le mettre en état d'arrestation.

Clarke leva les sourcils.

— Quoi ? Un de vos propres agents ? À quoi vous jouez, les Yankees ?

— C'est un peu compliqué, admit Jennifer d'un air embarrassé.

— Enfin, tout ça, c'est vos oignons. Moi, je suis venu chercher Kirk. Je t'avais bien dit que je finirais par te coincer, mon gaillard, ajouta-t-il en lançant un sourire glacial à Tom.

— Désolée de vous décevoir, mais Tom travaille pour nous, déclara doucement Jennifer en faisant un pas de plus vers lui.

— Kirk ? Pour le FBI ? Trouvez autre chose. C'est un assassin.

— Oh, vous voulez parler de Harry Renwick ? Rassurez-vous, il est bien vivant, et je peux vous le prouver.

Clarke s'échauffa :

— Vous vous foutez de moi ? Vous le protégez, c'est ça ? Vous me croyez tombé de la dernière pluie ?

— Je ne le protège pas et le Bureau confirmera mes dires.

— Ah, ça y est, j'y suis ! Vous êtes de mèche, tous les deux. En ce cas, je dois vous coffrer tous les deux. (Il sortit des menottes de sa poche et déclara solennellement :) Tom Kirk, au nom de la loi je vous arrête pour le meurtre de...

Tom échangea un regard rapide avec Jennifer.

— Tu permets ? demanda-t-il.

— Non, non, à moi l'honneur.

Jennifer envoya un direct du droit en plein sur le menton de Clarke. Il poussa un léger râle et s'affaissa comme une marionnette à laquelle on aurait coupé les fils.

Aéroport Charles-de-Gaulle, France, 1er août, 18 h 30

UNE voix métallique grésilla dans les haut-parleurs du hall des départs, récitant son annonce en français, puis en anglais.

« Dernier appel pour le vol Air France 9074 à destination de Washington. Les derniers passagers sont priés de se diriger immédiatement vers la porte d'embarquement numéro 5. »

— Je crois que c'est mon avion, soupira Jennifer.

— En effet...

— Tom, je voudrais vraiment te remercier. Pour tout...

— Non, c'est moi qui te remercie. De m'avoir fait confiance. C'était très important. Et ça le reste.

Jennifer rougit et regarda ses pieds.

— Eh bien, si tu viens aux États-Unis...

— Oh, ne t'inquiète pas, je viendrai, l'interrompt gentiment Tom. Si tu as le temps, maintenant que tu as de si hautes responsabilités.

— Ah bon ? Tu es déjà au courant ? bredouilla-t-elle.

— Tu ne l'as pas volé. À propos, comment va Corbett ?

— Il est sous escorte militaire en attendant d'être rapatrié à Washington. Après on verra. Comme il me l'a si bien dit, le Bureau n'aime pas beaucoup les agents véreux. D'après moi, ils ne le laisseront pas sortir avant très très longtemps. Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Je ne sais pas. Il faudra bien que je finisse par ouvrir ma boutique, un jour. Et c'est loin d'être prêt.

— Tu es certain que tu ne veux pas de protection, au cas où Renwick tenterait quelque chose ?

— Non, ça va aller. J'ai l'impression que je vais le revoir dans fort peu de temps, mais je serai prêt.

— Nous continuerons de le chercher, nous aussi. Et si nous le retrouvons, je te tiendrai au courant... Bon, il faut que j'y aille.

— Oui...

Il l'embrassa sur le front, puis sur les lèvres, et ils s'étreignirent passionnément.

— Fais bien attention à toi, lui murmura-t-elle à l'oreille avant de se dégager.

Elle se dirigea vers la porte et se retourna brusquement.

— Au fait, j'oubliais : ton ami Piper a démissionné. Le ministre des Finances n'a pas beaucoup apprécié qu'on lui raconte des bobards sur ce qui s'était passé. Et tant que tu ne parles pas du Centaure, notre accord tient toujours. Quand tu rentreras à Londres, ton ami Clarke te déroulera le tapis rouge.

— Formidable, commenta Tom sans trop y croire.

— Le ministre a même proposé de te donner une récompense, mais je me suis souvenue que tu n'aimais pas travailler pour le gouvernement et je me suis dit que tu ne voudrais sans doute rien.

— Les souvenirs me suffisent.

— Salut, Tom !

Ses yeux brillaient et il la regarda disparaître derrière les portes translucides.

18 h 39

— EH bien, il était temps que ça se termine, cette histoire ! Tu l'as échappé belle, mon vieux.

Tom, interloqué, reconnut la voix d'Archie et, sans quitter des yeux les portes de verre, poussa un soupir d'exaspération :

— Tu vas me dire que tu passais justement par là, c'est ça ?

Archie vint s'adosser à la barrière d'acier où était accoudé Tom. En costume-cravate, il portait un attaché-case dans une main et le *Financial Times* sous l'autre bras.

— Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour te protéger.

Il mordit dans son sandwich emballé dans un papier jaune assorti à sa cravate Ferragamo.

— La dernière fois que tu m'as protégé, tu m'as envoyé faire un boulot pour Cassius, et j'ai bien failli me faire descendre, lui rappela Tom sur un ton sarcastique.

Archie prit une mine contrite.

— Oh, t'es vache. C'est pas sympa, ça...

— Et qu'est-ce que tu fais là, au juste ?

— Je voulais juste m'assurer que tu ne ferais pas quelque chose que tu risquerais de regretter. Monter dans cet avion, par exemple.

— Parce que tu crois que ça aurait été une aussi mauvaise idée que ça ?

— Oh oui ! D'abord parce que c'est un agent fédéral, ce qui pour un voleur n'est jamais très bon. Ensuite parce qu'elle habite loin. Et enfin parce qu'elle est beaucoup trop belle pour un type comme toi.

— Tu as peut-être raison, s'amusa Tom.

Il enfonça les mains dans son blouson. Il sentit un objet au fond de la poche gauche. Il le sortit.

C'était une Rolex Prince 1934 en acier inoxydable. Le boîtier

rutilait. C'était celle que Jennifer lui avait montrée dans la vitrine le matin où ils s'étaient rencontrés dans la galerie marchande. Elle avait dû la lui glisser dans la poche quand il l'avait prise dans ses bras. Visiblement, son séjour à Istanbul lui avait été profitable.

— Jolie ! s'extasia Archie. Je connais quelqu'un qui la prendra si tu veux l'échanger.

— Non, merci, je crois que celle-là, je vais la garder précieusement, dit Tom en regardant l'avion de Jennifer accélérer sur la piste.

Soudain, l'aéroport sembla s'animer autour d'eux : des enfants criaient, des chariots à bagages grinçaient, des téléphones sonnaient. Archie toussota et redressa sa cravate.

— En fait, Tom, je suis aussi là pour autre chose.

— Ah, nous y voilà, soupira Tom en levant les yeux au ciel. Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Rien, mais j'ai eu une idée du tonnerre. Toi et moi. Kirk et Connolly. On pourrait monter une affaire ensemble.

Tom prit un air consterné et se dirigea vers la sortie.

— Une vraie affaire, avec pignon sur rue et tout... On achète, on revend, et de temps en temps on donne un petit coup de main à des types qui cherchent à récupérer leurs affaires. Réglo, quoi. On pourrait jouer les gentils, pour changer.

Tom le prit par les épaules.

— Archie, si tu es dans le coup, je ne vois vraiment pas comment on pourrait jouer les gentils !

— Oh t'es vache..., pleurnicha Archie.

Tom partit d'un bon rire franc.

— Peut-être qu'une petite bière t'aidera à t'en remettre ?

— Tant que ce n'est pas une de ces lavasses étrangères, d'accord.

Épilogue

Banlieue lyonnaise, France, 16 août, 22 h 07

« VEUILLEZ retirer tous les objets métalliques de vos poches : clés, pièces de monnaie, téléphones portables. Déposez-les dans les plateaux avant de passer sous le détecteur. Merci. »

La file d'attente s'étirait comme un long serpent. La plupart des passagers attendaient d'être devant le détecteur de métal et la machine à rayons X pour suivre le conseil de l'agent de sécurité.

Un seul obtempéra. C'était un homme de haute taille qui ne se distinguait pas tant par son costume noir et son col de pasteur amidonné, parmi les sandales et tee-shirts bigarrés de la foule, que par le zèle qu'il mit à regrouper dans sa main tous ses objets métalliques bien avant de passer sous le portique.

Personne ou presque ne l'avait remarqué. L'aéroport venait à peine de recouvrer une deuxième jeunesse, ressuscité par une compagnie à prix réduits. C'était pour cette raison qu'il avait choisi d'embarquer ici. La sécurité n'était pas aussi stricte que dans les grands aéroports. Il avait déjà éprouvé cette technique pour quitter un pays incognito.

Il adressa un sourire onctueux au garde de sécurité en déposant une petite pile de monnaie et des clés dans une corbeille de plastique gris. Juste assez pour avoir l'air normal. Il passa sous le détecteur qui s'affola. Il s'y attendait.

— Vous avez des objets métalliques sur vous, mon père ? demanda le jeune agent en le refaisant passer sous le détecteur.

L'ecclésiastique fit mine de se palper les poches et secoua la tête :

— Non, pourtant...

— Très bien, recommencez, je vous prie.

Il obéit, et la machine sonna à nouveau.

— Mettez-vous là, s'il vous plaît, mon père. Merci.

Le gardien passa un scanner à main sur sa tenue noire. La machine hurla en passant sur sa main droite gantée.

— Oh, suis-je bête ! s'exclama l'homme d'un air désolé. Bien sûr, mais depuis tout ce temps, j'avais oublié.

Il tira son gant et révéla une prothèse rose fixée au bras.

— Désolé, mon père. Merci. Où allez-vous ?

— À Genève.

— Eh bien au moins, votre avion devrait être à l'heure. Nous avons eu tellement de retards avec les procédures de sécurité...

— Oh, je ne suis pas pressé, commenta le prêtre en récupérant ses clés et ses pièces. Croyez-moi, j'ai de quoi méditer.

— Bon voyage, mon père.

— Dieu vous bénisse, mon fils, lâcha Cassius.

L'agent regarda l'infirmier s'éloigner vers le hall de départ. Par habitude, il fit le signe de la croix derrière lui.

Fin